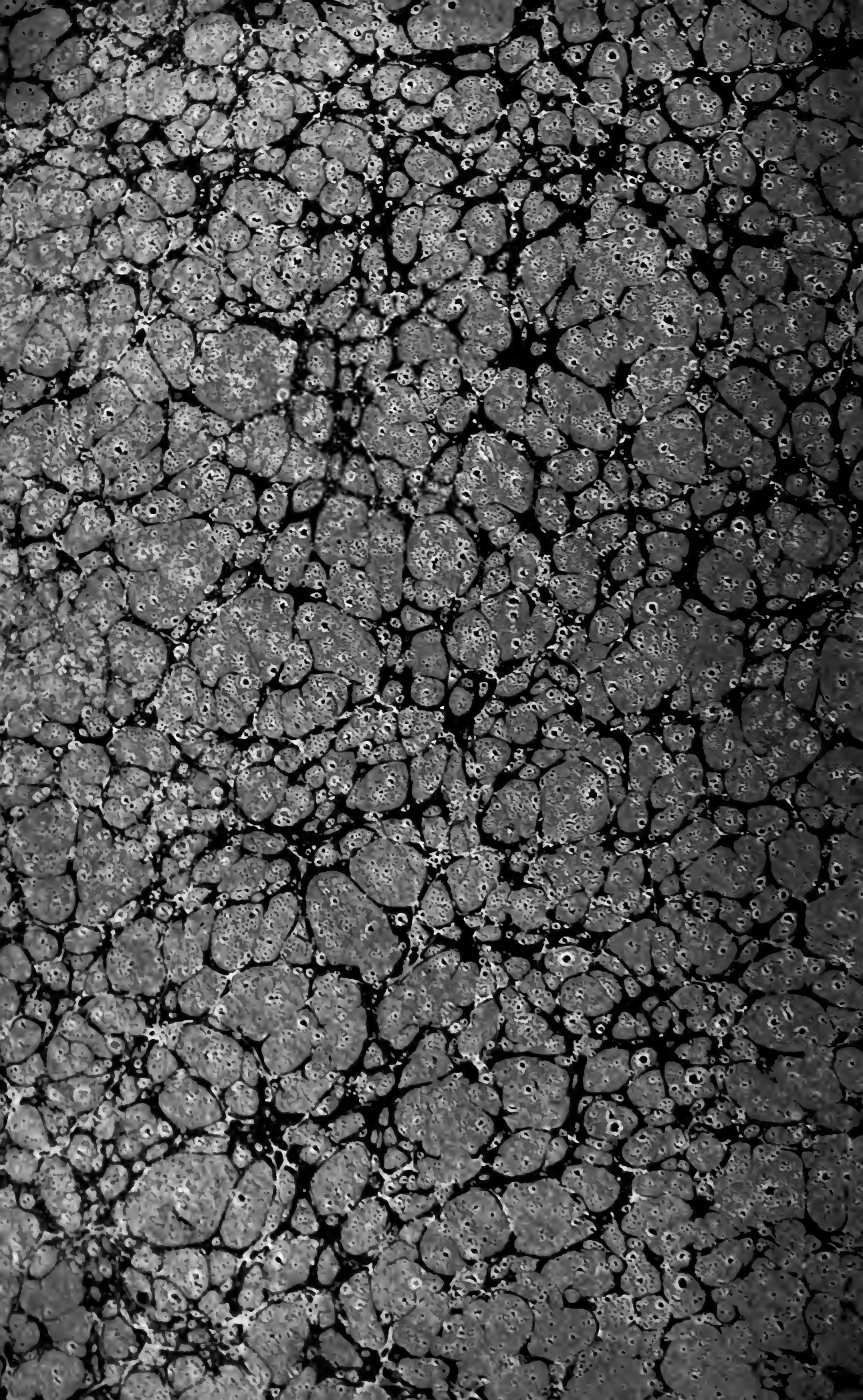
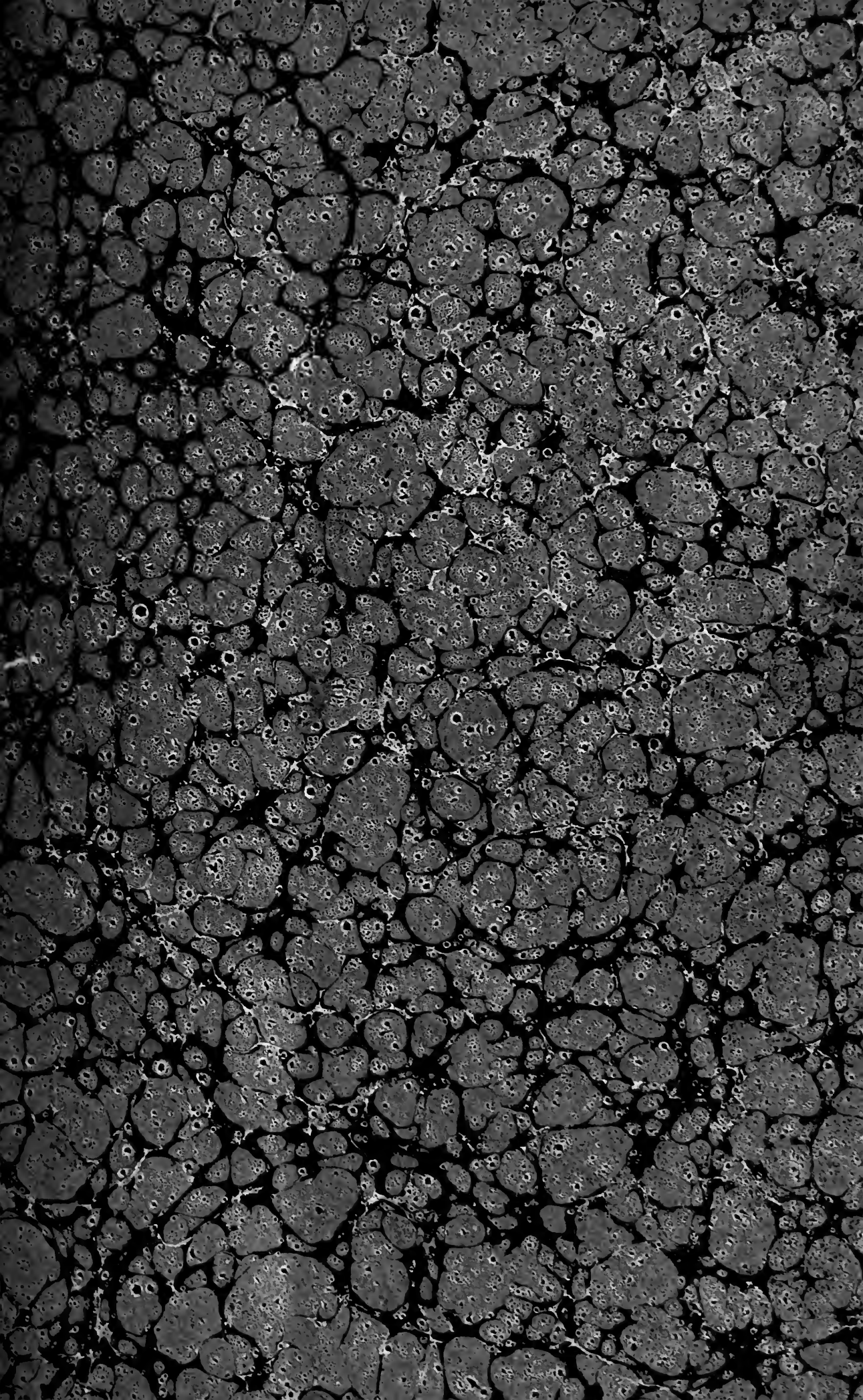




3 1761 07321971 9







370



ANTOINE CLESSE

---

CHANSONS

---

ÉDITION COMPLÈTE

AVEC LES AIRS NOTÉS ET LE PORTRAIT DE L'AUTEUR



*BRUXELLES*

A. LEBÈGUE, ÉDITEUR

Rue de la Madeleine, 46

*PARIS*

E. DENTU, ÉDITEUR

Palais-Royal, 47-49, Galerie d'Orléans

*TOURNAI*

ADOLPHE DELMÉE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1866

à Monsieur Rintgens Bruno,  
Bourgmestre à Ruyes.

Souvenir sympathique

Antoine Clouffe

Mars 1867.



M  
1619  
C63  
1866



# PRÉFACE

## DES PREMIÈRES CHANSONS.

---

Lorsqu'en 1841 je fis paraître un volume de poésies, je chantais le soir pour me délasser des travaux de la journée. Depuis j'ai publié deux recueils de chansons, dont quelques-unes ont obtenu du public un accueil qu'il ne m'était pas permis d'espérer. Je compris alors que, même en chantant pour moi, je pourrais peut-être aussi chanter pour les autres.

Ouvrier comme mon père, mes refrains trouvaient de l'écho dans le cœur du peuple. J'eus la pensée de composer, sous le titre de *Chansons populaires*, une série de petits poèmes, dans le but de donner à l'ouvrier les conseils d'un ami et d'élever son âme en y fortifiant les sentiments les plus sacrés : l'amour de Dieu, de la patrie, de la famille, et partant de l'humanité.

L'ouvrier ne lit pas les vers, il les chante. Le couplet, quand il est franc et simple comme son langage, est la poésie du peuple.

Je regrette de ne pouvoir exprimer ici toute ma gratitude aux hommes de cœur qui, depuis quelques années, et dans diverses circonstances, ont daigné me donner tant de preuves d'estime et d'affection.

La nature des sujets que je traite révèle le secret de leur sympathie.

Quelque faible que soit ma plume , elle est libre. Elle n'a jamais attaqué personne ; quand parfois elle a dû me défendre , elle l'a fait sans hésiter, franchement et sans fiel.

Je ne flatte pas l'ouvrier, je l'aime : si j'exalte ses vertus, je sais aussi flétrir ses vices. Puissent mes vers , en développant ses bons instincts , le consoler quelquefois dans ses mauvais jours.

Heureux dans la position que Dieu m'a faite , je vis en dehors des agitations du monde et chante avec indépendance au coin du feu. Je n'occupe qu'une place bien humble dans la littérature , mais jamais le désir de briller ne me fera subir les exigences des partis , le joug des coteries , qui trop souvent entraînent ou compriment les convictions personnelles.

Que la poésie soit l'expression de la vérité : qu'elle entre dans la vie réelle , si elle veut être utile ! Sa véritable grandeur aujourd'hui , c'est sa moralité. Qu'elle éclaire les esprits qui s'égarèrent en ces temps de luttes et d'aspirations vers l'inconnu : voilà sa mission.

On ne dira pas en parcourant ce livre : « Ce sont les chansons d'un grand poète ; » j'espère qu'on pourra dire : « Ce sont les chansons d'un honnête homme. »

Mons , Décembre 1851.

# PRÉFACE

## DES CHANSONS NOUVELLES.

---

Je livre au public une édition complète de mes chansons. Le volume est divisé en deux parties, l'une intitulée : *Premières Chansons*; l'autre : *Chansons Nouvelles*. Ces dernières, qui, jusqu'à ce jour, n'avaient jamais été réunies en recueil, débutent par la *Bière*.

Je n'ai pas un seul instant perdu de vue le but que je me suis proposé par mes *Chansons populaires*; mais, mieux que tout autre genre de littérature, la chanson permet la hardiesse et l'à-propos; elle ne peut se circonscrire dans un cercle étroit, dans une tendance uniforme et spéciale : la politique, la philosophie, la satire sont de son domaine comme le sentiment. C'est un enfant terrible qui veut toucher à tout, mais dont la pétulante intervention est parfois nécessaire et toujours féconde, quand elle reste morale et qu'elle va puiser ses inspirations aux sources vivifiantes et pures de l'honneur et de la vérité.

Malgré la variété des sujets que j'ai traités, les attaques contre lesquelles j'ai dû me défendre, certaines aspirations que j'ai cru parfois de mon devoir de combattre, je pense que je puis réimprimer, à la première page de ce volume, ma préface de 1851.

Je laisse au public le soin de décider s'il a été donné.

depuis quelques années, à mes modestes chansons d'ouvrir plus largement leurs petites ailes et de prendre un essor plus vigoureux qu'autrefois. La sympathie de mes compatriotes, le puissant appui de la presse, le concours des cœurs dévoués qui ont popularisé mes couplets, m'ont inspiré souvent le désir de faire mieux qu'auparavant. Si j'ai réussi, c'est à eux seuls que j'en suis redevable.

Grâce à la généreuse initiative de mes amis, mes listes de souscriptions, dans quelques villes du pays, et surtout à Mons, se sont rapidement couvertes de signatures.

Merci à mes souscripteurs.

Merci surtout aux artisans qui ont jeté aux échos de l'atelier et de la rue, les refrains que leur adressait la muse du foyer. Sans m'en faire accroire sur le mérite de mes chansons, je suis fier d'avoir le peuple pour interprète; car, comme le dit Goethe : « Ce qui doit aller au cœur doit venir du cœur. »

Mons, Octobre 1866.

PREMIÈRES

CHANSONS.

NOTA. — L'indication de l'air, qui se trouve après le titre de chaque chanson, est suivie d'un chiffre. — Ce chiffre correspond au numéro d'ordre des airs notés, qui sont placés à la fin du volume.

## JE NE SUIS PAS SAVANT.

AIR de l'Anonyme. — 1.

Pourquoi crier que je manque d'étude,  
Vous qui semblez me vouloir tant de bien ?  
Épargnez-moi votre sollicitude,  
Je sais assez que mon savoir n'est rien.  
J'aime l'étude à laquelle on se livre  
Quand ici-bas on passe en observant :  
Le cœur humain se lit-il dans un livre ?  
Non, non, messieurs, je ne suis pas savant. } (*bis.*)

Oui, je sais peu ; mais je sens et j'espère  
Malgré les traits du sceptique moqueur ;  
L'homme sans foi doit blâmer ou se taire,  
L'homme qui croit a des chants dans son cœur.  
Lorsque j'exprime une douce croyance :  
Elle remplit mon âme en l'élevant.  
Le sentiment, c'est ma seule science :  
Non, non, messieurs, je ne suis pas savant.

Je vois les fleurs éclore sur ma route  
Sans y fouiller d'une indiscrete main ;  
Si le savoir est le chemin du doute,  
Oh ! l'ignorance est le plus doux chemin.  
Je crois encor, quand la fleur est flétrie,  
Que son parfum, comme une âme d'enfant,  
Remonte au ciel, sa première patrie :  
Non, non, messieurs, je ne suis pas savant.

Je fuis les gens au grave caractère,  
Qui vont raillant la joie et les amours,  
Et qui, le front incliné vers la terre,  
Pensent sans cesse... et se taisent toujours.  
Aux blonds enfants je me plais à sourire ;  
Dans cette vie où nous pleurons souvent,  
Je crois encor qu'on peut aimer et rire :  
Non, non, messieurs, je ne suis pas savant.

Eh ! que m'importe à moi, fragile atome  
Dont un caillou peut arrêter les pas,  
Que sur l'avis de tel ou tel grand homme  
Le soleil marche ou bien ne marche pas ?  
Quand je revois l'aurore tutélaire,  
Sans demander ni pourquoi, ni comment,  
Je vais sourire au ciel qui nous éclaire :  
Non, non, messieurs, je ne suis pas savant.

Si le savoir est la flamme féconde  
Qui rend l'esprit plus vaste et plus profond,  
Mes faibles yeux des choses de ce monde  
Ne sont pas faits pour pénétrer le fond.  
J'aime à chanter sans recherche importune,  
Sans définir le feu, l'onde ou le vent,  
Et sans chercher un monde dans la lune :  
Non, non, messieurs, je ne suis pas savant.



L'homme prétend qu'il s'explique les causes ;  
Mais sa raison doit-elle l'éblouir ?  
L'orgueil le porte à concevoir des choses  
Dont il n'avait qu'un instant à jouir.  
Sans m'arrêter, chétive créature,  
En compassant, disséquant, dissolvant,  
Je veux jouir des biens de la nature :  
Non, non, messieurs, je ne suis pas savant.

Pauvre ignorant, je noircis quelques pages,  
Sans m'effrayer du plus puissant renom :  
Quand sur un point j'interroge deux sages,  
Si l'un dit oui, l'autre soutient que non.  
Voilà pourquoi, sachant votre faiblesse,  
Grands raisonneurs, moi qui vis en rêvant,  
Je ris tout haut de l'humaine sagesse :  
Non, non, messieurs, je ne suis pas savant.

---

## A MON PÈRE, JEAN-FRANÇOIS CLESSE,

ANCIEN MAITRE ARMURIER AU 65<sup>e</sup> DE LIGNE, SOUS L'EMPIRE.

AIR : *Te souviens-tu ?* — 2.

Tu l'as suivi ce héros populaire  
Qui mit un terme à des jours de terreur,  
Et qui bientôt du sabre consulaire  
Osa se faire un sceptre d'empereur.  
Repose en paix, vieux soldat du colosse,  
Du monde un jour ton nom disparaîtra :  
Repose en paix, ton fils peut sur ta fosse  
Bénir ton nom que nul ne maudira. } (*bis.*)

Pendant longtemps on a vu la Victoire  
À l'aigle altier prêter ses ailes d'or ;  
Mais, quand ses preux souriaient à sa gloire,  
La liberté maudissait son essor.  
Repose en paix, etc.

Quand ses soldats, décimés mais fidèles,  
Couraient aux rois, si prompts à se cacher,  
La trahison vint lui briser les ailes,  
Et l'aigle alla tomber sur un rocher.  
Repose en paix, etc.

De son tombeau que la haine s'écarte :  
Il meurt!... Chacun va révéler son nom...  
Qu'entends-je? Hudson répond par *Bonaparte*  
Au monde entier qui dit *Napoléon*,  
Dors plus heureux, etc.

NAPOLÉON!... Nom brillant de lumière  
Qu'un frêle enfant, — odieux souvenir, —  
Au sein des cours qui proscrivaient son père,  
Dans sa prière à peine osait bénir.  
Dors plus heureux, vieux soldat du colosse,  
Du monde un jour ton nom disparaîtra :  
Dors plus heureux, ton fils peut sur ta fosse  
Bénir ton nom que nul ne maudira.

## POURQUOI N'AURIONS-NOUS PAS DE LYRE ?

HOMMAGE DE L'AUTEUR A SES AMIS ET COLLABORATEURS DE LA  
*Revue de Liège.*

Pourquoi n'aurions-nous pas de lyre ?  
EDOUARD WACKEN.

AIR : *Soldat français.* — 3.

Fragile écho de ses accords puissants,  
Si j'affaiblis les penses du poète,  
Pardonnez-moi ces timides accents,  
Où de mon cœur je me fais l'interprète.  
Vous, mes amis, qui, dans un jour bien doux,  
M'avez fait place en vos rangs que j'admire,  
Bien que je sois le plus faible de tous,  
Ah ! laissez-moi répéter avec vous :  
    Pourquoi n'aurions-nous pas de lyre ? (*bis.*)

Les Belges sont les frères des Français :  
Quand l'Empereur au loin portait ses armes,  
N'avons-nous pas partagé leurs succès ?  
N'avons-nous pas partagé leurs alarmes ?  
Le souvenir de l'aigle audacieux  
Plane sur vous, vieux Belges de l'empire !  
Nous savons tous vos exploits glorieux :  
Nos fils seront si fiers de leurs aïeux.  
    Pourquoi n'aurions-nous pas de lyre ?

Si le Midi, sous un beau ciel d'azur,  
Offre à ses fils ses montagnes cheuues,

Ses gais vallons, ses fruits d'or, son air pur,  
Ses belles nuits sur nos bords inconnues;  
S'il inspira tant de bardes fameux,  
Les fils du Nord ont vu naître Shakspeare :  
L'amour du beau nous exalte comme eux !  
Belges, un jour sous notre ciel brumeux,  
    Pourquoi n'aurions-nous pas de lyre ?

Quand l'univers, las du joug de ses rois,  
Fit un instant chanceler leur couronne,  
Notre pays revendiquait ses droits,  
Le sabre en main sur les débris d'un trône !  
La Liberté terminait ses malheurs  
Et souriait à son noble délire :  
Couvert de sang, il essuyait ses pleurs ;  
Il nous montrait enfin les trois couleurs !...  
    Pourquoi n'aurions-nous pas de lyre ?

Courage, amis, votre aile grandira ;  
Que cet espoir aujourd'hui vous enflamme !  
Courage, amis : l'avenir redira  
Les chants si beaux qui germent dans votre âme.  
De vos succès, puissé-je être témoin,  
Moi qui chéris le sol qui vous inspire ;  
Le chansonnier, dans son tout petit coin,  
Pourra crier en vous montrant au loin :  
    Belges, nous avons notre lyre !

---

COUPLETS A M. DUFAU,

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE FRANÇAISE AU COLLÈGE DE MONS,

qui m'avait fait l'honneur de dire en chaire que je ferais mieux  
de travailler à mes fusils que de m'occuper de poésie.

AIR des *Scythes et des Amazones*. — 4.

Grand professeur, votre critique amère  
Part cependant d'un cœur vraiment chrétien ;  
En me raillant du haut de votre chaire,  
A votre nom vous attachez le mien. (*bis.*)  
Dieu, quel honneur ! à peine j'ose y croire :  
Tant de lauriers sont semés sous vos pas !  
Je fais des vers sans prétendre à la gloire, } (*bis.*)  
Grand professeur, ne m'illustrez donc pas,  
Professeur, ne m'illustrez donc pas. (*bis.*)

Grand professeur, votre blâme lui-même  
De mon renom peut remplir l'univers ;  
Mais dans le coin où je chante, où l'on m'aime,  
Laissez mourir et mon nom et mes vers.  
L'obscurité, pour moi, pauvre pygmée,  
Est le bonheur, car l'envie ici-bas  
De son venin souille la renommée :  
Grand professeur, etc.

Je suis heureux quand une voix touchante  
Daigne avec moi répéter mes refrains ;  
Je suis heureux quand le cercle où je chante  
A mes accents daigne battre des mains,

Sans me bercer d'un triomphe illusoire,  
D'humbles bravos ont pour moi tant d'appas !  
Je fais des vers sans prétendre à la gloire,  
Grand professeur, etc.

Grand professeur, aujourd'hui tout s'achète,  
Tout, les honneurs, la gloire et les succès ;  
Plus d'un Crésus qu'on érige en poète,  
En est encore à de méchants essais,  
Tel qui me raille, en son humeur trop noire,  
Me chanterait après un bon repas.  
Je fais des vers sans prétendre à la gloire,  
Grand professeur, etc.

Grand professeur, un homme de génie  
Est parmi nous fort mal de son vivant :  
Le feu sacré, que le sot lui dénie,  
A l'hôpital le conduit trop souvent.  
Il meurt, tout change : un fastueux grimoire  
Le déifie à l'heure du trépas !  
Je fais des vers sans prétendre à la gloire,  
Grand professeur, etc.

Le jour paraît... et je laisse ma plume.  
Il me restait tant à vous dire... Enfin !...  
Si j'oubliais mon étau, mon enclume,  
Bientôt, hélas ! je tomberais de faim.  
De vos conseils sans perdre la mémoire,  
Ce soir encor je chanterai tout-bas :  
Je fais des vers sans prétendre à la gloire,  
Grand professeur, ne m'illustrez donc pas.  
Professeur, ne m'illustrez donc pas.

*Novembre 1844.*

## LA CHANSON DU PÊCHEUR.

Qu'un autre dont je plains la vie,  
Regarde avec un œil d'envie  
Ceux qu'environne la grandeur :  
Jour et nuit en voguant sur l'onde,  
Il n'existe rien sur le monde  
Qui soit envié du pêcheur.

Loin de retentir dans l'espace,  
Que mes chants restent sans échos :  
Le pêcheur veut passer sans laisser nulle trace,  
Comme sa barque sur les flots.

Qu'un autre, évitant les naufrages,  
Vive loin des vents, des orages,  
Dans le plus séduisant séjour :  
Sa vie est un tableau sans ombre :  
C'est le lendemain d'un jour sombre  
Qu'on sent tout le prix d'un beau jour !  
Loin de retentir, etc.

Qu'un autre, à l'âme généreuse,  
Craigne quand la mer est houleuse  
Que je n'y trouve le trépas :  
Son sort est-il donc plus prospère ?  
Loin des flots où périt mon père  
La mort ne passe-t-elle pas ?  
Loin de retentir, etc.

Qu'un autre parcoure les mondes  
Pour voir les merveilles fécondes  
Que Dieu fit surgir du néant :



J'ai, dans le calme ou la tempête,  
Le ciel immense sur ma tête,  
Sous mes pieds l'immense océan !

Loin de retentir, etc.

Qu'un autre, dans son haut servage,  
Cache les fers de l'esclavage  
Sous l'or cher à sa vanité :  
Fût-il un des menins du Louvre,  
Je préfère à l'or qui le couvre  
Mes haillons et ma liberté !

Loin de retentir, etc.

Qu'un autre, que le monde encense,  
Ose, au faite de la puissance,  
Aux hommes imposer sa loi :  
Dieu, lorsqu'il fit la créature,  
Lui dit : Règne sur la nature !  
— Et sur l'Océan je suis roi.

Loin de retentir, etc.

Qu'un autre, en son erreur trop chère,  
Prétende laisser sur la terre  
Un livre du temps respecté :  
Eh ! sur mille hommes, un d'élite  
Qui le comprend et qui le cite,  
Voilà son immortalité !

Loin de retentir, etc.

Qu'un autre soit dur et cupide,  
Comme si le temps trop rapide  
Allait l'oublier en ce lieu !  
Il meurt : — « Ton or, ô vil avare,  
Va-t-il de toi faire un Lazare,  
Toi qui de l'or faisais un dieu ? »

Loin de retentir, etc.

Qu'un autre, que l'enfer inspire,  
Veuille le monde pour navire,  
Malgré son nocher primitif :  
Nain ! tu veux diriger le monde !  
Hélas ! lorsque l'orage gronde,  
J'ai peine à sauver mon esquif.

Loin de retentir, etc.

Qu'un autre, à ces ducs, à ces princes,  
Qui pour domaine ont des provinces,  
Envie un titre colossal,  
Quand demain peut-être la tombe,  
Où chacun de nous un jour tombe,  
Joindra le seigneur au vassal !

Loin de retentir, etc.

Qu'un autre, jaloux de sa gloire,  
Veuille qu'on dresse à sa mémoire  
Un tombeau de marbre ou d'airain :  
Aujourd'hui ma tâche remplie,  
Que me fait que l'homme m'oublie,  
Dans quelques siècles... ou demain !

Loin de retentir dans l'espace,  
Que mes chants restent sans échos :

Le pêcheur veut passer sans laisser nulle trace,  
Comme sa barque sur les flots.

## LE CIEL EST SI BEAU.

*Musique de M. J.-B. Stevens. — 5.*

Pourquoi pleurer, ma bonne mère,  
Quand l'aveugle ne pleure pas ?  
— La vie est pour moi moins amère  
Que pour ceux qui guident mes pas.

Puisque tout naît sur cette terre  
Pour trouver un jour un tombeau,  
Sans regrets je chante et j'espère :  
On dit qu'au ciel tout est si beau !

Sans voir la bouche qui remue,  
La main qui presse les ressorts,  
Ne peut-on avoir l'âme émue  
Au bruit d'harmonieux accords ?

Puisque tout naît, etc.

Auprès des plus charmantes choses,  
N'est-il pas d'objets importuns ?  
Qu'ai-je besoin de voir les roses  
Dont je respire les parfums ?

Puisque tout naît, etc.

Qu'ai-je besoin que ma prunelle  
D'ici puisse admirer les cieux  
Où l'âme vole grande et belle  
Quand on ferme à jamais les yeux ?

Puisque tout naît sur cette terre  
Pour trouver un jour un tombeau,  
Sans regrets je chante et j'espère :  
On dit qu'au ciel tout est si beau !

---

## A FERDINAND GRAVRAND.

RÉPONSE A DES VERS QU'IL M'AVAIT ADRESSÉS.

L'avenir te nommera !  
F. GRAVRAND.

AIR *d'Aristippe*. — 6.

Eh quoi ! déjà tu m'as chanté, poète !  
Moi qui n'ai pas un laurier sur le front,  
Moi dont la voix pour le monde est muette,  
Qui ne sais pas si les beaux jours viendront.  
Nous n'avons rien encor que l'espérance :  
Un souffle, hélas ! pourrait nous la ravir ;  
Je n'ose croire à ta jeune croyance :  
L'homme peut-il pénétrer l'avenir ? (*bis.*)

Naguère encore aux grands jours de bataille  
Où dans leur lutte avec la royauté,  
Vieille déesse, indigne de leur taille,  
Les nations ont crié : Liberté !  
Le monde a dit, dans sa haine profonde  
Pour tous ces rois qu'il a vus revenir :  
La Liberté sera reine du monde !...  
L'homme peut-il pénétrer l'avenir ?

Il eût voulu, ce soldat redoutable  
Qui vit trembler l'univers à sa voix,  
Et fit peser, en sa course indomptable,  
Un bras de fer sur la tête des rois ;  
Il eût voulu, dans son orgueil immense,  
De cent États qu'il comptait réunir

En faire un seul qu'on eût appelé France !  
L'homme peut-il pénétrer l'avenir ?

Lorsque la France un jour vit apparaître  
Les Mirabeau pour changer ses destins,  
Le peuple crut qu'il allait voir renaître  
Tous les hauts faits des temps républicains.  
Et nous tremblons au mot quatre-vingt-treize :  
Date immortelle, on a pu la ternir !  
La République a frappé Louis Seize.  
L'homme peut-il pénétrer l'avenir ?

Le monde marche et croit à la lumière  
De sa raison qui voudrait nier Dieu :  
L'homme aujourd'hui se rit de la prière,  
Toute croyance à l'homme dit adieu.  
Si demain l'astre à la flamme féconde  
Au front des cieux n'allait plus revenir...  
Dieu créa tout, Dieu peut briser le monde :  
L'homme peut-il pénétrer l'avenir ?

Oh ! plus de vers, Gravrand, ta voix amie  
A des accords trop flatteurs pour mes sens ;  
La vanité dans mon âme endormie  
S'éveillerait peut-être à tes accents.  
Cachons l'espoir qui dans nos cœurs s'élève,  
Il peut prouver aux hommes à venir  
Que, pauvres nains, nous faisons un grand rêve...  
L'homme peut-il pénétrer l'avenir ?

*Mars 1840.*

## HUMBLE HOMMAGE

A TOUS CEUX QUI ONT BIEN VOULU DIRE QUE JE NE SUIS PAS L'AUTEUR  
DE MES VERS.

*AIR de l'Anonyme. — 1.*

Vous allez rire, amis, on me dénie  
Mon seul bonheur sur le monde, mes vers ;  
Comme si moi, j'étais un grand génie  
Dont les accents rempliraient l'univers.  
J'ai bien pleuré d'abord, et je puis rire  
En entonnant encore une chanson ;  
Car tous ces vers que vous vites écrire,  
Sont trop petits pour relever un nom.

Que dirait-on si ma voix plus sensée  
Aux chants de gloire enlevait un laurier,  
Lorsque l'on croit que ma faible pensée  
Ne peut sortir du cœur de l'ouvrier ?  
— On aura dit : « L'ouvrier est poète. »  
Soudain des voix auront répondu : « Non,  
« Son bras travaille... et son âme est muette. »  
J'en ris, amis, devais-je avoir un nom ?

*Mai 1840.*

## MIEUX ENCORE QUE LA LIBERTÉ.

*Musique de M. Alexis Delfosse. — 7.*

On voit, dans les jours de tempête  
Où le peuple en vain cherche un port,  
Plutôt que de courber la tête  
Des hommes affronter la mort !  
— Devant le pouvoir qui m'enflamme  
Mon front s'incline avec fierté !

Pour mon cœur le joug d'une femme  
Est plus doux que la liberté !

Adam, en ce jardin superbe  
Que Dieu parfumait sous ses pas,  
A la fleur qui croissait dans l'herbe,  
Libre, hélas ! ne souriait pas.  
En pitié Dieu prenant son âme  
Mit une reine à son côté.

Pour mon cœur, etc.

Le Christ, pour rendre à cette terre  
La foi qui lui disait adieu,  
Ainsi que nous eut une mère...  
— Naitre d'une femme, lui, Dieu ! —  
Il voulait pour sa libre flamme  
Un guide dans l'humanité.

Pour mon cœur, etc.

Ennemi du sceptre et du glaive  
Mon cœur, sous le règne d'un cœur,  
Loin de s'abaisser se relève ;  
Esclave, il s'élançe en vainqueur !  
L'amour en subjuguant notre âme  
Lui montre l'immortalité.

Pour mon cœur le joug d'une femme  
Est plus doux que la liberté !

1843.



## LE RÊVE DE L'ÉVEILLÉ.

AIR du Roi Dagobert. — 8.

— Levez-vous, l'Éveillé,  
J'ai déjà beaucoup travaillé.  
— C'est vous, Nicolas;  
Hier j'étais si las :  
Un doux rêve d'or  
Me berçait encor.

Morbleu ! dit l'Éveillé,  
Pourquoi m'avez-vous réveillé ?

Dans ce rêve divin,  
Un laquais, d'un excellent vin  
Versait coup sur coup :  
J'en prenais beaucoup !  
Maintenant, mon cher,  
Je vais prendre... l'air.

Morbleu ! etc.

Pour moi plus de péril !  
J'étais riche comme un Rothschild.  
J'avais du crédit,  
J'avais de l'esprit :  
L'or sut en tout temps  
En donner aux gens.

Morbleu ! etc.

Dans ce rêve enchanté,  
Ami, comme j'étais vanté !  
Chez moi dix rimeurs  
Et dix prosateurs  
Et dix avocats  
Prenaient leur repas.

Morbleu ! etc.

Nos docteurs s'entendaient  
Et sur tous les points s'accordaient.  
Par leurs soins pieux,  
L'homme jeune ou vieux,  
Dans son heureux sort,  
Mourait... de sa mort.

Morbleu ! etc.

Avocats et docteurs,  
Grands rimeurs et grands prosateurs,  
Bons vins et valets,  
Trésors et palais,  
La réalité  
A tout emporté !

Morbleu ! dit l'Éveillé,  
Pourquoi m'avez-vous réveillé ?

---

A J.-B. V.

en réponse à un sonnet qu'il m'a adressé à propos d'une amère critique faite contre  
une pièce de vers dans laquelle je chante la Belgique.

Que toujours notre gloire inspire tes accents ;  
Il est pour t'applaudir des cœurs reconnaissants ;  
Car notre mère à tous, n'est-ce pas la Belgique ?

J.-B. V.

Octobre 1845.

AIR du Carnaval. — 9.

Oui, notre mère, ami, c'est la Belgique :  
Ce noble vers a remué mon cœur !  
En répondant à ta voix sympathique  
Qui brave ainsi le critique moqueur,  
Je ne viens pas, quand ta lyre me loue,  
Rendre ses coups au censeur irrité :  
Le trait méchant qu'on trempa dans la boue  
Salit toujours la main qui l'a jeté. (*bis.*)

Pauvre ouvrier, je laisse la colère  
Frapper mes chants que l'honneur inspira :  
Que suis-je ? — Un flot du torrent populaire ;  
— Gouffre sans fond, l'oubli m'engloutira !  
Mais au pays l'auteur qui se dévoue  
Sait ennoblir sa médiocrité.  
Le trait méchant, etc.

Qu'un rimailleur, ami, passe sa vie,  
A dénigrer le mérite d'autrui ;

Un beau talent ne connaît pas l'envie :  
Aimer et croire est son bonheur à lui.  
Loin du borbier d'où le sot le bafoue,  
Sur l'Océan il vogue avec fierté.  
Le trait méchant, etc.

Rendons justice au fort qui nous surpasse,  
Mais pour le faible ayons quelque pitié ;  
Plaignons l'auteur qui nous demande grâce,  
Et n'allons pas le repousser du pied :  
Son œuvre, hélas ! dont le public se joue,  
Le punit trop de sa témérité !  
Le trait méchant, etc.

Oui, la Satire, aussi noble que belle,  
Veut sous son fouet voir le vice abattu ;  
Mais le venin de l'infâme libelle  
Cherche à flétrir l'honneur et la vertu !  
L'écrit brûlant qu'un grand poète avoue,  
Pour frapper l'homme atteint l'humanité.  
Le trait méchant, etc.

Je suis bien faible et tu le sais sans doute,  
Toi qui pour peindre as de riches couleurs,  
Qui par hasard me rencontras en route  
Et sous mes pas daignas jeter des fleurs.  
Si tu souris à l'écueil où j'échoue,  
C'est que ton cœur s'est dit, dans sa bonté :  
Le trait méchant qu'on trempa dans la boue  
Salit toujours la main qui l'a jeté.

*Octobre 1843.*

## LA SAGESSE DU FOU.

AIR : *Rendez-moi mon cochon, démons!* — 10.

Poète, chantons n'importe où,  
Sans hauteur ni bassesse.  
L'Hélicon est un casse-cou  
Où le sage parfois se blesse !

Admirez la sagesse  
Du fou !  
Admirez ma sagesse !

Le jour où je n'ai pas le sou,  
Je dis à mon hôtesse :  
Faites entendre un doux glou-glou ;  
Je suis plus sage dans l'ivresse.

Admirez, etc.

Un jour que j'avais bu mon souï,  
Je menace une altesse !  
— Sage, on m'eût fait rompre le cou ;  
Mais j'étais fort... de ma faiblesse.

Admirez, etc.

Le jour où quelque chantre mou  
Entonnera ma messe,  
Qu'on jette mon corps dans un trou :  
Mon âme seule m'intéresse !

Admirez la sagesse  
Du fou !  
Admirez ma sagesse

## DIEU FAIT LES FLEURS.

AIR de l'Anonyme. — 1.

C'est jour de fête et je viens, jeune fille,  
Heureux d'avoir une rose à t'offrir ;  
Vite, prends-la : — tu souris, elle brille !  
Entre mes doigts elle allait se flétrir.  
Je rassemblais quelques strophes choisies,  
Quand j'ai songé que nos chants étaient verts :  
Auprès des fleurs que sont nos poésies ?  
— Dieu fait les fleurs et l'homme fait les vers. (bis.)

Rien n'est plus beau que les fleurs en ce monde ;  
Le ciel a seul de plus riches couleurs :  
En y posant son aile vagabonde,  
Le papillon semble jaloux des fleurs.  
Elles ont tout : grâce, essence, harmonie,  
Et le poète a même ses travers  
Lorsque ses chants ont l'éclat du génie :  
Dieu fait les fleurs et l'homme fait les vers.

Femme, humble fleur qui croissez sur la terre  
Pour embaumer la route sous nos pas,  
Qui nous donnez une épouse, une mère,  
Et le bonheur... s'il existe ici-bas !  
Au sein de Dieu vous puisez votre flamme :  
Celui qui doute aux longs jours de revers,  
Revoit le ciel dans l'amour de votre âme !  
Dieu fait les fleurs et l'homme fait les vers.

Qu'un astronome, un savant, un poète,  
Fier d'agiter son livre ou son compas,  
Viens me dire, en relevant la tête :  
« Vois — et comprends que Dieu n'existe pas. »  
— Moi, je réponds : Mon front sait peu de choses,  
Mais pour mon cœur cent livres sont ouverts ;  
J'y lis d'où vient le doux parfum des roses :  
Dieu fait les fleurs et l'homme fait les vers.

1841.

## TU N'ES PAS LÀ.

Quand l'oiseau chante  
Ses airs joyeux,  
Et qu'il enchante,  
L'âme et les yeux ;

Lorsque la rose  
Offre à chacun,  
A peine éclore,  
Son doux parfum ;

Du pauvre même  
Séchant les pleurs,  
Quand tout dit : J'aime,  
Oiseaux et fleurs ;

Loin de sourire  
A tout cela,  
Moi, je soupire :  
— Tu n'es pas là !



## LE PHRÉNOLOGISTE.

AIR *du Carnaval*. — 9.

— Je voudrais être imprimeur ou poète ;  
Répondez-moi, que puis-je devenir ?  
Je vous en prie, examinez ma tête :  
Un mot de vous, j'ai foi dans l'avenir.

— Quand l'imprimeur porte à sa boutonnière  
La croix d'honneur qu'on doit à l'écrivain,  
Deviens l'enfant d'un siècle de lumière  
Où les beaux vers ne donnent pas du pain. (*bis.*)

— Moi, je suis veuve, et mère infortunée :  
Ma fille Esther a la plus belle voix ;  
La poésie en son âme est innée ;  
Elle est auteur et chanteuse à la fois.

Vers le théâtre entraîne donc ta fille :  
A ses accents le monde ému soudain  
D'or et d'honneurs va combler ta famille :  
Mais les beaux vers ne donnent pas du pain.

— Oh ! dites-moi, sorcier, que vous en semble ?  
Mon fils, d'Homère a, je crois, le menton ;  
A Cicéron par le nez il ressemble :  
Que sera-t-il, Homère ou Cicéron ?

— Père, tu tiens le langage d'un cuistre :  
Sur un tel choix tu serais incertain !  
Un grand parleur peut devenir ministre,  
Et les beaux vers ne donnent pas du pain.

— Moi, je suis pauvre et veux pourtant écrire ;  
Mais vos avis viennent m'embarrasser,  
Car selon vous, ô vieillard que j'admire,  
Les malheureux ne devraient pas penser.

— Fabrique alors quelque sot vaudeville,  
Quelque roman qu'on oubliera demain,  
Et fais de l'art une ressource vile,  
Car les beaux vers ne donnent pas du pain.

## LA CHANSON.

AIR d'*Aristippe*. — c.

Bien au-dessus de la strophe iambique  
Le franc couplet sera placé sous peu,  
Si nous croyons à ce proverbe antique :  
« La voix du peuple, oh ! c'est la voix de Dieu ! » (bis.)  
Aux royautés qui trônent sur la terre,  
Pour adresser une grave leçon,  
La voix du peuple aux grands discours préfère  
L'humble refrain d'une simple chanson. (bis.)

Plus l'orateur veut une ample victoire,  
Plus on l'écoute avec sévérité ;  
Le ridicule est si près de la gloire  
Sur la tribune où l'orgueil l'a porté.  
Moi, j'ai toujours, sans sortir de ma sphère,  
Quand un ami se fait mon échanton,  
L'esprit joyeux qu'on puise au fond d'un verre,  
L'humble savoir que donne une chanson.

La république aux grands jours d'espérance  
Vit se lever le monde épouvanté.  
Les rois disaient : « Monde, brise la France  
Qui te menace au cri de liberté !... »  
Mais écoutez ! — la *Marseillaise* gronde :  
Les rois bientôt devront changer de ton.  
Il ne fallait pour arrêter le monde  
Que le refrain d'une noble chanson !

Quand il s'efforce, en son orgueil extrême,  
De s'élever, en élevant la voix,  
Le sage est fou, car le pouvoir suprême  
Fait taire un jour les manants et les rois.  
Grand ou petit il faut que l'homme tombe,  
Que dans sa route il ait tort ou raison,  
Sa voix s'éteint à deux pas de la tombe,  
Le même mot finit chaque chanson.

## PAUVRE ET RICHE.

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.* — 11.

Moi qui suis pauvre, et toi, ma bien-aimée,  
Fille du peuple et pauvre comme moi,  
N'envions pas la route renommée  
Où l'enfant perd la pudeur et la foi.  
Le luxe vain que l'opulent affiche  
Blase son cœur sous l'or et le velours ;  
Sous ton regard mon cœur est jeune et riche :  
Ange aux doux yeux, rends-moi riche toujours ! (*bis.*)

Le monde hait ceux qui touchent au faite  
Où n'atteint pas son vulgaire cerveau :  
Il est des jours où la plus haute tête  
Tombe plus bas que le commun niveau.  
— Fleur, cache-toi ; car la rose superbe  
S'effeuille vite au vent des mauvais jours.  
Les humbles fleurs s'aiment longtemps sous l'herbe :  
Ange aux doux yeux, soyons humbles toujours !

Ah ! loin de moi tous ces bavards sans âme  
Qui blâment tout d'un ton si rigoureux,  
Pour obtenir, par un silence infâme,  
Leur part de l'or qu'on gaspille sans eux !  
Car moi, vois-tu, je veux rester le même,  
Et si je hais de fastueux discours,  
J'aime à parler pour te dire : Je t'aime :  
Ange aux doux yeux, écoute-moi toujours !

Je crois en toi comme à la Providence ;  
De ces mots-là je ne fais pas un jeu :  
— On n'a jamais tant parlé de croyance  
Que dans ce siècle où chacun croit si peu. —  
Je crois en toi : par ta bouche de femme  
Mon cœur comprit les célestes amours ;  
Puisque ta voix vint éclairer mon âme,  
Ange aux doux yeux, ô parle-moi toujours !

Si Dieu permet que le sort nous rassemble  
Pour que ma main ne quitte plus ta main,  
Et que plus tard nous soutenions ensemble  
Nos pas tremblants dans le même chemin,  
Le soir aura des reflets de l'aurore :  
En reparlant de nos premiers beaux jours,  
Oh ! n'est-ce pas, tu souriras encore ?...  
Ange aux doux yeux, rends-moi riche toujours !

---

A LÉON PAULET,

EN RÉPONSE A SES VERS.

AIR de la Colonne. — 12.

Mon bon ami, tu me parles de gloire,  
La gloire est loin de mon humble séjour ;  
Nul de mes vers ne garde la mémoire ;  
Ce sont des fleurs qui ne vivent qu'un jour. (bis.)  
Tes chants si doux que tu feras connaître,  
Auront le sort des lauriers toujours verts.  
Ne m'adresse plus tes beaux vers,  
Mon nom pourrait te compromettre. (bis.)

Des sots jaloux, que je voudrais combattre,  
Jettent l'insulte à mon talent naissant ;  
Faible, je lutte et ne puis les abattre :  
Un sot qui tombe en fait renaitre cent.  
Hydre, à tes lois je vais donc me soumettre :  
Les sots partout règnent dans l'univers.  
Ne m'adresse plus, etc.

Je suis peu riche et, dans ce siècle infime,  
Qui cependant est fier de son essor,  
L'honneur n'est plus ce que le monde estime ;  
Non, le seul Dieu de ce monde, c'est l'or.  
Pauvres, passez ! Nul ne veut vous admettre.  
Aux vils Crésus tous les bras sont ouverts.  
Ne m'adresse plus, etc.

Ah ! n'attends pas, ami, qu'on te décrie ;  
Rappelle-toi tout ce que j'ai chanté :  
Si bien souvent j'ai chanté la patrie,  
J'ai bien souvent chanté l'humanité :  
En rêve, hélas ! j'ose aussi me permettre  
De réunir tous les peuples divers.  
Ne m'adresse plus, etc.

J'ai ri tout haut de la science humaine,  
Caméléon, à la robe de feu,  
Qui toujours change et qui parfois amène  
L'homme à douter de la grandeur de Dieu.  
La loi du Christ, que je crois à la lettre,  
Est mon seul guide en ce monde pervers.  
Ne m'adresse plus, etc.

Si quelque jour une œuvre impérissable  
Allait partout répandre ton renom,  
Pour t'en punir quelque nain misérable  
Après du tien pourrait montrer mon nom.  
Et l'on dirait : — « Est-ce bien là le maître ?  
» A sa médaille il est donc un revers. »  
Ne m'adresse plus tes beaux vers,  
Mon nom pourrait te compromettre.

10 juin 1845.



## TROP BIEN PORTANT.

AIR : *Eh! gai, gai, gai, mon officier.* — 13.

Eh! gai, gai, gai, gai, sur ma foi,  
Devant tout je m'arrête ;  
Eh! gai, gai, j'en perdrai la tête !  
Tout tourne autour de moi.

Je n'ai plus de mémoire,  
Le croirait-on jamais ?  
Non, je ne veux plus boire...  
Aussi peu désormais.  
Eh! gai, gai, gai, gai, etc.

Je bénis ma folie,  
Car, selon nos élus,  
Un homme a du génie...  
Dès qu'il ne pense plus !  
Eh! gai, gai, gai, gai, etc.

L'excès nuit, je l'atteste,  
Sans comprendre pourtant  
Qu'il soit aussi funeste  
D'être trop bien portant.  
Eh! gai, gai, gai, gai, etc.

Auteur, cher à l'ivrogne,  
Par quelque gai rondeau,  
En chantant le bourgogne,  
Vous buviez donc de l'eau !  
Eh! gai, gai, gai, gai, etc.

Ivre, chacun renomme  
Sa valeur ; mais, sandis !  
Si je battais un homme,  
J'en croirais battre dix !  
Eh ! gai, gai, gai, gai, etc.

Qu'il vienne l'ami tendre  
Chez qui j'ai bien diné.  
Je suis prêt à lui rendre  
Plus qu'il ne m'a donné.  
Eh ! gai, gai, gai, gai, sur ma foi,  
Devant tout je m'arrête ;  
Eh ! gai, gai, j'en perdrai la tête !  
Tout tourne autour de moi.

## L'ENFANT DE LA NÈGRESSE.

AIR *d'Aristippe.* — 6.

Ton fils est mort, ô jeune esclave noire !  
Petit enfant, tu devais l'adorer :  
Donne plus bas des pleurs à sa mémoire,  
On t'a ravi le droit de le pleurer. (bis.)  
Ici ta race est maudite sans cesse,  
Elle gémit sous un joug odieux :  
L'homme eût tué ton fils, pauvre négresse ;  
Dieu pour jamais lui sourit dans les cieux. (bis.)

Ton maître approche... Il t'aperçoit peut-être :  
Travaille, esclave, et cèle tes douleurs.  
S'il te voyait, (ah ! crains le fouet du maître.)  
Ton sang bientôt me cacherait tes pleurs.  
Combien de fois sa main lâche et traîtresse  
A flagellé ton corps si gracieux !...  
L'homme eût tué ton fils, etc.

Qu'il a l'air tendre et que sa voix est douce,  
Que son regard révèle de bonté !  
Est-ce bien là l'être qui te repousse  
En paria de la société ?  
Au prix du sang, l'or qui remplit sa caisse  
Étouffe en lui tout sentiment pieux,  
L'homme eût tué ton fils, etc.

La femme blanche est là-bas qui folâtre  
Avec son fils rose et plein de vigueur ;

Son jeune cœur, de ce fils idolâtre,  
Ne croirait pas aux tourments de ton cœur.  
Vois, son enfant l'embrasse et la caresse !  
En sanglotant tu détournes les yeux...  
L'homme eût tué ton fils, etc.

Dieu prend pitié de ta douleur cruelle :  
Ton corps fléchit... En ce suprême instant  
La mort sur toi vient étendre son aile  
Et va te joindre à l'ange qui t'attend.  
Ton beau visage où brille ton ivresse,  
Offre à la mort un front tout radieux :  
L'homme eût tué ton fils, pauvre négresse ;  
Va lui sourire à jamais dans les cieux.

## LES CENDRES DE NAPOLEON.

AIR du Dieu des bonnes gens. — 11.

France, réponds, est-il vrai qu'on te rende  
Les ossements de l'élus des élus,  
Qui fut si grand et qui te fit si grande  
Que grande encor tu ne le parais plus ?  
Ah ! s'il est vrai, Béranger, qui l'adore,  
De l'univers doit se faire écouter :  
Le chansonnier va le chanter encore,  
Béranger va chanter ! (*bis.*)

Ses ossements !... O France, tu tressailles  
Comme en ces jours où ton peuple était roi,  
Où l'Empereur rapportait, des batailles,  
Vingt sceptres d'or qu'il jetait devant toi !  
Les restes saints enlevés à l'esclave,  
La liberté vient te les rapporter,  
Car en trois jours tu te relevas brave :  
Béranger va chanter !

Que de soldats, vieilliss depuis la gloire  
Qui si longtemps a plané sous nos cieux,  
Comme jadis, après une victoire,  
Vont relever des fronts plus orgueilleux !  
Sous leur drapeau, rayonnant d'espérance,  
Tous les partis reviendront s'abriter :  
Un même esprit animera la France.  
Béranger va chanter !

Et toi, Joinville, à qui l'ancienne armée  
Sourit déjà du haut du Panthéon,  
Ton nom sera brillant de renommée  
Joint à ce nom si beau : Napoléon !  
Et si la France un jour admet sa règle,  
Elle verra sa grande ombre prêter  
Au coq gaulois les ailes de son aigle !  
Béranger va chanter !

Trois fois salut, ô puissante Angleterre,  
Qu'on vit pâlir quand la France brillait ;  
Ta large main, aux regards de la terre,  
Vient de laver le sang qui te souillait.  
La France enfin que l'on voyait descendre,  
Veuve du bras qui la faisait monter,  
Va regrandir à genoux sur sa cendre :  
Béranger va chanter !

---

EN ATTENDANT.

AIR *d'Aristippe*. — 6.

Dans cette époque où règne la parole,  
Où chacun parle et veut être écouté,  
Fuyons, amis, ce ridicule rôle ;  
Fi d'une fête où l'on n'a pas chanté.  
Avec la nuit la gaité descendue  
Verra le jour suspendre nos ébats :  
En attendant que l'heure soit venue,  
Chantons, amis, et ne discutons pas. (*bis.*)

Il est encor des peuples sur la terre  
Qui sous le knout rampent en gémissant,  
Géants qu'on voit s'incliner et se taire  
Devant des nains avides de leur sang.  
Chaque géant, front haut, poitrine nue,  
D'un knout vengeur pourrait armer son bras !  
En attendant, etc.

Pourquoi ces camps que votre sang inonde,  
Peuples soumis à des destins pareils ?  
Un seul drapeau doit réunir le monde :  
Existe-t-il deux Dieux et deux soleils ?  
La sainte Paix à la terre inconnue  
Mettrait un terme au joug des potentats :  
En attendant, etc.

Dans le progrès, cette route infinie,  
A pas trop lents marche l'humanité.

Dans le chaos des œuvres de génie  
L'esprit humain sans cesse est ballotté.  
Dieu seul, un jour, en dissipant la nue,  
Peut éclairer notre route ici-bas :  
En attendant que l'heure soit venue,  
Chantons, amis, et ne discutons pas.



## COUPLETS AU POÈTE B. Q.,

qui m'avait demandé des vers pour l'album de M<sup>lle</sup> ...

AIR : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.* — 15.

Des vers de moi, des vers pour elle !  
Daignerait-elle m'écouter ?  
L'amour, cette flamme éternelle,  
Te rend digne de la chanter.  
Aux tendres accords de ta lyre,  
Son cœur à ton cœur fut lié.  
Loin des vers que l'amour t'inspire  
Cache ces vers de l'amitié.

Oh ! chante et laisse-moi me taire :  
Chante en marchant vers l'avenir :  
Ton nom peut vivre sur la terre  
Comme elle dans ton souvenir.  
L'hymne où tout un cœur se fait lire  
Ne reste jamais oublié.  
Loin des vers, etc.

Pétrarque allait chantant encore  
Ses amis dans l'obscurité,  
Quand un jour il rencontre Laure :  
A sa vue il est transporté.  
Soudain dans son brûlant délire  
Pétrarque a grandi de moitié !  
Loin des vers, etc.

Pour mes chants en vain je m'alarme :  
Ils auront un destin si beau !  
Des tiens ils doubleront le charme :  
Il faut toujours l'ombre au tableau.  
A celle qui t'aime et t'admire,  
Dût-elle me prendre en pitié,  
Auprès des vers quelle t'inspire  
Montre ces vers de l'amitié.

*Mai* 1845.

## L'ANNIVERSAIRE.

AIR de l'Anonyme. — 1.

C'est aujourd'hui le doux anniversaire  
Où vingt bouquets pour toi vont se former.  
Puis-je chanter cette époque si chère ?  
Pour être époux, dois-je rougir d'aimer ?  
De peu d'auteurs je suis ici l'émule ;  
Chanter sa femme, oh ! c'est presque un travers :  
L'amour jamais ne craint le ridicule :  
Il m'est si doux de t'adresser des vers.

J'ai cru longtemps une douce chimère  
Ce bonheur vrai qui nous fuit trop souvent :  
Mais je comprends aujourd'hui qu'une mère  
Peut voir le ciel dans les yeux d'un enfant.  
Aux orgueilleux qui doutent dans nos fanges  
Montre ta fille : aussitôt les pervers  
Ne niront plus l'existence des anges.  
Il m'est si doux de t'adresser des vers.

Cent fois heureux l'homme simple et tranquille  
A qui l'amour verse à flots ses trésors :  
Tout est bonheur dans son riant asile :  
Malheur à lui s'il le cherche au dehors !  
Il pousse en vain sa course vagabonde,  
Sans l'amour pur tous les lieux sont déserts :  
Mon humble toit, pour moi, voilà le monde !  
Il m'est si doux de t'adresser des vers.

Octobre 1844.

## AUX FRÈRES D'ARMES DE L'EMPIRE.

### COUPLETS

chantés à la Société des Frères d'armes de l'Empire, établie à Mons,  
le 22 juin 1845, jour de son installation.

AIR de la *Brabançonne*. — 16.

Unissez-vous, preux que j'admire ;  
La gloire a confondu vos rangs : —  
Vous êtes soldats de l'Empire :  
Quels titres vous semblent plus grands ?  
Débris d'une invincible armée,  
Vous fléchiriez, sans l'union,  
Sous le poids de sa renommée,  
Vieux soldats de Napoléon !

Pour abattre l'aigle si fière,  
L'Europe allait tambour battant ;  
Et, pour vaincre l'Europe entière,  
Conscrits, vous partiez en chantant !  
Quand la mort planait sur vos têtes,  
Vous chantiez au bruit du canon :  
Les batailles, c'étaient vos fêtes,  
Vieux soldats de Napoléon !

Ardents acteurs de l'épopée  
Que partout le Corse indompté,  
Du fer de sa puissante épée,  
Burina pour l'éternité !

Quel héros fut à votre taille !  
Vous aviez, aux jours d'action,  
Le monde pour champ de bataille,  
Vieux soldats de Napoléon !

Combattre au soleil d'Algérie  
Est le rêve de nos soldats.  
Quelques-uns ont vu la patrie  
Leur crier : Portez-y vos pas !  
— A vos beaux fastes militaires  
Ceux-là surent joindre leur nom :  
Vos fils sont dignes de leurs pères,  
Vieux soldats de Napoléon !

Vieux braves, mêlez quelques larmes  
A vos épanchements si doux ;  
Combien de vos compagnons d'armes  
Déjà ne sont plus parmi vous !  
Qu'ils vivent dans votre mémoire,  
Que vos cœurs soient leur Panthéon :  
Ces morts vous ont légué leur gloire,  
Vieux soldats de Napoléon !

## LORSQUE L'HIVER SE PROLONGEAIT.

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.* — 11.

Quand l'indigent, pour terme à sa misère,  
Appelle encore une douce saison,  
Pour lui, bon Dieu, je t'offre ma prière ;  
L'oiseau chétif t'offre bien sa chanson.  
Mon faible gain c'est toute ma richesse :  
Le malheureux souvent m'implore en vain.  
Dieu de bonté, que le printemps renaisse !  
Le pauvre attend du soleil et du pain. (*bis.*)

Que mes accents montent jusqu'à ton trône !  
L'ouvrier chôme en ces temps rigoureux ;  
Il est si dur de demander l'aumône  
Pour le cœur franc, pour le bras vigoureux.  
L'humble ouvrier, en travaillant sans cesse,  
Avec fierté pourrait tendre la main...  
Dieu de bonté, etc.

Songe, ô bon Dieu, que le riche lui-même,  
Loin des salons qui l'abritent de l'air,  
Sous ses habits, d'un confortable extrême,  
Se plaint déjà des rigueurs de l'hiver.  
Que souffre donc l'ouvrier en détresse  
Sous ses haillons et pressé par la faim ?  
Dieu de bonté, etc.

Le pauvre est grand dans sa bonté profonde,  
Loin des plaisirs il existe à l'écart

Sans jamais dire aux heureux de ce monde :  
De tous vos biens je veux aussi ma part.  
Il sent qu'aux yeux de la toute-sagesse  
Le mendiant est plus qu'un souverain.  
Dieu de bonté, etc.

Rends-nous, bon Dieu, l'herbe et les fleurs nouvelles ;  
Et qu'au soleil qui semble nous quitter  
Le papillon puisse étendre ses ailes,  
L'agneau bondir, l'alouette chanter.  
Le malheureux, en ce jour d'allégresse,  
En souriant pourra dire : A demain !  
Dieu de bonté, que le printemps renaisse !  
Le pauvre attend du soleil et du pain.

15 mars 1845.

## LE REVENANT.

AIR : *Maman, ce p'tit bateau qui va sur l'eau.* — 17.

Du ciel j'ai pris congé,  
Mon protégé,  
Pour voir ce monde ;  
O surprise profonde !  
Je n'y trouve rien de changé.

C'est mon ange gardien,  
Notre soutien  
Sur cette terre ;  
O suprême mystère !  
L'ange parle ! — Écoutons-le bien :

— Du ciel, etc.

J'y vois des sots puissants  
Qu'aux vrais talents  
Chacun préfère.  
Le monde de sa sphère  
Semble proscrire le bon sens.

— Du ciel, etc.

Le pauvre honnête, hélas !  
Passe ici-bas  
Comme un infâme,  
Mais le Crésus sans âme  
Est abordé le chapeau bas.

— Du ciel, etc.



Mainte enfant, qu'un beau jour  
Pour ce séjour  
Dieu fit jolie,  
Par le luxe avilie,  
Va prostituer son amour.

— Du ciel, etc.

Et l'homme imberbe encor,  
Grand esprit fort,  
A l'âme impure,  
En cherchant sa future  
Veut moins de l'amour que de l'or.

— Du ciel, etc.

Le grand, le verre en main,  
A l'humble humain  
Promet merveille :  
Sa bonté de la veille,  
Il en rougit le lendemain.

— Du ciel, etc.

L'homme croit au progrès,  
A ses succès,  
A sa lumière,  
Mais, s'il quitte une ornière,  
Celle qu'il creuse est tout auprès.

— Du ciel, etc.

Mesurant ici-bas  
A son compas  
Le divin Être,  
L'homme veut tout connaître...  
Et l'homme ne se connaît pas.

— Du ciel, etc.

Enfin l'ange aux doux yeux,  
Tout radieux,  
Ouvrit son aile,  
Et sa voix éternelle  
Répéta ces mots pour adieux :

— Du ciel, j'ai pris congé,  
Mon protégé,  
Pour voir ce monde ;  
O tristesse profonde !  
Je n'y trouve rien de change.

---

## CHANTEZ, PETITS OISEAUX.

AIR d'*Yelva*. — 18.

Petits oiseaux, dans ce bois solitaire  
Mon seul aspect vous cause un triste émoi ;  
Le ciel est pur, chantez : pourquoi vous taire ?  
Petits oiseaux, n'ayez pas peur de moi.  
Pour vous, hélas ! bardes au doux ramage,  
Comme pour l'homme il est de mauvais jours.  
Petits oiseaux, chantez sous le feuillage,  
Je veux passer sans troubler vos amours. { *(bis.)*

Aux doux accents de votre voix chérie,  
Vous réveillez l'oiseau sous tous les cieus ;  
Le monde entier, voilà votre patrie :  
Tous vos pareils sont frères à vos yeux.  
Et chaque peuple inventa son langage :  
Les hommes sont divisés pour toujours.  
Petits oiseaux, etc.

Loin des plaisirs et des clameurs du monde,  
Lorsque l'amour vient aussi me charmer,  
Dieu me sourit, dans sa bonté profonde,  
Car le bon Dieu créa tout pour aimer.  
Triste et jaloux, que le prétendu sage  
Blâme nos jeux dans de sombres discours.  
Petits oiseaux, etc.

Chaque beau jour, ô ravissants atomes,  
Vous voit gaîment prendre vos longs ébats ;

Votre cerveau, comme celui des hommes,  
En raisonnant ne déraisonne pas.  
Sans voir le but où tend votre voyage,  
En vous aimant vous en suivez le cours.  
Petits oiseaux, chantez sous le feuillage,  
Je veux passer sans troubler vos amours.

## LAISSEZ-MOI CONTEMPLER LES CIEUX.

AIR du vaudeville de la *Petite Gouvernante*. — 19.

Au beau ciel que Dieu montre à l'homme  
Souvent je vais parler tout bas,  
Mais je ne suis pas astronome,  
Amis, ne vous effrayez pas.  
Sans en pénétrer le mystère  
Je vois les astres radieux.  
Hommes attachés à la terre,  
Laissez-moi contempler les cieux.                    { (bis.)

Pour prouver à la créature  
Et sa puissance et sa bonté,  
Dieu fit tout grand dans la nature :  
La main de l'homme a tout gâté.  
Dieu seul de la céleste sphère  
Guide le cours harmonieux.  
Hommes attachés, etc.

Pauvre, obscur, ma foi, que m'importe  
L'avare couché sur son or,  
L'auteur que la gloire transporte,  
Le nain vêtu de pourpre et d'or !  
Le spectre au souffle délétère  
Passe : — bonsoir, les demi-dieux.  
Hommes attachés, etc.

Si les sots, cette engeance immonde,  
Du globe étaient exclus demain,

Le coin le plus petit du monde  
Contiendrait tout le genre humain.  
Libres, dans ce lieu solitaire,  
Les sages s'entendraient-ils mieux ?  
Hommes attachés à la terre,  
Laissez-moi contempler les cieux.

## L'AVANTAGE D'ÊTRE MORT.

AIR : *C'est un lanta landerivette.* — 20.

Écoute, ce peintre déchire  
Ce tableau superbe et nouveau :  
Maintenant, qu'entends-je ? il admire  
L'œuvre d'un ancien peintereau.  
— Je vais t'expliquer, jeune artiste,  
Ce fait qui te surprend si fort :  
L'auteur de ce chef-d'œuvre existe,  
L'auteur de cette croûte est mort.

## VIVENT LES FOUS !

AIR : *Eh quoi! vous sommeillez encore?* (DE FANCHON). — 21.

Qu'à mon refrain chacun réponde,  
Quand un bon vin coule pour nous :  
Vivent les fous!... En ce bas monde  
Les plus sages sont les plus fous.  
Fi de tout visage sévère!  
Vivent les fous! car, en un mot,  
La gravité, que l'on révère,  
Est souvent le masque du sot.



## LE PREMIER SOURIRE.

COUPLETS A MA PETITE MARIE.

AIR de l'Anonyme. — 1.

Petite enfant, le printemps va renaître,  
Déjà l'oiseau reprend ses chants joyeux,  
Un doux soleil vient réchauffer ton être,  
Un ciel plus pur vient réjouir tes yeux.  
Comme une fleur ta bouche qui m'inspire  
S'épanouit aux rayons des beaux jours :  
Le doux printemps eut ton premier sourire,  
Ah ! puisses-tu lui sourire toujours. (bis.)

Petite enfant, aime toujours ta mère,  
Ton seul amour calmera ses douleurs ;  
Quand tu naquis, dans sa souffrance amère,  
Pour te bénir elle essuya ses pleurs ;  
A tous ses vœux sois fidèle à souscrire,  
Car pour l'ingrat il n'est plus de beaux jours :  
Le doux printemps, etc.

Petite enfant, sache que dans la vie  
Du plus obscur la paix est le trésor.  
Les rois souvent connaissent l'insomnie  
Sous leurs rideaux tissus de soie et d'or.  
Qu'aux vains honneurs jamais ton cœur n'aspire,  
Pour l'envieux il n'est plus de beaux jours...  
Le doux printemps, etc.

Petite enfant, que jamais à ton âme  
Un malheureux ne fasse appel en vain :  
Le pain qui vient de la main d'une femme  
Semble si bon pour apaiser la faim.  
Ne sois pas rude au pauvre qui soupire :  
Pour le méchant il n'est plus de beaux jours.  
Le doux printemps, etc.

Petite enfant, je te parlais en père,  
Et je comptais sans les coups du destin ;  
Car dans un sort ou funeste ou prospère,  
Nul ici-bas ne peut dire : A demain.  
Demain, demain !... Oh ! je puis te le dire :  
Il est des cieux et d'éternels beaux jours !  
Le doux printemps eut ton premier sourire,  
Ah ! puisses-tu lui sourire toujours.

## LA FÊTE DE SAINT PIERRE.

AIR : *Pour dot ma femme a cinq sous.* — 22.

Enfants roses et joufflus,  
Dansez pour fêter saint Pierre ;  
Au vieux *rondeau* populaire  
Les hommes ne dansent plus.  
    Enfants joufflus,  
Dansez pour fêter saint Pierre ;  
    Enfants joufflus,  
Les hommes ne dansent plus.

Ils me rappellent, vos chants,  
Une époque bien plus sage  
Où les hommes de tout âge  
Dansaient avec les enfants.      { *(bis.)*

— Enfants roses, etc.

Les tables s'ornaient le soir  
De chandelles allumées ;  
Au sein des *rondes* formées  
Le plus jeune allait s'asseoir.

— Enfants roses, etc.

Riche et pauvre, et jeune et vieux  
Ce soir oubliaient leur peine,  
Pour chanter à gorge pleine  
Les bons airs de nos aïeux.

— Enfants roses, etc.

Avec nos pères les ris  
Tournaient autour de la table,  
Du chanteur infatigable  
Un vieux coq était le prix.

— Enfants roses, etc.

Tous chantaient à l'unisson :  
Gâiment la jeune fillette  
Apportait à cette fête  
Son bouquet et sa chanson.

— Enfants roses, etc.

Et lorsque le vent lutin,  
Parfois soufflait les chandelles,  
Ce n'étaient pas les plus belles  
Qui les rallumaient soudain.

— Enfants roses, etc.

Dans les plus pauvres séjours  
L'orgueil maintenant pénètre :  
Le peuple ne veut plus être  
Du peuple en nos tristes jours.

— Enfants roses et joufflus,  
Dansez pour fêter Saint Pierre ;  
Au vieux *rondeau* populaire  
Les hommes ne dansent plus !  
    Enfants joufflus,  
Dansez pour fêter Saint Pierre ;  
    Enfants joufflus,  
Les hommes ne dansent plus.

## JEAN QUI PLEURE ET JEAN QUI RIT.

AIR de la République. — 23.

Ah! mes amis, Jean se prend à sourire  
Quand il découvre un beau coin du ciel bleu,  
Un petit coin où son âme peut lire  
La poésie et la grandeur de Dieu.  
Mais à l'aspect de ce monde de fange,  
Où le bonheur ne peut que l'effleurer,  
Où le démon est près de son bon ange,  
Ah! mes amis, Jean se prend à pleurer. (bis).

Ah! mes amis, Jean se prend à sourire  
Lorsque l'été vient dorer les moissons,  
Et vient charger de fruits que l'œil admire  
L'arbre où l'oiseau module ses chansons.  
Mais quand il voit le pauvre, en sa détresse,  
Ainsi qu'un chien que la faim fait errer,  
Manquer de pain devant tant de richesse,  
Ah! mes amis, Jean se prend à pleurer.

Ah! mes amis, Jean se prend à sourire  
Quand l'univers en tremblant voit les rois,  
Pour conserver un pied de leur empire,  
Se défier du geste et de la voix.  
Mais quand il voit, gaspillant leur courage,  
Pour deux tyrans deux peuples s'abhorrer,  
Et s'élançer l'un sur l'autre avec rage,  
Ah! mes amis, Jean se prend à pleurer.

Ah ! mes amis , Jean se prend à sourire  
Lorsqu'il entend un sublime exalté ,  
Comme le Christ dont l'exemple l'inspire ,  
Au genre humain prêcher l'égalité.  
Mais il se dit , en voyant des atomes  
Avec orgueil partout se mesurer :  
Le tombeau seul rend égaux tous les hommes !  
Et, mes amis , Jean se prend à pleurer.

Ah ! mes amis , Jean se prend à sourire  
Quand loin du monde , en rêvant , il peut voir  
Une forêt , comme une immense lyre ,  
Frémir d'amour sous les ailes du soir :  
Au bruit léger du feuillage des chênes  
Il croit ouïr les anges murmurer !  
Mais aux clameurs des passions humaines ,  
Ah ! mes amis , Jean se prend à pleurer.

---

A NORBERT-JOSEPH PAGE,

JEUNE STATUAIRE,

qui m'a fait hommage d'un buste de mon père, d'une ressemblance frappante.

Sois heureux de mes pleurs, car je retrouve un frère  
En toi qui viens m'offrir le buste de mon père,  
    Dans la tombe endormi.

Ah! tu l'aimais donc bien!... Ce portrait... Est-ce un rêve?  
— Ce n'est point là le fruit des efforts d'un élève,  
    C'est l'œuvre du cœur d'un ami!

C'est mon père, c'est lui, je le vois, il existe!  
En un jour l'amitié de toi fit un artiste :  
    C'est que tu le vis tant de fois  
Alors qu'il me parlait du temps de la vengeance,  
Et que du sol natal il faisait la louange.  
    — Il me semble entendre sa voix.

„ Antoine, tu verras ma Lorraine chérie!  
(Tu sais, — comme il m'aimait il aimait sa patrie.)  
    „ Tu verras tous mes vieux amis :  
„ Et, tandis que mes yeux se rempliront de larmes,  
„ Ton cœur d'un air plus pur pourra goûter les charmes  
    „ Sous l'azur si doux du pays!

„ Tu verras mon pays, tu verras mon village  
„ Avec son gai clocher dont le coq sans plumage  
    „ Tourne sans cesse au gré du vent;

.. Tu verras l'humble toit témoin de mon enfance :  
.. Je soupire , ô mon fils , chaque fois que j'y pense ;  
.. Et je soupire bien souvent !

.. Tu verras la forêt dont l'ombre tutélaire  
.. S'étend sur les détours du sentier solitaire  
.. Qui mène aux vallons les plus beaux ;  
.. Tu verras , au soleil d'une douce nature ,  
.. Des vignobles nombreux , attachant pour parure  
.. Leur pourpre aux flancs de nos côteaux.

.. Tu verras les moineaux et les grives avides  
.. Se jeter ardemment sur ces grappes perfides  
.. Pour y puiser le jus divin ;  
.. Puis bientôt , aux vapeurs de la liqueur si chère ,  
.. Chanceler et tomber sans force sur la terre  
.. Ainsi qu'un homme pris de vin.

.. Tu verras le matin le chasseur téméraire  
.. Bannir le sanglier de sa sombre tanière  
.. Pour le poursuivre tout le jour ;  
.. Et le soir tu verras les loups sur les montagnes  
.. Bondir en adressant à leurs fauves compagnes  
.. D'horribles hurlements d'amour.

.. Tu verras le ravin où , dans des jours d'alarmes ,  
.. Nos paysans cachés en déchargeant leurs armes  
.. Aux Prussiens disaient : Nous voilà !  
.. Les Lorrains se cachaient , mais c'était pour combattre.  
.. A l'aspect de ces lieux comme nos cœurs vont battre :  
.. Enfant , ton grand-père était là !

.. Les Lorrains s'armaient tous , dans leur civisme antique ,  
.. Contre la royauté heurtant la république ;  
.. Et , dans nos vallons , sans dangers ,



„ Les loups auraient poussé leurs attaques fatales :  
„ Nos paysans n'avaient de la poudre et des balles  
„ Que pour chasser les étrangers.

. . . . .  
. . . . .

„ Et l'endroit où ma mère, exhalant sa souffrance,  
„ Pleura quand je partis pour défendre la France.  
„ Mais, en partageant ses douleurs,  
„ Mon âme avait pour baume un orgueil légitime :  
„ Le drapeau de la France était grand et sublime,  
„ C'étaient l'aigle et les trois couleurs !

„ Antoine, tu verras ma Lorraine chérie !  
( Tu sais, — comme il m'aimait il aimait sa patrie. )  
„ Tu verras tous mes vieux amis !  
„ Et, tandis que mes yeux se rempliront de larmes,  
„ Ton cœur d'un air plus pur pourra goûter les charmes  
„ Sous l'azur si doux du pays ! „

— Mais la mort lui ravit cette sainte espérance.  
Mon père ne devait plus saluer la France :  
Il est près de Charle aujourd'hui !  
Ce souvenir me pèse et redouble ma peine,  
Car si je dois un jour aller voir la Lorraine,  
Hélas ! je partirai sans lui.

Mort !... Mais dans ce portrait dont tu me fais hommage,  
Ton talent à mes yeux a rendu son image ;  
Ami, laisse-moi te bénir.  
C'est mon père, c'est lui, je le vois, il existe !  
— L'avenir appartient à tous les cœurs d'artiste :  
Va, tu peux croire en l'avenir !

## COUPLETS A BÉRANGER,

après la lecture de la lettre où il daigne souscrire à mon petit recueil de chansons.

AIR *d'Aristippe*. — 6.

Je tiens l'écrit, ô chantre populaire,  
Où tu traças des mots si doux pour moi.  
De mes chansons tu veux un exemplaire :  
Quoi ! mes refrains parviendront jusqu'à toi ! (*bis.*)  
Roi des penseurs et roi de l'harmonie,  
A l'ouvrier tu prêtes ton secours :  
Ton cœur est grand, grand comme ton génie,  
Le pauvre peuple a toutes tes amours. (*bis.*)

Lorsqu'un couplet de ton âme s'élançait,  
Le monde entier l'entonne à l'unisson.  
Ton beau talent, dans son essor immense,  
Sut jusqu'à l'ode élever la chanson !  
Un vieux soldat, un gueux, un être infime,  
Suffit pourtant, noble ennemi des cours,  
Pour t'inspirer une page sublime :  
Le pauvre peuple a toutes tes amours.

Un roi disait : « Ma main est assez forte :  
« Qu'une prison étouffe enfin ses vers ! »  
Mais le Français écoutait à la porte ;  
Tu le chantais encore dans les fers.  
Sans lui parler de ta propre souffrance  
Tu regrettais l'éclat de ses beaux jours ;  
Tu ne songeais qu'aux malheurs de la France :  
Le pauvre peuple a toutes tes amours.

Quand tu nous peins ces jours où la victoire  
Suivait partout l'Empereur radieux,  
Quand ta chanson montre l'aigle en sa gloire,  
« *Il semble encor dans le secret des dieux!* »  
Mais en chantant le héros de nos armes  
Ton cœur gémit et s'opprime toujours :  
Ses lauriers d'or ont coûté tant de larmes !  
Le pauvre peuple a toutes tes amours.

Pour espérer aux accords de ta lyre,  
Le pauvre peuple en vain attend encor ;  
Dois-tu cacher les hymnes qu'il t'inspire ?  
Sublime avare, étale ton trésor !  
Ah ! que demain ta parole féconde  
Vibre imposante à l'oreille des sourds ;  
« *Plus près des cieux tu peux placer le monde!* »  
Le pauvre peuple a toutes tes amours.

Octobre 1845.

---

## MONSIEUR DOUSSART.

AIR : *V'là c' que c'est qu' d'aller au bois* - 24.

« Un jour que je m'étais glissé  
Chez un seigneur très-haut placé,  
Je fus reçu : quel jour de fête !  
Je pris un air bête,  
Un homme de tête  
Porte ombrage à l'homme puissant.  
— On s'élève en s'abaissant.

« Il dit : — Doussart, quels sont vos droits ?  
— J'ai des droits à tous les emplois.  
Si ma science est incomplète,  
En marionnette  
Je fais la courbette :  
Jugez de mon talent naissant !  
— On s'élève en s'abaissant.

« Je devins son premier commis,  
Et fus bientôt de ses amis.  
J'immole, à cet homme sublime  
Qui m'aime et m'estime,  
Ma croyance intime ;  
Par lui seul mon cœur bat et sent.  
— On s'élève en s'abaissant.

« Un mien commis, très-mal noté,  
Chantait tout bas la liberté :

Je le prouvai de telle sorte,  
Qu'il chante à la porte.  
Pour ce fait je porte  
De l'honneur le signe imposant.  
— On s'élève en s'abaissant.

« En haut lieu je suis en faveur,  
Vingt grands m'ont fait leur receveur.  
De leur or prodigue à l'extrême,  
Je suis un saint même ;  
Le pauvre qui m'aime  
Me croit tendre et compatissant.  
— On s'élève en s'abaissant.

« En silence et sans embarras,  
Sous mon habit à collet gras,  
Je marche droit à la richesse :  
Mes dupes sans cesse  
Versent dans ma caisse  
L'or qui m'enrichit en passant.  
— On s'élève en s'abaissant.

« Garde longtemps tes bons emplois,  
Doussart, tu dicteras des lois.  
L'or mène à tout sur cette terre,  
Même au ministère.  
Chut ! vas-tu te taire ?  
— Prends ton air prude et caressant.  
— On s'élève en s'abaissant. »

## LE LION DE WATERLOO.

AIR : *Soldat français.* — 3.

Un vieux soldat d'Aboukir et d'Eylau,  
En oubliant sa blessure profonde,  
D'un pas égal marche vers Waterloo,  
Ce coin de terre où l'on joua le monde.  
Quel souvenir oppresse le vieillard :  
Il voit ces bords où tomba l'aigle immense !  
Il touche au but, effaré, l'œil hagard,  
Car un lion a frappé son regard,  
Ce lion menace la France ! (*bis.*)

Le preux s'écrie : — .. Et notre aigle n'est plus !  
.. En se souillant quelle horde ennemie  
.. Pour des soldats, trahis et non vaincus,  
.. D'un champ d'honneur fait un champ d'infâmie ?  
.. Puis-je, martyrs, en ce lieu plein d'horreur  
.. Donner des pleurs à votre souvenance ?  
.. Oui, je venais pour pleurer ; mais mon cœur  
.. N'est maintenant ouvert qu'à la fureur :  
.. Ce lion menace la France !  
  
.. Belges amis, et c'est sur votre sol  
.. Que ce lion ose lever la tête,  
.. Vous qui longtemps suivites dans son vol  
.. L'aigle indompté de conquête en conquête.  
.. Dans nos revers comme dans nos succès,  
.. Aux jours de deuil comme aux jours d'espérance,  
.. A votre ardeur je vous reconnaissais :

„ Ah ! vous étiez de vrais soldats français :  
„ Ce lion menace la France !

„ Si le consul n'eût pris le sceptre en main,  
„ Verrais-je ici cet insolent trophée ?  
„ Non ! du hardi bonnet républicain  
„ La vieille Europe aurait été coiffée !  
„ La république aux feux de son soleil,  
„ Aux nations révélait leur puissance :  
„ Quand chaque peuple après un long sommeil,  
„ Dut à la France un magique réveil,  
„ Ce lion menace la France !

„ Mais qu'ai-je dit ? Peuples, l'ordre des rois  
„ A fait surgir ce monument de haine :  
„ Ils sont encor puissants comme autrefois,  
„ Comme autrefois faible est la race humaine.  
„ Mais vous du moins vous êtes vraiment grands,  
„ Belges heureux de votre indépendance :  
„ Quoi ! vos couleurs réunissent vos rangs,  
„ Quoi ! vous avez su chasser vos tyrans.  
„ Ce lion menace la France ! „

Mais un vieux Belge, au Français en courroux,  
Dit : — „ En ces lieux j'ignore vos alarmes,  
„ Frère, et pourtant ma croix dit qu'avec vous  
„ J'ai partagé le destin de vos armes.  
„ Ce monument écrase ses auteurs :  
„ Peut-il marquer le jour de décadence  
„ Sans rappeler, même à nos détracteurs,  
„ Cette Iliade où nous étions acteurs ?  
„ Ce lion rehausse la France ! „

## COUPLETS

chantés au *Cercle Lyrique Montois*, qui m'avait nommé président,  
lors de sa fondation.

AIR : *Tout le long de la rivière.* — 25.

Eh quoi ! de ce cercle chantant  
Vous me nommez le président.  
Je l'ai dit et je le répète :  
Mes amis, vous perdez la tête !  
A-t-on jamais vu, n'importe où,  
Des sages guidés par un fou ?  
Dieu sait demain ce qu'on en pourrait dire !  
Vraiment, mes amis, cela ferait trop rire.  
Vraiment cela ferait trop rire !

Tout grand cercle avec gravité  
Songe au bien de l'humanité.  
Moi, c'est en sablant le champagne,  
En battant même la campagne,  
Que je rêve dans un refrain  
La paix de tout le genre humain.  
Et je serais l'élu de votre empire.  
Vraiment, mes amis, cela ferait trop rire,  
Vraiment cela ferait trop rire !

Je sais trop combien de nos jours  
Nos lettrés font de grands discours :  
Leur président tousse et se lève,  
Jusqu'au ciel son esprit s'élève :



Enfin il s'élève si bien  
Que chacun n'y comprend plus rien ;  
Il parle, on bâille ; il se tait, on admire ;  
Et moi, mes amis, je vous ferais trop rire,  
Vraiment je vous ferais trop rire !

Grâce à votre vote flatteur,  
J'aurais l'air d'un grave docteur.  
Quoi ! je prendrais un ton sévère !  
Et sans sourire au bruit du verre,  
Je viendrais ici chaque soir  
Guindé dans mon vieil habit noir ?  
Allez au diable, ou cessez mon martyre.  
Vraiment, mes amis, je viens ici pour rire,  
Vraiment je viens ici pour rire !

5 octobre 1845.

## LE VOLEUR.

AIR : *Échos des bois errants dans ces vallons.* — 26.

.. A mon aspect dans la foule on a ri  
En s'écriant : — Quel hypocrite : il pleure ! —  
Je puis pleurer, car à ce pilori  
Aux yeux de tous je vais rester une heure.  
Peuple en tumulte accouru sur mes pas,  
En me voyant ne me maudissez pas.

.. Si vous saviez, mes enfants avaient faim :  
( Pauvres enfants que le malheur vit naître ! )  
Pour les nourrir, oui, j'ai volé du pain :  
Même en ce jour ils en manquent peut-être !  
Peuple en tumulte, etc.

.. Comme on se presse autour de ce poteau  
Où la loi veut qu'aujourd'hui l'on m'attache !  
Père, il est là sur l'infâme écriteau,  
Ton nom, que toi tu me léguas sans tache.  
Peuple en tumulte, etc.

.. Si j'étais riche, en ce moment encor  
Vous seriez fiers du nom dont on vous nomme,  
O mes enfants ! Les poches pleines d'or  
Il est aisé de rester honnête homme.  
Peuple en tumulte, etc.

.. Oui, j'ai volé ! — quelle étrange leçon  
A l'indigent donne ce monde étrange !

On le nourrit quand il est en prison :  
Mais, c'est avant qu'il faut lui dire : Mange !  
Peuple en tumulte, etc.

« Dans le hameau, témoin de mon méfait,  
J'en fais serment, mon cœur ne hait personne :  
Depuis trois mois que l'ouvrage manquait  
On était las de nous faire l'aumône.  
Peuple en tumulte, etc.

« L'homme volé ne m'eût point fait de mal  
Mais, par malheur, surpris par deux gendarmes,  
J'ai résisté, dans ce moment fatal,  
Pour mes enfants qui m'attendaient en larmes !  
Peuple en tumulte, etc.

« Je suis coupable, et la société  
Pour me frapper a dit de me poursuivre :  
C'était son droit : mais moi, de mon côté,  
N'avais-je pas aussi le droit de vivre ?  
Peuple en tumulte, etc.

« Un saint espoir charme encor ma douleur.  
L'homme a jugé, c'est en Dieu que j'espère.  
Le juge en moi n'a pu voir qu'un voleur,  
Mais Dieu dira : Ce voleur était père !  
Peuple en tumulte accouru sur mes pas,  
En me voyant ne me maudissez pas. »

---

A ALEXANDRE M.,

qui ne voulait pas publier ses chansons.

AIR : *Cadet-Roussel a trois p'tits chiens.* -- 27.

Un autre a dit avec esprit : (bis.)  
Plus on est de fous, plus on rit ! (bis.)  
Allons, fais résonner ta lyre ;  
Je sais que nos sages vont rire :  
    Ah ! ah ! lutte avec nous  
Pour faire triompher les fous.

Tu m'as chanté, Dieu sait pourquoi :  
J'ai donc trouvé plus fou que moi.  
Vite, au poète qui s'oublie,  
Donnons un brevet de folie !  
    Ah ! ah ! etc.

Tu restes coi dans ton réduit  
Quand chacun veut faire du bruit :  
Éclipsons nos doctes apôtres  
En criant plus fort que les autres !  
    Ah ! ah ! etc.

En Belgique on veut avant tout  
Trouver des demi-dieux partout ;  
Quand le sol étroit où nous sommes  
Meurt sous le poids de ses grands hommes,  
    Ah ! ah ! etc.

Maints colosses prodigieux  
Nous jettent de la poudre aux yeux :  
Ces géants à deux ou trois faces  
Seraient-ils grands sans leurs échasses ?  
Ah ! ah ! etc.

Bon Dieu , que de sages dorés ,  
Et que de sages décorés !  
Lorsqu'à la bourse populaire  
Leur sagesse semble si chère ,  
Ah ! ah ! lutte avec nous  
Pour faire triompher les fous !

## LE BONHEUR C'EST D'OUBLIER.

AIR de la légère. — 28.

Je veux boire, (*bis.*)  
Boire à perdre la mémoire :  
Je veux boire, (*bis.*)  
Pour être un instant  
Content.

Un verre est si beau rempli  
De cette liqueur vermeille :  
Puisse venir la bouteille  
Qui m'apportera l'oubli !  
Je veux dans ma main avide,  
Au bruit d'un couplet malin,  
Voir mon verre toujours vide,  
Toujours vide... et toujours plein !

Je veux boire, etc.

J'oublierai qu'on trouve écrit  
Aux pages de l'Évangile  
Cette phrase indélébile :  
.. Heureux les pauvres d'esprit ! ..  
Le bonheur fuit la sagesse :  
Pour qu'il soit notre échanton,  
Buvons : qu'est-ce que l'ivresse ?  
Le sommeil de la raison.

Je veux boire, etc.

J'oublierai que le pouvoir  
Laisse le commis sans tache,  
Pauvre, mourir à la tâche  
Dont il s'est fait un devoir ;  
Quand le haut fonctionnaire  
Aux honneurs se voit porter  
Avec l'or que pour rien faire  
Sa grâce daigne accepter.

Je veux boire, etc.

J'oublierai que de bons vers  
Selon nos braillards d'élite,  
Sont nuls si l'auteur n'habite  
Bruxelles, leur univers ;  
Tandis qu'un sot qui rimaille  
Aux clartés de leurs fanaux  
Est un grand homme à la taille  
Des nains de nos grands journaux.

Je veux boire, etc.

J'oublierai que maint chanteur  
Roule en voiture élégante,  
Et peut de l'œuvre qu'il chante  
Éclabousser l'humble auteur ;  
Car, loin d'offrir au poète  
Les pensions et les croix,  
La main du siècle les jette  
A nos *ut* à pleine voix.

Je veux boire, etc.

J'oublierai qu'en nos palais  
Une race sans pareille  
Refuse d'ouvrir l'oreille  
Aux leçons des bons couplets ;

Race qui vend ses services  
Et veut, dans ses intérêts,  
A l'instar des écrevisses  
Mener le peuple au progrès.

Je veux boire, etc.

Et que tout prédestiné  
Que le présent crucifie,  
L'avenir le déifie  
Sur sa tombe prosterné ;  
Que l'avenir seul profite  
D'un sublime enseignement,  
Car les siècles marchent vite  
Et les hommes lentement.

Je veux boire, etc.

Puissiez-vous vous rallier  
A mon avis salutaire.  
Versez : souvent sur la terre  
Le bonheur, c'est d'oublier !  
Ah ! qu'à ma sage folie  
Nul de vous ne pose un frein ;  
Versez : qu'ici-bas j'oublie  
Tout... excepté ce refrain :

Je veux boire,  
Boire à perdre la mémoire ;  
Je veux boire,  
Pour être un instant  
Content.



## COUPLET

improvisé dans une soirée chantante donnée par des ouvriers montois  
qui, entre les deux parties de leur petit concert, ont fait une collecte au bénéfice  
des pauvres.

*AIR du Dieu des bonnes gens. — 14.*

Honneur à vous ! chantez, chantez encore ;  
Frères, vos chants nous sembleront plus doux !  
J'aime à parler d'un fait qui vous honore :  
Ne suis-je pas ouvrier comme vous ?  
De vos plaisirs quand cette heure est remplie ,  
En oubliant des travaux si nombreux ,  
Bons ouvriers, aucun de vous n'oublie  
Ses frères malheureux ! (*bis.*)

21 novembre 1846.

---

## LES LIVRES.

A. L. W., PROFESSEUR.

AIR d'*Yelva*. — 18.

Lorsque chacun s'agite sur la terre  
Pour obtenir des honneurs et de l'or,  
Donnons à tous un avis salulaire,  
C'est qu'un bon livre est le plus doux trésor.  
L'orage en vain de sa voix importune  
Vient réveiller les sages endormis :  
On peut braver les coups de l'infortune  
Lorsque l'on a ses livres pour amis. { *(bis.)*

Contre la neige et l'Arabe en furie  
Un vieux Français veut lutter, vain espoir !  
Pris sans défense, il songe à sa patrie,  
A ses amis qu'il ne croit plus revoir ;  
Mais de son sein sa pauvre main qui tremble  
Tire un volume : il se sent raffermi.  
C'est Béranger : ils causeront ensemble !  
Le vieux grognard retrouve un vieil ami.

Dieu ! le héros d'une immense épopée  
Tombe captif sur un rocher brûlant.  
Naguère encor sous sa puissante épée  
De la pensée il comprimait l'élan.  
Eh bien, voyez : pour charmer sa souffrance,  
Il lit Corneille ; il est libre à demi :  
Dans un mirage il croit revoir la France,  
Car du despote un penseur est l'ami.

C'est la terreur. La guillotine est prête :  
Le monstre a soif. Barbares, soyez prompts.  
Mais qu'ai-je vu ? Dans l'horrible charrette,  
L'ivresse encor rayonne sur deux fronts :  
Chénier, Roucher chantent. — Duo sublime ! —  
A leur aspect tout un peuple a frémi.  
Ils vont mourir : un livre les ranime :  
Ils ont encor Racine pour ami.

Nous vieillirons. — Dieu nous laissera vivre,  
Sans être seuls ici-bas désormais ;  
Nous vieillirons, hélas ! mais un beau livre  
Est un ami qui ne vieillit jamais.  
Lorsque le soir l'homme ainsi qu'à l'aurore  
Va feuilleter ses volumes sounis,  
Son cœur s'exalte... il se croit jeune encore :  
Le temps n'a pas changé ses vieux amis.

*Avril 1846.*

## LE SAVOYARD.

AIR : *A la Grâce de Dieu.* — 29.

Un Savoyard, enfant encore,  
Un léger bâton à la main,  
Depuis le lever de l'aurore  
Au hasard suit le grand chemin.  
Il fait beau, mais la faim le gagne ;  
Des pleurs voilent son doux regard :  
Il est si loin de sa montagne !  
Écoutons l'enfant savoyard :

.. C'est la saison des fleurs ,  
.. Dieu séchera mes pleurs !

.. Quel beau jour le printemps ramène !  
.. Un de ces jours où Dieu bénit ;  
.. Le soleil inonde la plaine ,  
.. Et les oiseaux refont leur nid.  
.. Pendant le long hiver qui cesse ,  
.. J'endurai le froid et la faim ;  
.. Ah ! quelle serait mon ivresse  
.. Si j'avais un morceau de pain !  
.. C'est la saison des fleurs , etc.

.. Quand je partis de la Savoie ,  
.. Ma mère, hélas ! tout mon bonheur ,  
.. Me disait : — Suis la bonne voie ;  
.. Notre richesse, c'est l'honneur.  
.. Mon fils, que n'ai-je en ma misère,

„ Du pain pour mes enfants nombreux !  
„ Tu ne quitterais pas ta mère :  
„ Ah ! que les riches sont heureux !  
„ C'est la saison des fleurs , etc.

„ Péniblement mon pied se lève.  
„ J'ai tant marché ; marchons encor :  
„ Pour que mon voyage s'achève ,  
„ Il me faut pourtant si peu d'or.  
„ Ma bourse est vide. Le pain même  
„ Manque souvent aux mauvais jours ;  
„ En vain cette mère qui m'aime  
„ Doit-elle m'attendre toujours ?  
„ C'est la saison des fleurs , „ etc.

Mais, ô rencontre fortunée,  
Un grand, le voyant presque nu,  
Le fit riche pour une année,  
D'un seul jour de son revenu ;  
Il est au pays ; plus de peine :  
„ O mère, dit-il, tu m'attends !  
„ Sois heureuse, ma bourse est pleine,  
„ Mère, je reviens pour longtemps !  
„ C'est la saison des fleurs ,  
„ Mère, sèche tes pleurs ! „

## QU'ON S'EMBRASSE ET QUE ÇA FINISSE.

AIR : *Donnez-vous la peine d'attendre.* — 30.

Quoi ! vous me priez de chanter :  
A ce mot seul *chantez !* je tremble.  
Si parfois j'ose m'écouter,  
C'est quand nous chantons tous ensemble.  
Contre ma muse à ce repas,  
Je crains pourtant qu'on ne s'aigrisse :  
Voisine, ne pourriez-vous pas  
Me tirer ici d'embarras ?  
Qu'on s'embrasse et que ça finisse ! (*bis.*)

Nos artistes au front brûlant  
Ne vivent pas en bons apôtres :  
Chacun d'eux se croit du talent  
Et doute de celui des autres.  
Et sans se rehausser en rien,  
Il nuit aux autres dans la lice :  
Et les sots s'en trouvent fort bien.  
Auteur, peintre et musicien,  
Qu'on s'embrasse et que ça finisse !

Que vois-je là-bas dans un coin ?  
Narcisse et Léon qui soupirent.  
Qu'il est plaisant d'être témoin  
Du naïf amour qu'ils s'inspirent !  
Narcisse contemple Léon,

Et Léon contemple Narcisse,  
Les bras pendants comme un Caton :  
Vraiment cela n'a pas de nom !  
Qu'on s'embrasse et que ça finisse !

Voyez-vous des sages nombreux  
Dérouler leurs vastes systèmes,  
Sans rendre l'homme plus heureux  
Et sans se rendre heureux eux-mêmes !  
Ah ! leur sagesse est un travers  
Dont notre inconstance est complice :  
A force de prose et de vers  
Ils ont divisé l'univers.  
Qu'on s'embrasse et que ça finisse !

Nous souffrons de vos longs débats,  
Rhéteurs d'opinion contraire  
Qui vous livrez tant de combats  
Pour emporter un ministère.  
Pourquoi déployer deux drapeaux ?  
Sous nos trois couleurs qu'on s'unisse !  
Pourquoi déployer deux drapeaux,  
Catholiques et libéraux ?  
Qu'on s'embrasse et que ça finisse !

Le sort des peuples malheureux  
Inquiète fort peu les princes,  
Car le monde finit pour eux  
Aux limites de leurs provinces.  
Là maint douanier en courroux,  
Aux produits voisins peu propice,  
S'écrie : « Ils n'entrent pas chez nous ! »  
— Dieu ne fit-il pas tout pour tous ?  
Qu'on s'embrasse et que ça finisse !

Je m'aperçois que mes couplets  
N'ont pas l'art d'égayer vos fêtes ;  
C'est qu'ils ne sont ni beaux ni laids ,  
Ni spirituels ni bien bêtes.  
Ils vous fatiguent ; et partant  
Je me tais et Dieu vous bénisse !  
Je serai trop heureux pourtant  
Si vous criez en m'arrêtant :  
Qu'on s'embrasse et que ça finisse !

*Novembre 1845.*



## L'ANGE ET LE VIEUX POÈTE.

AIR de la *Sentinelle*. — 31

« Sans moissonner depuis plus de trente ans  
« Je sème, hélas ! aux champs de la pensée :  
« Brisons ma lyre : en vain et trop longtemps  
« Elle vibra sous ma main insensée ! »  
— « La briser, je te le défends, »  
Dit un ange à la voix sonore,  
« Tu travailles pour tes enfants : (*bis.*)  
« Sème, poète, sème encore,  
« Sème encore. »

— « J'irais au vent jeter mes faibles vers  
« Quand les écrits de nos talents célèbres  
« Du ciel brumeux de cent peuples divers  
« N'ont pas encor dissipé les ténèbres ? »  
— « Sous ces nuages étouffants  
« Va poindre un astre qu'on ignore !  
« Tu travailles, etc. »

— « Lorsqu'en courroux les peuples se levant  
« Osent enfin déployer leur bannière,  
« S'ils font un pas, un seul pas en avant,  
« Ils vont bientôt retomber dans l'ornière. »  
« Ils en sortiront triomphants  
« Un jour du couchant à l'aurore !  
« Tu travailles, » etc.

— « Qu'un grand génie, en son sublime essor,  
.. En devançant son siècle qu'il relève,  
.. Veuille ici-bas ramener l'âge d'or ;  
.. Il meurt, hélas ! Qu'a-t-il fait ? Un vain rêve ! »  
— « Oui, mais de ces rêves brillants  
.. La réalité peut éclore!...  
.. Tu travailles pour tes enfants : *(bis.)*  
.. Sème, poète, sème encore,  
.. Sème encore. »

A LA PETITE FILLE DE MADAME D. B.,

DE LOUVAIN.

J'aime à te voir, petite fille  
Aux blonds cheveux, aux yeux d'azur,  
Petit ange d'une famille  
Où tout est si calme et si pur.

Regarde-moi. — Lorsque ton âme  
Aura pris son vol sérieux,  
Lorsque tu seras jeune femme,  
Petite enfant, je serai vieux.

Regarde-moi. — Qui sait?... Peut-être  
Ne devons-nous plus nous revoir :  
Je suis homme, — tu viens de naître ;  
Regarde-moi, j'aime à te voir !

J'aime à te voir... — voix éphémère,  
Ma voix, qu'agite un doux émoi,  
Prîra Dieu pour qu'il offre en toi,  
Toutes les grâces de ta mère !

## A MON AMI PIERRE DU MÉNIL,

PORTE - DRAPEAU DES VOLONTAIRES MONTOIS , EN 1830.

AIR des Comédiens. — 32.

Cher Du Ménil, ma chanson imparfaite  
De son héros n'est digne qu'à demi :  
Si tu n'y vois pas l'œuvre d'un poète ,  
Tu te diras : c'est l'œuvre d'un ami.

Depuis seize ans ( espérance illusoire ! )  
J'attends, hélas ! qu'un poète en renom ,  
Pour ajouter une palme à sa gloire ,  
Dans ses écrits signale enfin ton nom.

Mais ma chanson, étincelle de l'âme ,  
Que pour l'éteindre emportera le vent ,  
Peut, d'un génie électrisant la flamme ,  
Faire jaillir un hymne triomphant.

Il chanterait ce cygne aux larges ailes ,  
Dont les accents charmeraient l'univers ,  
Il chanterait en notes immortelles  
Ton nom que j'aime au milieu de ses vers.

Il chanterait ta valeur héroïque  
Et nos cinq jours qu'on rappelle trop peu ;  
Jours où l'on vit, au soleil de Belgique ,  
La Liberté surgir en sarran bleu.

Cher Du Ménil, ma chanson imparfaite  
De son héros n'est digne qu'à demi :  
Si tu n'y vois pas l'œuvre d'un poète,  
Tu te diras : C'est l'œuvre d'un ami.

On vit alors, phalange improvisée,  
Des citoyens dont Dieu guidait les rangs,  
Briser soudain de leur chaîne brisée  
Les fers nouveaux qu'apportaient nos tyrans.

Pierre, tu sus, en la ligue formée  
Par ton pays pour chasser ses bourreaux,  
Être un héros même au sein d'une armée  
Qui pour soldats n'avait que des héros !

Qu'il était beau le grand jour de bataille  
Où tu montrais, avec tant de bonheur,  
Ton étendard, brisé par la mitraille,  
En indiquant le chemin de l'honneur (1) !

Le soir, de fleurs on fit une couronne,  
On la posa sur ton front à grands cris :  
Le lendemain sur les débris d'un trône  
De ton drapeau nous plantions les débris !

Cher Du Ménil, ma chanson imparfaite  
De son héros n'est digne qu'à demi :  
Si tu n'y vois pas l'œuvre d'un poète,  
Tu te diras : C'est l'œuvre d'un ami.

*Septembre 1846.*

(1) Au combat de Berchem (1830), Pierre Du Ménil, né à Mons, le 26 août 1811, planta, en avant des braves volontaires belges, le drapeau national qui fut brisé entre ses mains par la mitraille de l'ennemi. Il fut décoré pour ce fait d'armes en 1833.

---

## MON FUSIL, MON CHIEN, MA MAITRESSE.

AIR : *Verse, verse bon vin de France.* — 33.

Gai chasseur, j'habite un réduit  
Assis au pied de la montagne ;  
Maria, ma douce compagne,  
M'y revoit quand descend la nuit.  
Mais sous des cieux purs ou couverts  
Chaque jour, fort de ma jeunesse,  
Je poursuis, dans les genêts verts,  
Le gibier que Médor y presse,  
    Que Médor y presse.  
Mon fusil, mon chien, ma maîtresse, { (bis.)  
Pour mon cœur voilà l'univers !

Seulement quand c'est jour de tir  
Je m'achemine vers la plaine ;  
Bientôt de la lutte mondaine  
Triomphant on me voit sortir.  
Je fuis, porteur des prix offerts.  
La foule dont l'aspect me blesse ;  
En hâte à mes amis si chers  
Je reviens avec allégresse,  
    Avec allégresse !  
Mon fusil, etc.

L'homme, dans un endroit peuplé,  
S'il n'est rampant perd l'équilibre ;  
C'est isolé que l'homme est libre,  
Et je veux rester isolé.  
Loin du monde et de ses travers

Rarement mon âme s'opprime :  
Dieu seul règne dans les déserts ;  
Nul mortel jamais ne m'abaisse,  
    Jamais ne m'abaisse !  
Mon fusil, etc.

Mais si je rentre soucieux,  
— Tout homme a ses jours d'humeur noire. —  
Maria de ses bras d'ivoire  
M'entoure, des pleurs dans les yeux.  
Médor, qui voit ces pleurs amers,  
Lèche nos mains avec tristesse...  
Dans le monde aux jours de revers  
Plus d'amis et plus de tendresse,  
    Et plus de tendresse !  
Mon fusil, etc.

Le chagrin est vite oublié,  
Médor à nos pieds vient s'étendre ;  
Et nous soupçons, sans plus attendre,  
Entre l'amour et l'amitié.  
A nos banquets de deux couverts  
Que l'eau seule arrose sans cesse,  
L'ivresse est de tous les desserts :  
Et Dieu sait quelle douce ivresse,  
    Quelle douce ivresse !  
Mon fusil, mon chien, ma maîtresse,  
Pour mon cœur voilà l'univers !

## UNISSEZ-VOUS.

AIR d'*Aristippe*. — 6.

Unissez-vous ! — Loin des partis contraires  
Les gens de cœur doivent enfin s'unir ;  
Car en tendant les deux mains à des frères  
L'homme à grands pas marche vers l'avenir. (*bis.*)  
Tel nous soutient lorsque notre corps tremble ,  
Qui dès demain s'affaisserait sans nous :  
On marche mieux en marchant tous ensemble !  
Le Christ a dit : Enfants, unissez-vous. (*bis.*)

Unissez-vous ! — Que ce cri vous anime  
En réveillant vos plus nobles penchants ;  
Unissez-vous d'un accord unanime  
Pour opposer les justes aux méchants.  
Oui, regardez, les méchants en cohortes  
Vont menaçant les peuples de leurs coups :  
Sans l'union nos mains seront peu fortes !  
Le Christ a dit : Enfants, unissez-vous.

Unissez-vous ! — Voyez, dans l'indigence,  
Ce pauvre artiste est seul, abandonné ;  
Et c'est un roi, car par l'intelligence  
Ce malheureux n'est-il pas couronné ?  
Il se compare aux sots que l'on honore  
Et sent au cœur un sentiment jaloux :  
Ah ! que par vous son cœur espère encore !  
Le Christ a dit : Enfants, unissez-vous.



Voyez là-bas, près de cette chaumine,  
Un jeune enfant, pâle, faible et souffrant ;  
Péniblement sans but il s'achemine,  
Car sur la terre il n'a plus un parent.  
C'est le printemps : tout sourit ; le ciel brille ;  
Seul, cet enfant penche un front triste et doux :  
Restera-t-il plus longtemps sans famille?...  
Le Christ a dit : Enfants, unissez-vous.

Loin des salons où règne la folie,  
Hommes de cœur, au modeste avenir,  
Unissez-vous, quand plus d'un riche oublie  
Que l'indigent pourrait se souvenir.  
S'il exigeait un jour, en sa colère,  
Sa part de pain qu'il implore à genoux...  
Riche, à vos yeux, qu'un pauvre soit un frère !  
Le Christ a dit : Enfants, unissez-vous.

Notre planète, où l'orgueil et la haine  
Font de la vie un lourd poids à porter,  
L'ange du mal à sa perte l'entraîne :  
Quel Josué viendra donc l'arrêter ?  
D'un jour si beau verrons-nous poindre l'aube ?  
Son pur soleil brillera-t-il sur nous ?  
Hommes de cœur, sauvez notre vieux globe !  
Le Christ a dit : Enfants, unissez-vous.

---

## UN RAYON DE SOLEIL.

AIR des Scythes et des Amazones. — 4.

Hier du nuage froid et sombre,  
Qui sur nous pesa trop longtemps,  
Rien encor ne dissipait l'ombre :  
Le pauvre en pleurs appelait le beau temps. (bis.)  
Mais aujourd'hui sur son pâle visage  
La joie enfin éclatait au réveil :  
Dieu d'un sourire a percé le nuage, { (bis.)  
Voici venir un rayon de soleil ! {  
Un rayon (bis) de soleil ! (bis.)

Bon villageois, ta porte est close,  
Ouvre-la pour respirer mieux ;  
Cueille la violette éclos  
Sous un baiser de l'astre radieux.  
Déjà l'oiseau chante dans le bocage ;  
Tout nous promet un lendemain pareil.  
Dieu d'un sourire, etc.

Hier tu maudissais la demeure  
Où pour ta femme tu tremblais,  
Jeune ouvrier, mais à cette heure  
Ton humble abri se transforme en palais !  
Un jour plus doux en ton pauvre ménage  
Vient à l'amour donner enfin l'éveil !  
Dieu d'un sourire, etc.

Lorsque la Flandre, à demi morte,  
Nous menace en criant : J'ai faim !

Des soldats nous prêtent main-forte  
Non pour frapper, mais pour donner du pain (1).  
Naguère encore un aveugle courage  
De nos guerriers était seul le conseil.  
Dieu d'un sourire, etc.

Pauvres, quand les cieux s'éclaircissent,  
Pour mettre un terme à vos malheurs,  
En vain les hommes bons s'unissent :  
Ils manquent d'or pour sécher tant de pleurs !  
Mais vos sanglots qu'il croit des cris de rage,  
Du mauvais riche ont troublé le sommeil.  
Dieu d'un sourire, etc.

Maint pauvre, fatigué d'attendre  
Qu'un beau jour éclairât son sort,  
Crispant la main qu'il n'osait tendre,  
Les bras croisés se vouait à la mort.  
Non, tu vivras, frère, reprends courage :  
Le ciel est pur et l'horizon vermeil.  
Dieu d'un sourire a percé le nuage,  
Voici venir un rayon de soleil !  
Un rayon de soleil !

*Mars 1847.*

(1) Quand M. Armand Plétain, l'homme si dévoué aux pauvres, eut la noble et généreuse idée d'ouvrir une liste de souscription en faveur de nos frères des Flandres, les sous-officiers du régiment du génie, alors en garnison à Mons, souscrivirent spontanément pour la somme de deux cents francs.

L'auteur voudrait avoir une voix retentissante pour publier de semblables faits. A ses yeux, une bonne action vaut bien un beau fait d'armes.

## LE BON CURÉ.

AIR : *Heureux climat, beau ciel de l'Italie.* — 34.

Le vieux curé fait peur, je le parie,  
Car sa présence a glacé vos ébats :  
Enfants, ma voix ne vous maudira pas...  
— Sous ce ciel pur, sur cette herbe fleurie  
Venez, venez parfois,  
Vous dont la vie est pleine  
De tant de jours de peine,  
Venez, bons villageois.

Reprenez donc vos longs éclats de rire.  
Mon œil s'anime à vos ébats joyeux ;  
Pour m'y mêler si je semble trop vieux,  
Mon cœur est jeune et je puis vous sourire.  
Riez, riez parfois,  
Vous dont la vie est pleine  
De tant de jours de peine,  
Riez, bons villageois.

Sur le gazon vous dansiez en cadence  
Et vous cessez de vous donner la main ;  
Peut-être, enfants, attendrez-vous en vain  
Pendant six mois un nouveau jour de danse.  
Dansez, dansez parfois,  
Vous dont la vie est pleine  
De tant de jours de peine,  
Dansez, bons villageois.

De loin j'ai vu couler ici la bière.  
Chopes, cruchons, tout est mis de côté :

Si vous m'aimez pour boire à ma santé,  
Chacun de vous retrouvera son verre.

Buvez, buvez parfois,  
Vous dont la vie est pleine  
De tant de jours de peine,  
Buvez, bons villageois.

Et tout s'est tu devant ma robe noire !  
Je troublerais vos plaisirs d'un moment ?  
Non, non, chantez : on boit bien plus gaiment  
Aux doux accents d'une chanson à boire.

Chantez, chantez parfois,  
Vous dont la vie est pleine  
De tant de jours de peine,  
Chantez, bons villageois.

Jeunes amants, pourquoi ce trouble extrême ?  
Qu'avez-vous fait que je puisse blâmer ?  
D'un amour pur il est si beau d'aimer :  
On est meilleur, mes amis, quand on aime.

Du Christ suivez les lois,  
Vous dont la vie est pleine  
De tant de jours de peine,  
Aimez, bons villageois.

A vos plaisirs, dont l'aspect me transporte,  
Dorénavant j'assisterai toujours ;  
Mais en revanche, enfants, aux mauvais jours  
N'oubliez pas de frapper à ma porte.

J'ouvrirai chaque fois  
Et dans mon presbytère  
Vous trouverez un père :  
Venez, bons villageois.

---

ADOLPHE ROUSSEL, A LOUVAIN.

1830.

AIR des Trois Couleurs. — 35.

Louvain est libre ! — Un soldat sans défense,  
Un Hollandais, prisonnier impuissant,  
Est mutilé par la foule en démence  
Qui, l'œil hagard, se vautre dans son sang !  
Roussel accourt, et, bravant la mort même,  
Crie, en montrant un chêne aux verts rameaux :  
« O Liberté, sous ton arbre suprême  
« Tu ne veux pas (*bis*) abriter des bourreaux ! »

« Fuyez cet arbre : il appelle l'orage  
« Sur l'assassin ! Monstres, retirez-vous !  
« Sous ce haut chêne, au vigoureux feuillage,  
« La Liberté pourrait vous broyer tous !  
« N'approchez plus de son antique emblème :  
« Il fut, hier, planté par des héros.  
« O Liberté, sous ton arbre suprême  
« Tu ne veux pas abriter des bourreaux ! »

« Pauvre étranger ! — Pour trouver tant de charmes  
« A le frapper déjà mort à demi,  
« Qu'avait-il fait ? — Un ennemi sans armes  
« Pour un soldat n'est plus un ennemi.  
« Vous, des soldats, des soldats ! quel blasphème !  
« Vous nous feriez rougir de nos sarraus !  
« O Liberté, sous ton arbre suprême  
« Tu ne veux pas abriter des bourreaux ! »

Sublime instant ! — Bien que des cris de haine  
Autour de lui retentissent partout,  
La hache en main, Roussel abat le chêne :  
Il est tombé ; Roussel seul est debout !  
Au loin la foule est dans un trouble extrême :  
L'arbre, en couvrant le cadavre en lambeaux,  
Semblait lui dire en sa chute suprême :  
“ Je ne veux pas abriter des bourreaux ! ”

Quand vint la nuit, tous ces êtres infâmes  
Qui lâchement avaient donné la mort,  
Dans leur sommeil, hommes, enfants et femmes,  
Fuyaient, hideux, les rêves du remord.  
Sanglants échos d'un sanglant anathème,  
Les bois, les prés, les vallons, les coteaux,  
Tout répétait, comme l'arbre suprême :  
“ Je ne veux pas abriter des bourreaux ! ”

COUPLETS A T. D.

AIR : *Depuis longtemps j'aimais Adèle.* — 15.

Moi du génie ! oh ! certes tu veux rire ?  
Mais non , je le lis dans tes yeux ,  
Ces mots que j'ose à peine écrire ,  
Tu les dis d'un ton sérieux.  
Moi du génie ! ô tendre femme ,  
Quel pauvre nain pour un pareil fardeau !  
Ah ! je le vois , l'amour remplit ton âme ,  
Et sur tes yeux il a mis son bandeau.  
Et sur tes yeux (*bis*) il a mis son bandeau.

Lorsque la nuit couvre tout de son voile ,  
Souvent la plus faible clarté  
Nous produit l'effet de l'étoile  
Qui règne dans l'immensité :  
Ainsi l'amour pur qui t'enflamme ,  
De mon talent fait un astre nouveau !  
C'est que pour moi l'amour remplit ton âme ,  
Et sur tes yeux il a mis son bandeau.  
Et sur tes yeux (*bis*) il a mis son bandeau.



## LE NOM DE FAMILLE.

RÉPONSE D'UN BELGE AUX JOURNAUX ALLEMANDS.

A O U T 1 8 4 7 .

*Air de la Sentinelle.* — 31.

Qu'ai-je entendu ? Des journaux allemands  
Graves échos de basses infamies,  
Pour diviser les Wallons, les Flamands,  
En font soudain deux races ennemies.

Aristarques aux cheveux blonds,  
Qu'à vos yeux la vérité brille :  
Sachez-le bien : Flamands, Wallons,  
Ce ne sont là que des prénoms ;  
Belge est notre nom de famille,  
De famille !

Quoi ! des écrits publiés contre nous  
Sont-ils venus des penseurs d'Allemagne ?  
Sous vos tyrans, Allemands, garde à vous !  
Plus de Pologne... et voyez la Romagne !

Partout de par vos rois félons,  
C'est la liberté qu'on fusille !  
Sachez-le bien, etc.

A notre sol vous faites le procès  
Parce qu'il touche au sol de l'espérance.  
Ne pouvons-nous, sans devenir Français,  
Tourner les yeux du côté de la France ?

Pour les peuples de tous les noms  
Un foyer de lumière y brille !  
Sachez-le bien, etc.

Flamands, Wallons, en secouant les fers  
Dont les chargeait un prince aux mains ridées,  
Ont su traduire en langages divers  
Les mêmes lois et les mêmes idées :  
Sur la liste des nations  
Un nom de plus se grave et brille.  
Sachez-le bien, etc.

Nous désunir ! — moralement d'abord, —  
Y songe-t-on au delà de Cologne ?  
O mon pays, les potentats du Nord  
Voudraient-ils donc faire une autre Pologne ?  
Halte-là ! sur nos bataillons  
Le même étendard flotte et brille !  
Sachez-le bien, etc.

Pour agrandir quelques vastes États,  
Si contre nous l'on brûlait une amorce,  
Flamands, Wallons, nous serions tous soldats  
Au cri sacré : L'union fait la force !  
Qui de nous craindrait les canons ?  
Dans les cieux la liberté brille !  
Sachez-le bien : Flamands, Wallons,  
Ce ne sont là que des prénoms ;  
Belge est notre nom de famille,  
De famille !

## CHANSON A BOIRE.

AIR de la *Catacoua*. — 36.

On dit que la chanson amuse,  
— En appelant des jours meilleurs.  
J'ai fait des chansons et ma muse  
Souvent a fait couler des pleurs.  
Aujourd'hui que ma coupe est pleine  
D'un breuvage délicieux,  
    Pour boire mieux,  
    Pour rire mieux,  
Pour boire mieux, beaucoup mieux, cent fois mieux,  
En oubliant nos jours de peine,  
Je ferai des couplets joyeux.

Buvons amis, fi de la bière !  
Le vin est à l'ordre du jour :  
Ce nectar est à la frontière  
Prohibé pour l'humble séjour.  
Mais nous trouvons dans ce domaine  
Un amphitryon précieux :  
    Pour boire mieux,  
    Pour rire mieux,  
Pour boire mieux, beaucoup mieux, cent fois mieux,  
Chantons en chœur, à perdre haleine,  
L'ami qui nous rend si joyeux.

A tort le gouvernement ferme  
Nos portes à ce jus divin,  
Car à le voir marcher si ferme,  
On comprend qu'il aime le vin.

Laissez passer, douane hautaine,  
Librement ce présent des cieux,  
    En buvant mieux,  
    En riant mieux,  
En buvant mieux, beaucoup mieux, cent fois mieux,  
    Nous oublierons nos jours de peine  
    Et ferons des couplets joyeux.

Buvons, amis, plus de souffrance !  
L'amitié nous ouvre un tonneau :  
Le vin est comme l'espérance :  
Il vient nous montrer tout en beau.  
Rien du cœur ne bannit la haine  
Comme un bon flacon de vin vieux.  
    Pour boire mieux,  
    Pour aimer mieux,  
Pour boire mieux, beaucoup mieux, cent fois mieux,  
    En oubliant nos jours de peine,  
    Chantons quelques couplets joyeux.

Buvons ! Le présent nous oppresse :  
Ah ! perdons-en le souvenir ;  
Et pour nos enfants, dans l'ivresse,  
Osons penser à l'avenir !  
Rêvons pour eux la paix prochaine  
Que pour nous rêvaient nos aïeux :  
    Nous boirons mieux,  
    Nous rirons mieux,  
Nous boirons mieux, beaucoup mieux, cent fois mieux,  
    Et, sans songer aux jours de peine,  
    Nous ferons des couplets joyeux.

*Février 1847.*

## LE RÊVE D'UN CHINOIS.

*Musique de J.-B. Stevens. — 37.*

Élève  
Encor,  
O rêve  
D'or,  
Mon âme aux cieux dans ton essor !

Peuple chinois, la nuit dernière  
J'ai vu du monde des esprits  
Tous les grands hommes de la terre :  
Que les grands hommes sont petits !

Élève, etc.

Tous offrent une route à suivre :  
Aussi le pauvre genre humain  
Erre partout comme un homme ivre,  
Sans découvrir le bon chemin.

Élève, etc.

Se bercer de quelque vain songe  
Est le lot de l'humanité :  
L'existence n'est qu'un mensonge :  
Et la mort c'est la vérité.

Élève, etc.

J'ai pu dans sa gloire immuable,  
Avec les anges radieux,  
Contempler le Dieu véritable :  
L'homme ne croit qu'à de faux dieux !

Élève, etc.

Fou, j'ai craint la mort qui délivre  
L'âme d'un corps fait pour souffrir :  
J'ai vu les cieus, et pour y vivre  
Aujourd'hui je voudrais mourir !

Élève  
Encor,  
O rêve  
D'or,  
Mon âme aux cieus dans ton essor !

## VIVENT LES CHANTS DE NOS AIEUX.

AIR : *Rendez-moi mon léger bateau.* — 38.

Les refrains de nos bons aïeux  
Chantaient le vin vieux  
Et la folie :  
Se peut-il qu'on les oublie  
Pour des refrains plus sérieux ?  
Vivent les chants de nos aïeux !

Qui le croirait ? la gaité s'encanaille ;  
Chez les gueux seuls ses grelots font ton-ton.  
Rire à présent est du plus mauvais ton :  
L'homme bien né s'amuse quand il bâille !

Les refrains, etc.

Dans nos banquets, maint envieux avide  
Des libertés se pose en vrai soutien :  
On l'applaudit... Mais le grand citoyen  
S'évanouit quand la bouteille est vide.

Les refrains, etc.

Chacun, hélas ! pour cacher sa faiblesse,  
Prend un air digne à l'approche d'autrui ;  
Mais la gaité, qu'on dédaigne aujourd'hui,  
Du cœur humain n'exclut pas la sagesse.

Les refrains, etc.

Vous le voyez, même au doux bruit des verres,  
Pour être gai, je m'évertue en vain :  
Dieu de bonté, qui nous donnas le vin,  
Rends à nos fils la gaité de nos pères !

Les refrains de nos bons aïeux  
Chantaient le vin vieux  
Et la folie :  
Se peut-il qu'on les oublie  
Pour des refrains plus sérieux ?  
Vivent les chants de nos aïeux !

1845.



## APRÈS UNE VISITE A BÉRANGER.

OCTOBRE 1846.

AIR de *Taconnet*. — 39.

Le croirez-vous ? — J'en doute encor moi-même !  
Le chansonnier, sans faste et sans orgueil,  
Que l'on admire encor moins qu'on ne l'aime,  
Me fit, à moi, le plus charmant accueil. *(bis.)*  
Nos parvenus, fiers d'un titre illusoire,  
Vont comme hier me dédaigner demain. *(bis.)*  
Et Béranger reste peuple en sa gloire :  
Le bon vieillard ! il m'a tendu la main. { *(bis.)*

C'était bien là le chantre de Lisette,  
Moins grand que bon, car pour me recevoir  
Il se penchait, tandis que ma musette  
Sur ses deux pieds se dressait pour le voir !  
Les cheveux blancs dont son front se décore  
N'ont pas glacé l'ami du genre humain ;  
Jugez combien son cœur est jeune encore :  
Le bon vieillard ! il m'a tendu la main.

Quand je quittai le poète sans tache,  
Vous l'avoûrai-je, à mes yeux éblouis,  
Le petit coin où sa gloire se cache  
Était plus vaste et plus beau que Paris.  
De son séjour j'emportais tant d'idées  
Que sans songer à mon passé de nain,  
Je me croyais grandi de vingt coudées :  
Le bon vieillard m'avait pressé la main !

La nuit parut... — nuit d'extase infinie !  
A ras du sol je volais en rêvant,  
Quand Béranger vint comme un bon génie,  
La flamme au front, les deux ailes au vent ;  
Et, me montrant les plages éternelles,  
Il m'emportait dans son vol surhumain :  
Au sein des cieux je déployais mes ailes !  
Le chansonnier m'avait tendu la main.

Le monde, vu du foyer de lumière,  
S'offrait à nous comme un point sans clarté :  
Béranger chante, et soudain de la terre  
Un rayon d'or perce l'obscurité.  
L'astre du peuple à l'horizon se lève :  
Ses ennemis n'ont plus de lendemain !  
— Ah ! puisse Dieu réaliser le rêve  
Où le vieillard vint me tendre la main.

ENVOI.

Enfant du peuple, ami de la nature,  
Tu m'apparais grand et simple comme eux,  
Petit-Poucet de la littérature  
Qui déchaussas bien des ogres fameux !  
Toi qui flétris nos lâches Barbes-Bleues,  
Pour qu'un beau jour je te suive en chemin,  
Ah ! prête-moi tes bottes de sept lieues :  
Je marcherai : tu m'as tendu la main !

## LA CHANTEUSE AMBULANTE.

AIR : *C'est un lanla landeriette.* — 20.

Mariette m'était chère :  
Dieu l'a reprise d'ici.  
Au cœur de défunt son père  
Elle était bien chère aussi.  
Il ne me reste que Laure,  
Frère enfant que je dois porter.  
— Eh ! lon, lan, la, chantons encore :  
Le pain nous manque, il faut chanter !

Je l'avoue, oh ! j'eus l'envie,  
A cet affreux coup du sort,  
D'en finir avec la vie.  
Arrière, pensers de mort !  
Arrière ! — Un enfant t'implore,  
Mère, il faut encore exister.  
— Eh ! lon, lan, la, etc.

Lorsqu'aux passants Mariette  
Tendait sa petite main,  
A la voir si joliette  
Tous lui donnaient en chemin.  
A sa voix fraîche et sonore  
Quel cœur aurait pu résister ?  
— Eh ! lon, lan, la, etc.

A mes maux quand je succombe,  
Ai-je le temps, pauvre amour,

D'aller pleurer sur ta tombe ?  
Il faut du pain chaque jour !  
Les jours se pressent d'éclorre  
Sur qui n'a pas pour subsister.  
— Eh ! lon, lan, la, etc.

Vieille chanteuse ambulante,  
L'âge ralentit mon pas :  
Aux chants de ma voix tremblante  
Si l'on ne s'arrêtait pas !  
Si de faim tantôt ma Laure  
Sur mon sein allait sangloter !  
— Eh ! lon, lan, la, chantons encore :  
Le pain nous manque, il faut chanter !

## LE FLAMAND

AUX PORTES D'UNE GRANDE VILLE.

AIR : *Échos des bois errants dans ces vallons.* — 26.

- « J'ai faim ! j'ai faim ! Salut, grande cité !  
» Amis, famille et toi Flandre chérie,  
» Pour subsister, hélas ! j'ai tout quitté. »  
Comme il disait, un gendarme lui crie :  
— « Allez ailleurs pour mendier ainsi :  
» Quand on a faim on n'entre pas ici ! » { *(bis.)*
- » Ah ! laisse-moi poursuivre mon chemin ;  
» Je viens ici pour mendier sans doute ;  
» Mais j'ai si faim ! Pour tendre ainsi la main,  
» A l'ouvrier sais-tu ce qu'il en coûte ? »  
— » Allez ailleurs, » etc.
- « Riche cité, loin d'être son appui,  
» Vous repoussez le Flamand sans ouvrage :  
» Dieu, tu le vois, l'homme peut aujourd'hui  
» Manquer de pain sans manquer de courage ? »  
— » Allez ailleurs, » etc.
- » Pour châtier les méchants de nos jours,  
» Dieu, de tes mains si la vengeance échappe,  
» Que ta justice en suspende le cours,  
» Car c'est nous seuls, nous pauvres, qu'elle frappe ! »  
— » Allez ailleurs, » etc.

„ Au pauvre il faut si peu pour se nourrir.  
„ La tombe attend le riche de la terre :  
„ Dieu lui dira, s'il me laisse mourir,  
„ Comme à Caïn : „ Qu'as-tu fait de ton frère ? „  
— „ Allez ailleurs, etc. „

„ Tremble ! mon sang bouillonne en ce moment ;  
„ Tremble ! la faim rend fort dans son délire !  
„ Mais, qu'ai-je dit ? il n'est qu'un instrument  
„ Et c'était lui, lui que j'allais maudire ! „  
— „ Allez ailleurs, „ etc.

„ De mes bourreaux sans troubler le bonheur,  
„ De mes tourments que la mort me délivre :  
„ Vienne la mort ! Pour vivre avec honneur,  
„ Il n'est pour moi plus de moyen de vivre ! „  
— „ Allez ailleurs, „ etc.

Non loin de là le corps du malheureux  
Était glacé quand reparut l'aurore,  
Et sans pudeur à des frères nombreux,  
Comme la veille on répétait encore :  
„ Allez ailleurs pour mendier ainsi :  
„ Quand on a faim on n'entre pas ici ? „

*Mai 1847.*

## AUX SUISSES.

AIR de la *Vieille*. — 40.

En vos champs, paisibles naguère,  
Vieille Helvétie, au cœur tout neuf,  
Quel démon suscite une guerre,     { *(bis.)*  
Digne des temps de Charles Neuf,  
Vieille Helvétie, au cœur tout neuf?  
Dieu vous fit libre, et vos enfants qu'il aime  
De s'égorger font l'exécrable vœu.  
Dieu vous fit libre ! Oubliez-vous Dieu même ? *(bis.)*  
Restez en paix sous le ciel pur et bleu,     { *(bis.)*  
D'où vous bénit la main de Dieu !  
D'où vous bénit la main de Dieu.

Eh quoi ! de vos serres cruelles,  
Aigle des monts républicains,  
Vous déchirez vos propres ailes  
Près des filets de nos Tarquins ;  
Aigle des monts républicains !  
Quelle démence est aujourd'hui la vôtre ?  
Ces oiseleurs demain auront beau jeu :  
Vite debout : ils ont peur l'un de l'autre !  
Planez en paix sous le ciel pur et bleu,  
D'où vous bénit la main de Dieu !

Suisses, pour votre indépendance,  
La force en main, nul n'a parlé ;  
Du képi que porte la France,  
Le coq gaulois s'est envolé !  
Silence, la France a parlé.

Qu'ai-je entendu ? Son pouvoir démocrate  
Pour les trois czars promet de faire feu :  
Suisse, espérez : souvent son fusil rate.  
Restez en paix sous le ciel pur et bleu,  
D'où vous bénit la main de Dieu !

Ah ! pour la cause populaire,  
Le généreux peuple français  
En vain a demandé la guerre  
Au gouvernement de la paix,  
Lui l'élu du peuple français !  
Mais en ces jours quel courage il affiche !  
Ses lourds canons font gémir leur essieu ;  
Il marche enfin... pour vaincre avec l'Autriche !  
Vivez en paix, frères, sous le ciel bleu,  
D'où vous bénit la main de Dieu !

Frères, malgré sa haute taille,  
Non, le double aigle d'aujourd'hui  
N'attendrait pas dans la bataille  
Un champion digne de lui :  
Il est bien trop lâche aujourd'hui !  
Oui, sous son poids sa grande aile retombe.  
Mais il retrouve encor son premier feu,  
Pour mutiler le blessé qui succombe.  
Vivez en paix, frères, sous le ciel bleu,  
D'où vous bénit la main de Dieu !

Les rois, dans leur orgueil immonde,  
Du ciel se disent les élus :  
Ils règlent les destins du monde  
Comme si Dieu n'existait plus,  
Eux qui du ciel sont les élus !  
Lorsque du globe ils basent l'équilibre,  
Qu'à l'Helvétie ils s'intéressent peu :  
A ce prix-là son peuple sera libre.



Vivez en paix, frères, sous le ciel bleu,  
D'où vous bénit la main de Dieu !

Frères, comme les rois, en armes,  
Faites un pacte d'union !  
Ce n'est pas pour sécher vos larmes,  
Qu'ils parlent d'intervention...  
Faites un pacte d'union !

Les rois ! ils vont jouer quelque partie  
Dont votre sol, hélas ! sera l'enjeu.  
Soyez unis, frères de l'Helvétie !  
Vivez en paix sous le ciel pur et bleu,  
D'où vous bénit la main de Dieu !

Votre sang coule encor... Je tremble !  
Les tyrans vont intervenir.  
Ah ! que vos deux rites ensemble  
Pour prier Dieu sachent s'unir :  
Dieu ne peut-il intervenir ?  
Au Créateur qu'importe la manière  
Dont on lui fait son hommage et son vœu,  
Quand c'est du cœur que monte la prière !  
Tous à genoux, frères, sous le ciel bleu,  
D'où vous bénit la main de Dieu !

*Novembre 1847.*

## LE BON BERGER.

AIR : *En revenant de Charenton.* — 41.

Bergère, mes seules amours,  
    Ne sois plus si fière :  
Je te rencontre tous les jours  
    Dans les prés où j'erre.  
La rencontre offre un grand danger :  
    Qu'en bonheur on peut changer :  
    Deviens ma bergère,  
    Je suis bon berger.

Je ne chante qu'un vieux rondeau  
    Anti-populaire ;  
Aux autorités du hameau  
    Par là j'ai su plaire.  
Tu peux m'accepter sans danger :  
    J'ignore tout Béranger.  
    Deviens, etc.

Tondre mes moutons sans pitié,  
    Voilà mon affaire !  
De leur toison j'ai la moitié :  
    Nul ne me voit faire.  
Chaque an ce produit, sans danger,  
    Agrandira ton verger.  
    Deviens, etc.

Et chaque fois qu'on crie au loup,  
    D'une main légère

J'abats un agneau d'un seul coup :  
Nul ne me voit faire...  
Tu peux m'accepter sans danger :  
J'ai toujours de quoi manger !  
Deviens, etc.

A la messe chaque matin  
Je sers le vicaire,  
Avant lui je goûte son vin :  
Nul ne me voit faire.  
Ce vin, que je bois sans danger,  
Tu pourrais le partager.  
Deviens, etc.

Chacun me croit un brin sorcier  
Et te croit sorcière :  
C'est encore un petit métier  
Que nous pouvons faire.  
Le cumul n'offre aucun danger,  
Maint grand sait s'en arranger.  
Deviens, etc.

Laisse-moi prendre un seul baiser  
Sur ton front sévère.  
Ah ! pourrais-tu le refuser ?  
Nul ne nous voit faire !  
Tu peux accepter sans danger,  
Le soir vient nous protéger !  
Deviens, etc.

Daigne échanger contre le mien  
Ton cœur, ô ma chère !  
Mon cœur est celui d'un chrétien :  
Il cherche son frère.  
Tu peux l'accepter sans danger :  
J'ai besoin de l'échanger !  
Deviens, etc.

On dit que l'homme en s'élevant  
Devient moins sincère ;  
Que l'or fait tourner à tout vent  
    **Maint grand caractère.**  
Tu peux m'accepter sans danger,  
Rien ne me fera changer :  
    Tu naquis bergère,  
    Je mourrai berger !

## COUPLETS A M. F.-G. LEMERCIER.

après avoir vu l'un des modèles d'anatomie plastique du docteur Auzoux (1).

*AIR du Dieu des bonnes gens. — 14.*

Au seul aspect du modèle du maître  
Où le mortel se voit et se comprend,  
L'étonnement s'empara de mon être :  
A mon esprit l'homme apparut plus grand.  
L'orgueil alors en moi, chétif atome,  
Fit pénétrer sa parole de feu,  
En me disant : — Regarde combien l'homme  
Peut s'approcher de Dieu ! (*bis.*)

Mais la raison en mon âme insensée,  
Cria soudain à l'orgueil enivrant :  
« Voilà le moule ! où donc est la pensée ? »  
Et, s'il se peut, Dieu me parut plus grand !  
Puis, bénissant sa puissance infinie,  
Le front courbé, je compris en ce lieu  
Tout le néant des œuvres de génie  
Devant l'œuvre de Dieu !

*Janvier 1847.*

(1) Grâce aux admirables modèles du docteur Auzoux, ainsi qu'aux intéressantes leçons de M. Lemerrier, son élève et son digne interprète, l'homme du monde, en huit séances seulement, peut voir et s'expliquer le mécanisme du corps humain dans son ensemble et dans ses principaux détails.

Au dire des hommes spéciaux, ces modèles reproduisent avec la plus exacte fidélité tous les ressorts par lesquels nous pouvons agir.

---

CHANSON

A PROPOS DU JOUR DE MA FÊTE.

AIR des Scythes et des Amazones. — 4.

Eh quoi ! c'est le jour de ma fête !  
Malgré l'hiver et ses rigueurs,  
Parents, amis, chacun s'apprête  
A couronner mon front de fleurs. *(bis.)*  
Dieu ! ma couronne a bouché mes oreilles :  
Quelle distance entre mon peuple et moi !  
Ah ! qu'on la comble à force de bouteilles !  
Obéissez : en ce jour je suis roi. *{ (bis.)*  
En ce jour *(bis)* je suis roi. *(bis.)*

Dans cette fête de famille,  
Comme un monarque d'Orient,  
J'aperçois mainte jeune fille  
Qui me regarde en souriant.  
Ce doux souris n'est point une grimace :  
En l'amitié le cœur du pauvre a foi.  
Je veux, je veux que mon peuple m'embrasse.  
Obéissez, etc.

Vous hésitez. Mais qui s'oppose ?  
Je comprends : ma femme, parbleu !  
La femme, quand l'homme propose,  
Dispose aussi souvent que Dieu.  
Mais, moi du moins j'ai de la force d'âme,

Dans mon logis tout souscrit à ma loi ;  
Je veux... je veux tout ce que veut ma femme !  
Obéissez, etc.

Je porte déjà la couronne  
Comme une vieille majesté :  
Aujourd'hui je veux et j'ordonne,  
Hier je chantais la liberté !  
Qu'en cet instant le fouet de la satire  
Essaie un peu de claquer devant moi !  
Je veux... je veux vous voir chanter et rire.  
Obéissez, etc.

J'ai fait quelques chansons nouvelles ;  
Qu'on accueille bien mes couplets !  
Si l'un de mes sujets rebelles  
S'avise de les trouver laids,  
Pour juste prix d'une trame si noire,  
Je veux, je veux... — Ah ! qu'il tremble d'effroi !  
Je veux... qu'il boive à perdre la mémoire !  
Obéissez : en ce jour je suis roi  
En ce jour je suis roi.

*Janvier 1847.*

---

COUPLETS A PIE IX.

AIR de la République. — 23.

Un cri d'espoir du sein de l'Italie  
S'échappe enfin après de longs malheurs :  
Naguère encor sous le joug avilie,  
Rome aujourd'hui peut essuyer ses pleurs.  
Pape, sur toi ce cri d'espoir se fonde :  
Ton nouveau règne offre un début si beau !  
Comme le Christ, viens éclairer le monde :  
Que ton sceptre soit un flambeau ! { (bis.)

Loin de frapper, la main ne doit qu'absoudre  
Dans le chemin que le Christ a tracé :  
Du Vatican ne brandis pas la foudre,  
Depuis longtemps son grand rôle est passé.  
Fort, comme Dieu, de ta bonté profonde,  
Rends l'honnête homme ami de ton drapeau.  
Comme le Christ, etc.

Plus de bannis, leurs voix reconnaissantes  
Chantent celui qui les a rappelés.  
C'est le bon Dieu qu'ici tu représentes,  
Pour son amour il n'est pas d'exilés.  
En gens de cœur que l'Italie abonde ;  
Sa vieille gloire est un si lourd fardeau !  
Comme le Christ, etc.

Quand le double aigle étend une aile sombre  
Sur ta patrie au printemps éternel,



Dis au vieux peuple accroupi sous son ombre :  
« Oublierais-tu tes aïeux et ton ciel ?  
» Que Rome libre enfin se lève et gronde,  
» L'aigle fuira comme un frêle étourneau ! »  
Comme le Christ, etc.

Pour entraver l'œuvre que tu commences,  
Toi qui veux fuir un abîme profond,  
De vils prélats font des efforts immenses,  
Pardonne-leur, savent-ils ce qu'ils font ?  
Brave leurs coups ! Le peuple te seconde :  
De son amour il te fait un manteau !  
Comme le Christ, etc.

La foi s'éteint ; pour qu'elle se rallume,  
Montre en prophète aux deux mondes surpris,  
Vastes vaisseaux égarés dans la brume,  
La vérité, ce soleil des esprits !  
Que Rome enfin, trop longtemps inféconde,  
Pour l'univers soit un phare nouveau !  
Comme le Christ, etc.

Un Dieu porta la couronne d'épines  
(Depuis ce temps dix-neuf siècles ont fui) !  
Pour rendre l'homme heureux par des doctrines  
Qui sont encor des rêves aujourd'hui.  
En avant donc ! que ton sceptre qu'on fronde  
Dans le progrès n'ait rien à son niveau !  
Comme le Christ, viens éclairer le monde :  
Que ton sceptre soit un flambeau !

*Novembre 1846.*

## FRÈRES & LIBRES !

CHANT BELGE.

AIR des Trois Couleurs. — 35.

Le cœur nous bat au cri de délivrance  
Que fait entendre un grand peuple debout.  
Mais, mon pays, en saluant la France,  
Que tes enfants soient Belges avant tout !  
Depuis César, Belgique, noble terre,  
Tu poursuivis l'œuvre que tu défends.  
— La Liberté, Français, est votre mère,  
Mais, comme vous (*bis*), nous sommes ses enfants.

Ah ! ne fais plus, France noble et féconde,  
Trembler l'Europe au seul bruit de tes pas :  
La liberté, ce vieil espoir du monde,  
Le sabre en main on ne l'impose pas !  
Laisse à chacun le choix de sa bannière :  
Dieu montrera les peuples triomphants !  
— La Liberté, etc.

Le Belge hait aussi la tyrannie,  
Nul plus que lui n'est jaloux de ses droits ;  
Pour conquérir des lois qu'on lui dénie,  
Il sait aussi chasser les mauvais rois.  
Mais aujourd'hui notre roi, c'est un frère,  
Belge de cœur et digne de nos temps (1).  
— La Liberté, etc.

(1) « Léopold 1<sup>er</sup>, roi des Belges, vient de donner un grand exemple aux têtes couronnées du monde. Le premier il a reconnu et proclamé ce grand principe : Que les peuples ne sont pas faits pour les rois, mais bien les rois pour les peuples.

Le Belge est libre : il a brisé sa chaîne  
Avec transport sous le feu du canon ;  
Sur son beau sol, depuis vingt ans à peine,  
Il peut enfin porter aussi son nom.  
Cette faveur doit nous être bien chère :  
Dieu nous l'a fait attendre si longtemps !  
— La Liberté, Français, est votre mère,  
Mais, comme vous, nous sommes ses enfants.

*Mars 1848.*

» Ainsi le roi a convoqué le conseil des ministres et leur a tenu ce noble langage :

» Si la Belgique, qui ne m'a appelé que parce qu'elle m'a cru capable de me  
» dévouer à son bonheur, si la Belgique était convaincue qu'elle ne peut sauve-  
» garder sa nationalité qu'en adoptant la forme de gouvernement triomphante en  
» France, qu'elle ne redoute aucune opposition de ma part, je ne ferai jamais  
» verser le sang du peuple ; mais si, au contraire, la Belgique compte sur la conti-  
» nuation de mon dévouement, ma vie et mon épée seront toujours consacrées à  
» la défense de sa nationalité et de son indépendance. »

» En présence de ces paroles, si simples et pourtant si magnanimes, le conseil  
des ministres n'a trouvé qu'une réponse, celle d'une muette et respectueuse  
admiration. »

» Nous ne trouvons, nous, qu'un commentaire :

» C'est qu'il est digne de commander à un grand peuple, et surtout à un peuple  
libre, le roi qui est animé d'aussi nobles sentiments que Léopold 1<sup>er</sup>, roi des  
Belges. »

*(Journaux belges des 3 et 4 Mars 1848).*

## ME VOILA DONC UN PERSONNAGE !

### COUPLETS

en réponse au journal *l'Argus* qui, dans une critique de la chanson précédente, me donne le titre de poète adulateur.

AIR : *Donnez-vous la peine d'attendre.* — 30.

J'apprends, dans mon tout petit coin,  
Que ma chanson patriotique,  
Surprise d'aller aussi loin,  
A fait le tour de la Belgique.  
*L'Argus*, mon plus chaud partisan,  
Dans un élégant badinage,  
D'ouvrier me fait courtisan : (*bis.*)  
Me voilà donc un personnage ! (*bis.*)

*L'Argus*, dans ce chant merveilleux,  
Trouve des choses sans pareilles ;  
C'est que *l'Argus* a de grands yeux :  
Je n'ai jamais vu ses oreilles !  
J'en voudrais parler en passant,  
Je ne le puis, et c'est dommage :  
Mon cœur est si reconnaissant,  
Bien que je sois un personnage !

Depuis que je suis courtisan,  
De par certaines créatures,  
De mon tablier d'artisan  
On a fait dorer les coutures,

On m'a décoré de deux croix :  
Tant d'autres en ont davantage  
Que je compte aller jusqu'à trois.  
Me voilà donc un personnage !

Chaque jour, sans être plus beau,  
Quelqu'heureux vilain se dégrasse,  
Jetons la lime et le marteau !  
Lavons-nous : j'anoblis ma race !  
Nouveau marquis de Carabas,  
On me donne pour apanage  
La côte de Santo Thomas :  
Me voilà donc un personnage !

Nul bonheur ne me fait défaut ;  
C'est que tous ont mes sympathies.  
Les alouettes de là-haut  
Tombent pour moi toutes rôties.  
Le pouvoir que j'ai caressé,  
Ébloui d'un pareil hommage,  
M'exempte de l'emprunt forcé  
Je suis un heureux personnage !

L'*Argus*, — j'en suis émerveillé, —  
Au faite où son amour m'élève,  
Me fait rêver tout éveillé :  
Mais qui vient troubler mon beau rêve ?  
On me sonne à mon atelier :  
Croix, titre, honneurs, tout déménage.  
Quel bonheur ! je suis ouvrier !  
— Bonsoir, monsieur le personnage !

*Mars* 1848.

## COUPLET

ÉCRIT SUR LA PREMIÈRE PAGE DE L'ALBUM DE L. P.

AIR : *Eh quoi! vous sommeillez encore.* — 21.

Quoi ! sur cette première page  
Tu veux que je signe mon nom ;  
Ami, tu croyais, je le gage,  
Que j'allais te répondre : Non !  
Après tant d'auteurs, à la file,  
J'aurais dû venir le dernier ;  
Mais c'est comme dans l'Évangile :  
Le dernier sera le premier.

1850.

## LE CHRIST A PARDONNÉ !

COUPLETS A PIE IX.

AIR *d'Aristippe*. — 6.

Quand l'Italie à tes sujets naguère  
Faisait appel pour chasser ses tyrans,  
Tu répondis : « Non, je suis le saint-père :  
Mes ennemis sont aussi mes enfants ! » (*bis.*)  
Prêtre, en ton nom aujourd'hui le fer brille,  
Fer étranger contre Rome tourné :  
Rome est pourtant aussi de ta famille !  
— Ne frappe pas : le Christ a pardonné. (*bis.*)

Ne frappe pas : tu portes la tiare ;  
Rome vers toi peut revenir. Attends.  
Je comprends bien que son peuple s'égare :  
Son esclavage a duré si longtemps.  
A-t-il souffert ce peuple d'Italie !  
Vieux chien de cour tout à coup déchainé,  
Sa liberté ressemble à la folie !  
— Ne frappe pas : le Christ a pardonné.

Le sceptre d'or que tu laissas dans Rome ,  
A tes regards doit-il sembler si beau ?  
Tu le tenais d'un héros, mais d'un homme :  
Tu tiens du Christ ton sceptre de roseau !  
Pour toi le monde est-il dans la Romagne ?  
Et le martyr d'épines couronné  
N'était-il pas plus grand qu'un Charlemagne ?  
— Ne frappe pas : le Christ a pardonné.

En t'accueillant, le Bombardeur sans âme  
Marqua ton front de sa lèvre de feu ;  
Couvert de sang, il t'embrassait l'infâme  
Qui se dit roi par la grâce de Dieu !  
Voile ta face et fuis loin de ce lâche ;  
L'esprit du mal en lui s'est incarné ;  
Prince-bourreau, son sceptre est une hache :  
— Ne frappe pas : le Christ a pardonné !

Pour remonter sur ton trône, ô saint-père !  
Vas-tu descendre au niveau de tels rois ?  
Le Christ aimait, et pour régner sur terre  
C'était son sang qu'il versait sur la croix.  
Du faite immense où son œuvre est dressée  
Dix-huit cents ans ne l'ont pas détrôné !  
Fais comme lui, règne par la pensée !  
— Ne frappe pas : le Christ a pardonné !

*Mars 1849.*



## COUPLET

aux sous-officiers du 11<sup>me</sup> de ligne, qui donnaient une représentation dramatique  
au profit des indigents de la ville de Mons.

AIR : *Soldat français.* — 3.

Autour de nous, lorsque de tous côtés,  
Le canon gronde et frappe avec furie,  
Lorsque le sabre abat les libertés,  
Quand le héros déchire sa patrie ;  
Sur notre sol au moins, dignes soldats,  
Si vous luttez, c'est contre nos misères :  
Loin de trembler au seul bruit de vos pas,  
Le pauvre crie, en vous tendant les bras :  
Nos soldats sont aussi nos frères ! (*bis.*)

7 février 1849.

## BONS OUVRIERS, CHANTEZ PLUS BAS.

AIR : *Bon ouvrier, voici l'aurore.* — 42.

Bons ouvriers, ces chants de fête,  
Qu'avec plaisir mon cœur reçoit,  
Non, non, ce n'est pas le poète,  
C'est l'ouvrier qui vous les doit.  
Quand vous chantez à la nuit close  
Mon tablier plaide ma cause,  
A vos yeux il a tant d'appas !  
Je suis sans lui si peu de chose :  
Bons ouvriers, chantez plus bas ! { *(bis.)*

Parfois j'oublie, en mon ivresse,  
Le prestige du tablier,  
Quand votre voix enchanteresse  
Redit *ce que veut l'ouvrier* ;  
Je frémis, ma tête s'enflamme,  
Mon cœur à des accents de flamme  
Va-t-il donner l'essor ? Hélas !  
Non, le bonheur trouble mon âme :  
Bons ouvriers, chantez plus bas !

Fi des concerts que l'on entonne  
Pour exprimer un vain souhait,  
Sérénade où la voix résonne,  
Mais où le cœur reste muet !  
Fi de la musique savante  
Que pour les princes on invente ;  
C'est souvent l'hymne de Judas !  
Ouvrier, l'ouvrier me chante.  
Mes bons amis, chantez plus bas !

Bons ouvriers, sans crainte aucune  
Vous pourriez risquer ces accents,  
Si vos chansons au clair de lune  
Allaient flatter quelques puissants ;  
Je ne suis rien. Prêtez l'oreille !  
Lorsque l'autorité sommeille,  
Amis, ne la réveillez pas :  
Je vous écoute, moi qui veille.  
Bons ouvriers, chantez plus bas !

Bons ouvriers, de vous connaître,  
Ah ! combien je serais jaloux !  
Quand vous chantez sous ma fenêtre,  
Mes refrains me semblent si doux !  
La sérénade me transporte :  
Tout au bonheur qu'elle m'apporte,  
J'ouvre mon âme à vos ébats.  
Quelque nuit j'ouvrirais ma porte.  
Bons ouvriers, chantez plus bas !

Que de gens, pour atteindre au faite,  
Flattent les peuples ou les rois ;  
Je ne veux rien, faible interprète  
De vos devoirs et de vos droits.  
Sur moi qu'on lance l'anathème,  
Je suis du peuple et je vous aime.  
Ouvrier jusques au trépas  
Je resterai toujours le même !  
Bons ouvriers, chantez plus bas !

*Janvier 1849.*

## RÉPONSE D'UN BELGE

AU *Courrier Français*.

La Belgique, telle que l'a créée la révolution de 1830, est devenue une tentation, une provocation continuelles qui peuvent troubler la paix de l'Europe; la Hollande la conquerrait en une quinzaine de jours, la Prusse en huit jours, et la France en vingt-quatre heures.

C'est une nation sans nationalité...

(*Courrier Français*, numéro du mardi 25 Février 1830).

AIR : *Te souviens-tu ?* — 2.

*Courrier Français*, ta colère s'allume  
Contre le Belge... un nom dont je suis fier !  
On me l'a dit : soudain je prends la plume :  
Que n'ai-je pu déjà la prendre hier !  
Tu perds ton nom par ce trait de démence :  
Le chansonnier te fera ton procès.  
Mais malgré toi, le Belge aime la France ;  
Car toi, *Courrier*, non, tu n'es pas Français ! { (bis.)

Sur son drapeau la jeune République  
N'a-t-elle pas inscrit : Fraternité ?  
Et ton journal outrage la Belgique :  
Noble *Courrier*, c'est une lâcheté !  
Du monde entier la France est la lumière :  
Et, malgré toi, je l'aime avec excès ;  
Car un Français n'outrage pas son frère !  
Non, non, *Courrier*, non, tu n'es pas Français !

Vain nautonier, lorsque gronde l'orage,  
Tu laisses donc tes bras inoccupés ?

Ah ! qu'ai-je dit ? Pour montrer ton courage,  
Noble *Courrier*, tes bras nous ont frappés !  
Puisse, au milieu de l'orage qui gronde,  
Ma faible voix partout trouver accès,  
Pour répéter aux quatre coins du monde :  
Non, non, *Courrier*, non, tu n'es pas Français !

En quelques jours une horde étrangère  
Nous briserait, dis-tu, sous le canon :  
Pour qu'on l'osât, ô France grande et chère,  
On t'aurait donc fait perdre aussi ton nom !  
Deux cents contre un tu livreras bataille  
A mon pays ? Quels glorieux succès !  
La France veut des lutteurs à sa taille.  
Non, non, *Courrier*, non, tu n'es pas Français !

L'aigle du Nord dans son impatience  
Peut jusqu'à nous pousser son vol hardi ;  
La lance au poing le Cosaque s'avance :  
Serrons nos rangs, ô frères du Midi !  
Serions-nous donc trop puissants tous ensemble,  
Nous qui tenons le drapeau du progrès ?  
Pour diviser ceux-là que Dieu rassemble,  
Non, non, *Courrier*, non, tu n'es pas Français !

Le Belge est libre et fier de sa patrie :  
C'est en français qu'il te le dit tout haut :  
Et, pour défendre une mère chérie,  
Son bras, son cœur, ne feront pas défaut.  
Belge est un nom que nul ne peut nous prendre :  
Un peuple meurt, son nom ne meurt jamais !  
Ce cri du cœur, tu ne peux le comprendre,  
Car toi, *Courrier*, non, tu n'es pas Français !

14 mars 1850.

## AH! SI JE SAVAIS LE LATIN.

AIR : *Ah! si Madame me voyait!* — 43.

De bons amis, j'en suis certain,  
Disent, en termes très-honnêtes,  
Que pour faire mes chansonnettes  
J'aurais dû savoir le latin.  
De bons amis, j'en suis certain.  
Je voudrais pouvoir les confondre ;  
Mais je n'ai, funeste destin !  
Que le français pour leur répondre :  
Ah ! si je savais le latin ! (*bis.*)

Ah ! si je savais le latin,  
Les sots, sur cette vieille terre,  
Seraient condamnés à se taire,  
Dussent-ils crever de chagrin !  
Ah ! si je savais le latin,  
On formerait un vide immense  
Autour de chaque Trissotin :  
Bon Dieu, quel éloquent silence !  
Ah ! si je savais le latin !

Je connais saint Augustin,  
Juvénal, Horace et Virgile ;  
J'en revendrais au plus habile  
Par Horace et saint Augustin,  
Et, fier du poids de mon butin,  
Je croirais, chacun le devine,  
Ainsi que l'âne du moulin,  
Que j'ai fabriqué la farine.  
Ah ! si je savais le latin !

Homère, hélas ! n'était qu'un Grec  
Dont nous avons gardé mémoire ;  
Aussi de son antique gloire  
Le fleuve immense est-il à sec :  
Le pauvre homme parlait le grec.  
Au dire de maint camarade  
Homère n'était qu'un crétin :  
Il n'a rien fait que l'Iliade :  
Ah ! s'il avait su le latin !

Ah ! si je savais le latin,  
Je voudrais au fond de mon âme  
Trouver de purs accents de flamme  
Pour guider le faible en chemin.  
Ah ! si je savais le latin,  
Je voudrais consacrer ma vie  
A combattre soir et matin  
La haine, l'orgueil et l'envie.  
Ah ! si je savais le latin !

Il est un langage plus grand  
Que Dieu parle à la créature :  
Partout j'entends dans la nature  
Mille voix que mon cœur comprend :  
Quel langage sublime et grand !  
Ah ! que ne puis-je le traduire !  
Aux échos de ce chant divin,  
Je me tais, j'écoute et j'admire.  
Eh ! que m'importe le latin !

## CHANTONS NOTRE PAYS.

A MON AMI PIERRE DU MÉNIL.

Couplets chantés par l'auteur, à un banquet qui lui a été offert à Bruxelles,  
le 4 Mai 1830.

*Air des Scythes et des Amazones. — 4.*

A ce banquet l'on me convie ;  
Il est, dit-on, en mon honneur.  
Ah ! parmi les jours de ma vie  
C'est encore un jour de bonheur ! *(bis.)*  
Au chansonnier des Belges veulent boire :  
Pour me fêter ils se sont réunis.  
Sur mon talent dois-je m'en faire accroire ?  
Non, vous m'aimez : j'ai chanté mon pays ! } *(bis.)*  
    Mes amis,                   { *(bis.)*  
    Chantons notre pays !

César paraît : sa main promène  
Partout son glaive audacieux ;  
Il brise sous l'aigle romaine  
La liberté de nos aïeux !  
Mais, attendez : il va leur rendre en gloire  
Ce qu'en bonheur son fer leur avait pris :  
Il en a fait des géants dans l'histoire (1) !  
Avec fierté chantons notre pays !  
    Mes amis, etc.

(1) Dans le premier chapitre de ses Commentaires, César, en parlant des Gaulois, dit que de tous ces peuples les Belges sont les plus braves.



A chaque pas la tyrannie  
Écrasait nos pères si grands :  
La lutte n'était pas finie,  
Car ces morts laissaient des enfants.  
Les Artevelde aux soldats populaires  
Montraient les droits que nous avons conquis :  
Ce sont des fruits qu'avaient semés nos pères.  
Avec fierté chantons notre pays !  
Mes amis, etc.

Après tant de siècles d'attente,  
De combats, de sang et de pleurs,  
Voici venir mil huit cent trente  
Et l'étendard aux trois couleurs.  
Loin de l'orage il flotte dans l'espace ;  
Maint exilé s'abrite sous ses plis.  
Drapeau sacré, mon cœur bat quand il passe :  
Mes bons amis, chantons notre pays !  
Mes amis, etc.

Luttons-nous ? Sans donner l'alarme  
La cloche sonne le matin ;  
Le débat s'ouvre, et pour seule arme  
Le Belge a pris son bulletin.  
Et si jamais la lutte s'envenime,  
Si la colère égare les partis,  
Pour nous sauver, comme un phare sublime,  
Dieu montrera le drapeau du pays !  
Mes amis, etc.

Petit pays ! On le contemple :  
Il est grand par la liberté.  
Dieu le veut : nous servons d'exemple  
Au sein du monde épouvanté.  
Ah ! que la Paix, dont la lumière inonde  
Le sol si cher à nos cœurs attendris,

Vienne éclairer tous les peuples du monde :  
Il est si doux de chanter son pays !

Mes amis,  
Chantons notre pays !

## LE JOUR DES ROIS.

COUPLETS A MA PETITE JULIETTE.

AIR : *C'est un lanla landeriette.* — 20.

Jour des Rois ! — C'est grande fête ,  
Roi futur , futurs sujets ,  
C'est le soir , la table est prête :  
Vite , prenons nos billets.  
Dieu ! je suis Fol , Juliette est Reine :  
Son trône sera mon genou :  
O ma petite souveraine ,  
Je suis heureux d'être ton fou !

Nul n'est , en ce jour prospère ,  
Plus riche ou plus grand que moi ,  
Car la marotte d'un père  
Vaut bien le sceptre d'un roi ;  
L'amour qui près de toi m'enchaîne  
Vaut bien les trésors du Pérou.  
O ma petite souveraine ,  
Aime toujours ton pauvre fou !

Sous ton règne plein de charmes  
La Liberté nous sourit :  
Point de garde tout en armes ,  
Pas d'homme de cœur proscrit ;  
Sous ton règne enfin point de haine ,  
Point de geôlier , point de verrou.  
O ma petite souveraine ,  
Que je suis fier d'être ton fou !

Qu'à mes vœux la Providence  
T'accorde, dans son amour,  
Les dons de l'intelligence  
Et le pain de chaque jour !  
Longtemps pour alléger ta peine  
Dans ce bon siècle du gros sou,  
Que Dieu, petite souveraine,  
Laisse vivre ton pauvre fou !

Mais, à force de sagesse,  
Si tu doutais en chemin,  
Pour appui prends ma faiblesse :  
Ton fou te tendra la main.  
Souvent à la raison humaine  
Un fol a crié : Casse-cou !  
O ma petite souveraine,  
Écoute bien ton pauvre fou !

Ta mère parle... silence !  
Pour te conduire au bonheur  
Ton père a peu de science,  
Mais ta mère a tout son cœur.  
Lorsque tu lui fais une chaîne  
De tes petits bras à son cou,  
O ma petite souveraine,  
Je suis heureux d'être ton fou !

*Janvier 1850.*

## A AUGUSTE PIOT,

PEINTRE D'HISTOIRE, A PARIS,

en réponse à la chanson qu'il m'a adressée.

AIR : *En amour comme en amitié.* — 44.

Une chanson ! lorsque déjà par toi  
Mon petit livre a franchi la frontière :  
De ton pinceau dans ta plume pour moi  
Tu fais passer ton âme tout entière !  
Au doux refrain que tu m'as dédié,  
Les yeux en pleurs... — qu'importe qu'on en glose ? —  
J'ai dit soudain : Je suis donc quelque chose,  
Puisque mes vers inspirent l'amitié. (*bis.*)

En ce moment je tressaille à ta voix,  
Ancien ami... que je viens de connaître :  
N'est-ce pas trop de bonheur à la fois ?  
Hier l'ouvrier chantait sous ma fenêtre.  
Quand les Judas s'en font un marchepié,  
En l'ouvrier, oui, l'ouvrier peut croire :  
Qu'ai-je besoin d'honneurs, quand j'ai la gloire  
De voir mes vers inspirer l'amitié.

Longtemps Paris, à son foyer brûlant  
Qui fait éclore et croître le génie,  
Te déroula, pour grandir ton talent,  
Des chants divins, ruisselants d'harmonie !  
A ces trésors tu fus initié,  
Et je croirais, — car je sais ma faiblesse, —

Que tes couplets se sont trompés d'adresse,  
S'ils n'étaient point l'œuvre de l'amitié.

Contre l'envie, à l'instinct malfaisant,  
Si j'ai lutté, dans ma modeste vie,  
O mon ami, c'est que le ver luisant  
Semble une étoile aux regards de l'envie.  
Les envieux !... je les prends en pitié.  
Si contre moi leur rage se rallume,  
Je ne veux plus les frapper de ma plume,  
Puisque mes chants inspirent l'amitié.

Pour me parler en vers délicieux  
Le peintre un jour daigne quitter sa toile,  
Et pour l'ami, comme pour l'envieux,  
Le ver luisant se transforme en étoile.  
Dans ta chanson l'éloge est de moitié.  
C'est ta bonté qui t'aveugle et me nomme :  
Toujours l'artiste est au niveau de l'homme,  
Et je suis fier, fier de ton amitié.

O mon ami, mon père était Français :  
Puis-je me plaindre, en ma reconnaissance,  
Que ta chanson me loue avec excès ?  
Elle m'apporte un écho de la France.  
De tes couplets l'éloge est oublié :  
Tout au bonheur que par toi Dieu me donne,  
Mon cœur s'exalte et ma lyre résonne...  
Et je bénis les vers de l'amitié.

*Juillet* 1849.

---

## MON BON CURÉ, PRENEZ BIEN GARDE A VOUS!

Couplets à l'auteur de l'*Armonaque de Mons*, qui, dans ses publications de 1849 et 1850, daigne parler avec éloge de mes chansons.

AIR du Carnaval. — 9.

Dieu, qu'ai-je lu ! L'*Armonaque* me nomme  
Avec éloge une seconde fois.  
Par ses amis on peut juger d'un homme :  
Mon bon curé, vous aurez sur les doigts.  
Poète obscur qu'un mot de vous éclaire,  
On veut me lire et j'en tremble pour nous.  
Votre almanach m'a rendu populaire :  
Mon bon curé, prenez bien garde à vous ! (bis.)

J'aurais voulu vous parler, en poète,  
Dans ce patois que tout Montois chérit,  
Mais, comme vous, pour être *simple et bête*,  
Non, je n'aurai jamais assez d'esprit.  
Sur des mots durs votre esprit se promène  
Comme un ruisseau roulant sur des cailloux :  
Je vais troubler son courant qui m'entraîne.  
Mon bon curé, prenez bien garde à vous !

J'eus pour Sorbonne une école primaire.  
Pauvre Champion, j'aime à penser à toi (1) !  
Plein de savoir, cœur chaud, regard sévère,  
Tel que je suis il était fier de moi.

(1) Pierre-Louis Champion, instituteur primaire, décédé à Mons le 26 décembre 1845, à l'âge de quarante-neuf ans.

Lorsqu'à des vers j'avais mis mon paraphe,  
Plus que l'auteur il s'en montrait jaloux :  
Il corrigeait mes fautes d'orthographe !  
Mon bon curé, prenez bien garde à vous !

Pour me placer si haut, sans ironie,  
Où votre goût va-t-il donc se nicher ?  
Hier je planais avec maint grand génie  
Juste au niveau du coq de mon clocher.  
Robuste oiseau, dans son essor agile,  
Votre almanach du vent brave les coups :  
Descendez-moi, ma muse est si fragile :  
Mon bon curé, prenez bien garde à vous !

Ah ! dans l'espace où l'amitié m'égare  
Si vous saviez quel vertige est le mien !  
Fol, éperdu, je crains le sort d'Icare :  
Mon bon curé, là-haut tenez-moi bien !  
Car si je tombe et ferme les paupières,  
Pour mon repos vous devrez, entre nous,  
Gratis, hélas ! dire tant de prières !  
Mon bon curé, prenez bien garde à vous !



## LA MÈRE DU SOLDAT.

Chanson écrite sur l'album d'ANDRÉ VAN HASSELT.

*Musique de M. Jules Deneffe. — 45.*

« Charmants oiseaux que mon fils a vu naître,  
» Charmante fleur qu'il planta de sa main,  
» Pour le revoir en vain par la fenêtre  
» Mon regard plonge au détour du chemin.  
» On me l'a pris pour les rangs de l'armée :  
» Je crois encore entendre le tambour ! »  
— Et les oiseaux et la fleur embaumée  
Avaient des chants et des parfums d'amour.

« Il était beau ! folle ! j'en étais fière !  
» Que ne vint-il au monde contrefait !  
» Quand il quitta notre pauvre chaumière,  
» En l'embrassant chaque voisin pleurait.  
» On l'aimait tant ! j'en étais tant aimée !  
» Comme il plaisait aux filles d'alentour ! »  
— Et les oiseaux, etc.

» Est-il vivant ? n'est-il plus ?... ô torture !  
» De mon enfant j'entends toujours l'adieu !  
» Non, ceux qui font tuer la créature  
» Ne sont pas faits à l'image de Dieu.  
» Dieu dit : Amour ! — Guerre ! dit un pygmée.  
» Et moi, j'attends en ce triste séjour ! »  
— Et les oiseaux, etc.

.. Dans son enfance, ardente à le poursuivre,  
.. La mort semblait le marquer de son sceau,  
.. Passant les jours à travailler pour vivre,  
.. J'ai bien des nuits veillé sur son berceau.  
.. Vieille, à ses soins j'étais accoutumée  
.. Car il devait me soigner à son tour ! ..  
— Et les oiseaux, etc.

.. Oiseaux, chantez : de vos chants, à cette heure,  
.. Vos gais petits se font les doux échos ;  
.. Fleur du printemps, parfumez ma demeure :  
.. Sur votre tige un bouton est éclos.  
.. Seule, au bonheur ma pauvre âme est fermée !  
.. Mon cher enfant reviendra-t-il un jour ? ..  
— Et les oiseaux et la fleur embaumée  
Avaient des chants et des parfums d'amour.

A MM. HENRI CARION, BARROIS DE GRAMMONT  
ET A. MARULAZ,

venus de Cambrai pour me voir avec mon ami AUGUSTE PIOT,  
qui leur avait dit mes chansons.

AIR : *Échos des bois errants dans ces vallons.* — 26.

Écho puissant de mes timides sons,  
La voix d'Auguste est d'un prestige immense :  
A des Français il a dit mes chansons,  
Et pour me voir ils sont venus de France !  
S'ils m'ont trouvé pour me tendre la main,  
C'est qu'un ami les guidait en chemin. { *(bis.)*

Pour me grandir, au plus faible couplet,  
Il aura mis un rayon de son âme.  
L'artiste alors m'entourait d'un reflet  
Qu'on aura pris de loin pour une flamme.  
Vous qui veniez pour me tendre la main,  
Sa voix encor vous charmait en chemin.

On voit la mousse aux vins les plus brûlants,  
Mousse aux flots purs qu'avec peine on apaise ;  
Ainsi le cœur a les plus chauds élans  
Sous le léger de la gaité française.  
Un ami parle, et pour m'offrir la main,  
De bons Français le suivent en chemin.

Sans hésiter j'acceptai tant d'honneur.  
A mon orgueil au moins n'allez pas croire !

Vous m'apportiez la gloire et le bonheur :  
J'étais heureux : je n'ai point vu la gloire !  
Il me semblait rencontrer en chemin  
D'anciens amis qui me prenaient la main.

Non, ce n'est pas l'orgueil qui m'animait !  
Vous arriviez de la France si chère.  
Je sais combien mon vieux père l'aimait :  
Si vous saviez combien j'aimais mon père !  
Du haut des cieux, il guidait en chemin  
Ces bons Français qui m'ont tendu la main.

A ces amis dans mon âme, avec feu,  
Je veux garder un souvenir suprême :  
Point n'ai besoin qu'on m'admire, ô mon Dieu !  
Mais, ô mon Dieu ! j'ai besoin que l'on m'aime !  
S'ils m'ont trouvé pour me tendre la main,  
C'est que leur cœur les guidait en chemin.

*Décembre 1849.*

## COUPLETS

chantés au banquet offert à l'auteur, à Mons, le 20 mai 1830.

AIR : *En amour comme en amitié.* — 44.

Je viens m'asseoir à ce banquet nouveau :  
Il m'est offert dans ma cité chérie.  
Ma mère vint y poser mon berceau :  
Je n'ai jamais connu d'autre patrie.  
Jugez pour moi combien ce jour est doux :  
Vous m'appellez ! — Mon cœur bat, mon œil brille,  
Car en ces lieux je me crois en famille :  
Je suis heureux de chanter avec vous. (*bis.*)

Nul parmi vous ne m'accueille à demi  
A cette fête où ma joie est immense,  
Où dans chacun je rencontre un ami,  
Et dans plusieurs un compagnon d'enfance.  
L'émotion ici plane sur nous,  
Car nous avons, nous que le sort rassemble,  
Aimé, souffert, espéré tous ensemble :  
Je suis heureux de chanter avec vous.

Un verre, amis, un verre à l'ouvrier :  
Chacun ici voudra vider son verre.  
Couvrons d'honneur l'honnête tablier :  
Moi, je suis fier de celui de mon père !

Les ouvriers par moi vous chantent tous :  
Ils ont au cœur un orgueil légitime  
Quand à l'un d'eux vous montrez tant d'estime :  
Je suis heureux de chanter avec vous.

19 *mai* 1850.

## RÉPONSE

a un toast porté par des officiers de l'armée aux honnêtes ouvriers.

*AIR de la Sentinelle. — 31.*

Quoi ! vous buvez aux dignes travailleurs,  
Et c'est le cri d'une âme grande et vraie :  
Dès qu'un chômage a fait couler des pleurs,  
Chacun de vous offre un jour de sa paie.

A votre toast, nobles soldats,  
Je répondrai sans flatterie :  
Du pays vous êtes le bras,  
Mais comme nous, n'êtes-vous pas  
Aussi le cœur de la patrie,  
De la patrie !

Dans mes refrains j'ai tant chanté la paix,  
Dans mes refrains j'ai tant maudit la guerre ;  
Mais croyez bien que je l'appellerais  
Pour conserver la liberté si chère !

Ma lyre, en de pareils combats,  
Du canon aurait la furie.  
Alors nous serions tous soldats :  
La tête, le cœur et le bras,  
Ah ! tout serait à la patrie,  
A la patrie !

3 juin 1850.

## LES ÉPIS.

FABLE.

AIR : *Tout le long de la rivière.* — 25.

Un haut épi, des plus hautains,  
Traitait tous les autres de nains :  
Bien qu'en tout il parût burlesque,  
C'était un épi gigantesque !  
Il eût fait honte, en son essor,  
Au plumet d'un tambour-major.  
Mais (à ces mots mon œil devient humide),  
Cet épi si haut n'était qu'un épi vide,  
Hélas ! c'était un épi vide.

— « Qui là-bas marche de travers  
.. Sous le lourd fardeau de ses vers ?  
.. C'est un fruit de l'Académie :  
.. Adieu donc, Moisson, ô ma mie ;  
.. Je vais rejoindre cet auteur  
.. Qui sut se mettre à ma hauteur !  
.. De parvenir aussi je suis avide. » —  
Ainsi s'exprimait cet épi fier et vide,  
Ainsi parlait cet épi vide.

Un faucheur vint (c'était la Mort,)   
Et dit : « Pourquoi crier si fort ?  
.. Réponds, ô vaine créature,  
.. A quoi sers-tu dans la nature ?



„ Au sein de ton vaste néant,  
„ Dieu ne t'aperçoit pas, géant !  
„ Mais il sourit au plus humble qui passe  
„ Quand d'un peu de bien il laisse ici la trace,  
„ Dieu sourit à l'humble qui passe ! „

24 juin 1850.

## AH! LAISSEZ-MOI CHANTER AU COIN DU FEU.

AIR du Carnaval. — 9.

Je le sens bien, c'est trop de sérénades,  
Trop de banquets donnés par l'amitié :  
O mes amis, mes anciens camarades,  
Tel que je suis laissez-moi par pitié ;  
Pour moi toujours votre cœur est le même :  
Faut-il tout haut m'en faire ainsi l'aveu ?  
Par trop d'élan on nuit à ceux qu'on aime :  
Ah ! laissez-moi chanter au coin du feu. (*bis.*)

Oui, laissez-moi mon humble solitude ;  
Dans vos banquets trop vite mon cœur bat.  
Vous me forcez à tant de gratitude  
Que malgré moi vous me rendrez ingrat.  
Jusqu'à présent du mot reconnaissance  
Le chansonnier ne s'est pas fait un jeu :  
Dieu ! j'oubliais ceux qui m'aiment en France !  
Ah ! laissez-moi chanter au coin du feu.

Bons ouvriers, épargnez-moi de grâce.  
Vous m'avez fait un manteau de géant :  
Dans ses longs plis si mon pied s'embarrasse,  
Je vais, hélas ! rentrer dans le néant.  
N'étouffez pas les accords de ma lyre ;  
Je voudrais tant vous éclairer un peu :  
Quand j'ai pour vous tant de choses à dire,  
Ah ! laissez-moi chanter au coin du feu.

De nos soldats la voix aussi me crie  
Qu'en moi l'auteur remplit bien son mandat ,  
Pour quelques vers donnés à la patrie :  
Non, rien n'est bon comme un cœur de soldat !  
Pour me fêter ils déposent leurs armes.  
Ils sont du peuple encor sous l'habit bleu.  
A leurs accents j'ai versé tant de larmes :  
Ah ! laissez-moi chanter au coin du feu.

Bons ouvriers, soldats de notre armée,  
J'entends encor vos hymnes si touchants :  
Deux autres voix dans mon âme charmée  
Mèlent soudain leurs échos à vos chants.  
Tendres échos ! quel doux nom ils épellent !  
Plus que la gloire ils sont chers, ô mon Dieu !  
— Ce sont, amis, mes enfants qui m'appellent :  
Ah ! laissez-moi chanter au coin du feu.

Un faible oiseau chantait sur une branche,  
Près de son nid, à quelques pieds du sol ;  
Un aigle approche, il écoute et se penche,  
Et sur les monts l'emporte dans son vol.  
L'aigle s'écrie : « Au sein de l'étendue  
Règne avec moi : chante près du ciel bleu. »  
— Si loin du nid sa voix était perdue !  
— Ah ! laissez-moi chanter au coin du feu.

## LA PLUME D'OR.

A LA SOCIÉTÉ DE CHŒURS : *Les Ouvriers montois.*

*Musique de M. Hippolyte Héro. — 46.*

Bons ouvriers, leur cœur est d'or aussi !  
Présent si noble et si digne d'envie,  
O plume d'or, pour leur dire merci,  
Je veux te prendre une fois dans ma vie :  
Plume chérie, écris entre mes doigts  
Pour la première et la dernière fois. { *(bis.*

Ma main hésite et te guide en tremblant ;  
Et c'est pourtant le bonheur qui m'anime.  
Non, je ne puis élever mon talent  
A la hauteur d'un tel gage d'estime !  
Plume chérie, etc.

Le peuple, lui, ne fait rien à demi :  
En écrivant la *chanson populaire*,  
A l'ouvrier je parlais en ami,  
Et l'ouvrier me répond comme un frère.  
Plume chérie, etc.

Des travailleurs je tiens ma plume d'or.  
De leur famille elle est aussi l'hommage :  
Les braves gens ! pour payer ce trésor,  
Ils épargnaient dans leur petit ménage.  
Plume chérie, etc.

Du calme heureux qui charme mon séjour,  
Si Dieu voulait que je dusse descendre,  
Relique sainte, on me verrait un jour  
Mourir de faim plutôt que de te vendre !  
Plume chérie, etc.

Si par mon nom tu ne peux ici-bas  
Sortir du coin où ma muse t'entraîne,  
Mon nom du moins ne te flétrira pas :  
Ma voix jamais ne prêchera la haine.  
Plume chérie, etc.

Je te suspens, haute marque d'honneur,  
Dans l'humble asile où mon étau résonne :  
Quand l'ouvrier y trouve le bonheur,  
Garde toujours la place qu'il te donne.  
Plume chérie, écris entre mes doigts  
Pour la première et la dernière fois.

## LES CHANTS DU PAYS.

COUPLETS A ACHILLE JUBINAL.

AIR *du Carnaval.* — 2.

Dans ton pays ta voix noble et puissante  
Se fait l'amie et l'écho de nos voix :  
Le chansonnier, muse reconnaissante,  
Te parle au nom des poètes montois.  
Pour le plus faible on a plus d'indulgence :  
Mon cœur me dit de parler : j'obéis.  
Écho si doux qui les portes en France,  
Redis encor les chants de mon pays. (*bis.*)

De nos auteurs daigne élargir la route :  
Ne sont-ils pas nos frères bien-aimés ?  
Flamands, Wallons, dans le cercle du doute  
Pendant longtemps on les a renfermés.  
Brise autour d'eux la froide indifférence :  
Révèle au jour leurs trésors enfouis :  
Écho si doux, etc.

Que de frondeurs à légère nature,  
Gens qui de tout décident sur un mot,  
Avaient nié notre littérature,  
Ou la montraient dans les strophes d'un sot !  
Mais ta justice a repris la balance,  
Et la Belgique est fière de ses fils !  
Écho si doux, etc.

Petit ou grand, nul peuple sur la terre  
N'a seul le lot des talents merveilleux ;  
Pour le génie il n'est point de frontière :  
Dieu n'a pas mis de douane dans les cieux !  
Sa main splendide ouvre à l'intelligence  
L'immensité du monde des esprits.  
Écho si doux qui les portes en France,  
Redis encor les chants de mon pays.

## LE RETOUR DE PARIS.

COUPLETS A MON AMI ACHILLE JUBINAL.

AIR : *Mon père était pot.* — 47.

Ami, voilà mon nom, par toi,  
Lumineux comme un phare ;  
Ta renommée a fait pour moi  
Retentir sa fanfare.  
Grand Dieu ! si l'orgueil  
Était mon écueil,  
Sur moi quel anathème !  
Non, non, me voici :  
Dieu m'a fait ainsi,  
Je suis toujours le même.

Tes amis, glorieux succès,  
Dans ta France chérie,  
M'ont sacré poète français  
Aux yeux de ma patrie.  
Près de mon étaiu,  
Au bruit du marteau,  
Après un tel baptême,  
Moi, je chante ici :  
Dieu, etc.

J'étais, au retour de Paris,  
Bien que j'aime la France,  
Heureux de revoir le ciel gris  
Des lieux de mon enfance.



Mon cœur y renaît,  
Chacun m'y connaît,  
J'en sais plus d'un qui m'aime.  
Je les aime aussi :  
Dieu, etc.

Ce monde est plein d'infirmités,  
De natures informes :  
Pour dix petites qualités,  
J'ai vingt défauts énormes.  
Mais Dieu, par bonheur,  
M'a donné du cœur  
Dans sa bonté suprême.  
O mon Dieu, merci !  
Tu m'as fait ainsi ;  
Je suis toujours le même.

## LA FOURMILIÈRE.

AIR : *A coups d' pied, à coup d' poing.* — 48.

A tout Dieu donnait une voix.  
Seul, je rêvais au fond du bois,  
Assis sur l'herbe printanière,  
Quand je vis d'un tout petit trou,  
Vingt fois moins grand qu'un petit sou,  
Sortir, amis,  
Un peuple de fourmis :  
Oh ! la drôle de fourmilière !

Jusque dans le moindre détail  
L'ordre présidait au travail  
De la peuplade tout entière ;  
N'ayant pas d'intérêt jaloux,  
Chacun songeait au bien de tous.  
O mes amis,  
Les drôles de fourmis,  
Oh ! la drôle de fourmilière !

Un autre peuple indépendant  
Non loin travaille, et cependant  
Point de douaniers à la frontière ;  
Chacun échange librement  
Houille, bétail, vin et froment.  
O mes amis, etc.

Un insecte avec son fardeau  
Glissa dans une goutte d'eau :  
Pour lui c'était une rivière.

Soudain tout le monde arrivé  
Fait la chaîne : un frère est sauvé !  
O mes amis, etc.

La mort frappe un des travailleurs  
Et son enfant verse des pleurs :  
Le voilà sans père ni mère.  
L'enfant, sublime charité !  
Par là peuplade est adopté.  
O mes amis, etc.

Au souper un vieil ouvrier  
Qui ne pouvait plus travailler  
Des parts de tous eut la première ;  
Plein de respect pour ses vieux ans,  
On soutenait ses pas tremblants.  
O mes amis, etc.

Puis, le soir venu, les fourmis  
Avant de rentrer au logis  
En commun ont fait la prière :  
C'était un petit chant si doux  
Que je me suis mis à genoux.  
O mes amis, etc.

Et le cœur tout gros je me dis :  
Mais les infiniment petits  
Aux grands porteraient la lumière.  
Ah ! que nous sommes loin de Dieu !  
Quand pourrons-nous vivre en ce lieu  
Heureux, amis,  
Ainsi que les fourmis  
Dans chaque humaine fourmilière ?

## LA MESSE DU SAINT-ESPRIT.

1851.

AIR de la Sentinelle. — 31.

- De beaux enfants, au regard triste et doux.  
Disaient entre eux en allant à l'école :
- .. Notre curé n'invoque point pour nous
  - .. Le Saint-Esprit, par sa haute parole.
    - .. Nul de nous, dans l'ardeur du jeu,
    - .. Ce matin n'a peiné sa mère !
    - .. Et l'on nous ferme le saint lieu :
    - .. Qu'avons-nous donc fait au bon Dieu
    - .. Pour refuser notre prière,
    - .. Notre prière ? ..
  
  - .. Priez, enfants, leur dis-je alors tout bas.
  - .. Un jour le Christ, toujours bon pour les autres,
  - .. Vit des enfants qui couraient sur ses pas
  - .. Et que voulaient repousser ses apôtres.
    - .. Les chasser, je vous le défends,
    - .. Dit le Christ : auprès de mon père
    - .. Les faibles seront triomphants !
    - .. Venez à moi, petits enfants.
    - .. J'accueillerai votre prière,
    - .. Votre prière ! ..
  
  - .. N'accusez point de l'erreur des prélats
  - .. L'humble pasteur qui vous guide et vous aime ;

- .. Priez, enfants, ne leur en voulez pas :
- .. Soyez chrétiens malgré leur anathème.
  - „ Plaignez-les, ils sont malheureux :
  - „ Que Dieu leur rende la lumière !
  - „ Enfants, cœurs vrais et généreux,
  - „ Ah ! priez le bon Dieu pour eux :
  - „ Il entendra votre prière,
    - „ Votre prière ! „

COUPLET.

AIR de la *Sentinelle*. — 31.

Grands discoureurs, géants de la raison,  
Qui, du chaos d'une lutte inféconde,  
Faites surgir des chartes à foison,  
Changez les mœurs, vous changerez le monde.  
Qu'un frère demande son lot,  
De son honneur pesez la somme ;  
L'honneur seul régnera bientôt  
Et vos chartes n'auront qu'un mot :  
Notre peuple, c'est l'honnête homme,  
L'honnête homme !

1848.

## CE QUE VEUT L'OUVRIER.

*Musique de M. Hippolyte Héro. — 39.*

Que l'ouvrier, en sa rude sagesse,  
Montre le but qu'il poursuit aujourd'hui :  
Qu'on sache bien qu'il maudit la paresse  
Et ne veut pas ce qui n'est point à lui.  
Son cœur l'éveille à l'heure de l'ouvrage :  
Il ne pourrait vivre sans travailler ;  
Manger le pain qu'il doit à son courage,  
Voilà, voilà ce que veut l'ouvrier. { *(bis.)*

Sans se jeter avec des cris de haine,  
Comme un fléau sur la société,  
L'ouvrier pur n'exclame à gorge pleine  
Que deux mots saints : travail et liberté !  
Mais dans ses yeux lorsque la fièvre brille  
Ou quand l'hiver a fermé l'atelier,  
Un peu de pain pour nourrir sa famille,  
Voilà, voilà ce que veut l'ouvrier.

Honte à ce siècle ! Il fait encor la guerre.  
Quand le tambour les appelle en passant,  
Le fils du pauvre, hélas ! quitte sa mère ;  
Le fils du riche achète un remplaçant.  
Coutume horrible, à jamais sois flétrie :  
Que riche ou pauvre on doive tous payer  
L'impôt du sang qu'exige la patrie !  
Voilà, voilà ce que veut l'ouvrier.

Si l'artisan veut sortir de sa sphère,  
De vos grands airs, siècle, c'est là le prix :  
L'enfant rougit du métier de son père,  
Car ce métier n'obtient que vos mépris.  
Loin que ce soit l'habit seul qu'on renomme,  
Ou sous la toge, ou sous le tablier,  
Dans l'homme enfin qu'on n'estime que l'homme !  
Voilà, voilà ce que veut l'ouvrier.

Non, l'ouvrier ne veut pas de l'époque  
A son profit absorber les pouvoirs ;  
Enfant de Dieu, lorsque sa voix l'invoque,  
Comme ses droits il comprend ses devoirs.  
L'erreur flétrit, la lumière féconde :  
A ses regards, hommes, laissez briller  
La vérité qui sauvera le monde !  
Voilà, voilà ce que veut l'ouvrier.

Maints généraux qui n'ont point vu la guerre,  
Maints remplisseurs d'inutiles emplois,  
Si grassement payés pour né rien faire,  
Devenus vieux ont pensions et croix.  
Et dans cet or qu'on gaspille sans cesse  
Trouver un jour, sans l'aller mendier,  
Le pain sacré qu'on doit à sa vieillesse,  
Voilà, voilà ce que veut l'ouvrier.

Oui, l'ouvrier sait bien que la souffrance  
Est notre lot à chacun ici-bas ;  
Que le bonheur est tout dans l'espérance,  
Qu'à l'homme enfin le pain ne suffit pas.  
Ah ! de son cœur n'étouffez pas la flamme,  
Au joug des sens n'allez pas le lier :  
Jusques à Dieu faites monter son âme !  
Voilà, voilà ce que veut l'ouvrier.



Puissants du jour, de la commune cause  
N'écartez pas l'ouvrier en sarrau ;  
Qu'il soit par vous compté pour quelque chose :  
Faites enfin un chiffre d'un zéro !  
Ne craignez rien en lui que l'ignorance ,  
Dans son cœur pur l'honneur est tout entier :  
Donnez l'essor à son intelligence :  
Voilà , voilà ce que veut l'ouvrier !

*Juin 1848.*

## L'IVROGNE.

AIR : *En avant, Fanfan la Tulipe.* — 50.

Hier, malgré notre détresse,  
Jérôme, encor tu r'vins gris ;  
Et des coups de ton ivresse,  
Vois... mes bras sont tout meurtris.  
Tes enfants, en ta pauvre demeure,  
Pour leur mèr' te suppliaient en vain !  
    Ils d'mandaient du pain,  
    Du r'vers de ta main  
    Tu frappais,  
    Je pleurais  
    Comm' je pleure !  
    — Ouvrier,  
    Agis comme  
    Un brave homme,  
    Pour crier :  
Honneur au tablier !

Loin que ton retour amène  
Le bonheur en ce séjour,  
Le prix de six jours de peine  
Tu le bois en un seul jour !  
Chaque soir tes enfants et ta femme,  
Comm' si tu n' pouvais plus travailler,  
    S'en vont mendier  
    L' pain qu' tu sais gagner :  
    Artisan,  
    Conviens-en,  
    C'est infâme !  
    — Ouvrier, etc.

Tes actions sont contraires  
Aux princip's que tu défends :  
Tu dis qu' les homm's sont tous frères  
Et tu frappes tes enfants.  
Ton garçon et ta petite fille  
Devant toi tremblent à mon côté :  
    Par fraternité,  
    J'aim' l'humanité ;  
    Mais, sans r'mord,  
    J'aim' d'abord  
    Ma famille.  
    — Ouvrier, etc.

Tu veux qu' celui qui sait lire ,  
Riche ou pauvr', soit électeur ;  
Jérôme, il faut donc t'instruire  
Et surtout former ton cœur.  
Au lieu d' boir', lis avec moi, Jérôme,  
L'Evangil' que je lis si souvent ;  
    Tu diras content :  
    „ Tout comme un savant,  
    „ Sans m' flatter,  
    „ J' puis voter :  
    „ J' suis un homme ! „  
    — Ouvrier, etc.

Au commenc'ment d' notr' mariage,  
Tu n'avais pas c' vice affreux :  
Song' dans notr' petit ménage  
Combien nous étions heureux.  
Nous avons, pour nous prom'ner l' dimanche,  
C' que pour vivr' nous avons mis en plan :  
    Ton pantalon blanc,  
    Ta montre d'argent,  
    Ton castor,  
    Ma croix d'or,

Ma rob' blanche !

— Ouvrier, etc.

Quéqu' Judas, pour mes alarmes,

Aura gâté ton cœur d'or...

Quoi, Jérôm', tu vers's des larmes :

J' puis donc espérer encor !

Cach' tes pleurs, car nous te ferions grâce !

Est-c' possibl', quoi ! Jérôm' nous r'viendrait ?

On te chérirait,

On t'embrasserait...

Tout est dit :

On t' chérit,

On t'embrasse !

— Ouvrier, etc.

— Enfants, bénissez votr' mère.

J' n'irai plus, comme autrefois,

Puiser dans le fond d'un verre

L'éloquence de nos droits !

Plus de coups, car plus de liqueurs fortes !

A chaqu' frèr' qu'abrutit la liqueur,

Je crirai du cœur :

„ Rehauss' par l'honneur,

„ Ouvrier,

„ L' tablier

„ Que tu portes !

„ — Ouvrier,

„ Agis comme

„ Un brave homme,

„ Pour crier :

„ Honneur au tablier ! „

*Avril 1849.*

## FLAMANDS, WALLONS.

CHŒUR. (1)

Belges, chantons : Dieu reçut nos serments !  
Les vieux échos de basses infamies,  
Pour diviser les Wallons, les Flamands,  
En font encor deux races ennemies  
Halte-là ! sur nos bataillons  
Le même étendard flotte et brille.  
Soyons unis !... Flamands, Wallons,  
Ce ne sont là que des prénoms ;  
Belge est notre nom de famille,  
De famille !

Flamands, Wallons, en secouant les fers  
Dont les chargeait le Temps aux mains ridées,  
Ont su traduire en langages divers  
Les mêmes lois et les mêmes idées :  
Sur la liste des nations  
Un nom de plus se grave et brille.  
Soyons unis, etc.

Pour agrandir quelques vastes États,  
Si contre nous l'on brûlait une amorce,  
Flamands, Wallons, nous serions tous soldats  
Au cri sacré : L'union fait la force !

(1) Ces trois couplets, dont M. Delannoy a fait un chœur, devenu populaire à Mons et dans le Borinage, sont extraits de la chanson intitulée : *Le Nom de Famille*, réponse d'un Belge aux journaux allemands.

Qui de nous craindrait les canons ?  
Dans les cieux la liberté brille !  
Soyons unis !... Flamands, Wallons,  
Ce ne sont là que des prénoms ;  
Belge est notre nom de famille,  
De famille.

## LE PARESSEUX.

AIR : *Suzon sortait de son village.* — 51.

Pierre, dans ta fainéantise,  
En priant d'un air inspiré,  
Tu viens mendier dans l'église.  
Pierre, crois-en ton vieux curé :  
Fuis la paresse,  
Dans ta jeunesse  
Relève-toi comme un homme de cœur ;  
Remplis ta tâche,  
La voix d'un lâche  
N'arrive pas au trône du Seigneur !  
Même prosterné sur la pierre  
Tu fais la honte du saint lieu :  
Le travail est aux yeux de Dieu  
La meilleure prière ! (*bis.*)

Jean, ton frère est mort, et sa veuve,  
Hélène, pour manger du pain,  
Sous le poids d'une telle épreuve,  
N'a pas encor tendu la main.  
Suis son exemple,  
Quand dans ce temple  
Dans tes haillons sans pudeur tu t'étends,  
Par fierté d'âme  
La sainte femme  
S'épuise, hélas ! pour nourrir ses enfants .  
Elle mourra, la pauvre mère,  
Si tu ne vas l'aider un peu.  
Le travail, etc.

A l'enfant que l'on abandonne,  
A l'ouvrier tout mutilé,  
Songes-y, le pain qu'on te donne,  
O Pierre, c'est du pain volé !  
    Ce mot te peine :  
    Vite, d'Hélène  
Sois le soutien, et tout est pardonné !  
    Qu'en ton délire  
    Tu puisses dire :  
Comme il est bon le pain qu'on a gagné !  
Et de ton bonheur sur la terre  
Tu me feras bientôt l'aveu.  
Le travail, etc.

Et quand la mort viendra te prendre  
Tu verras, avant de finir,  
Un ange de paix pour t'attendre  
Et des parents pour te bénir !  
    De leurs alarmes  
    Les chaudes larmes  
En t'attristant charmeront tes douleurs :  
    Ton mot suprême  
    Sera : « L'on m'aime ! »  
Et tes neveux s'écriront tout en pleurs :  
    « Travaillons pour réjouir Pierre,  
    « Pierre qui nous a dit adieu !  
    « Le travail est aux yeux de Dieu  
    « La meilleure prière ! »



## LES CAISSES DE RETRAITE

o o

LES OUVRIERS NE SONT PAS DES INGRATS.

*Musique de M. Jules Deneffe. — 52.*

Bons travailleurs, chantons ; ma lyre est prête ;  
Écho du peuple elle doit tressaillir :  
On a voté nos caisses de retraite :  
Les ouvriers pourront enfin vieillir. *(bis).*  
Quand le pouvoir à nos vœux est propice ,  
Lorsque pour nous il ouvre les débats ,  
Nous bénissons un acte de justice.  
Les ouvriers ne sont point des ingrats. *{ (bis.)*

Répondez tous au transport qui m'anime :  
Lorsque sa voix monte à l'autorité ,  
Dans l'apostrophe où l'artisan s'exprime ,  
Avec rudesse il dit la vérité.  
Puisque tout haut il lance la satire ,  
Pourquoi tout haut ne dirait-il donc pas  
La vérité quand elle est douce à dire ?  
Les ouvriers, etc.

Les ouvriers furent, dans un autre âge ,  
Déshérités comme les pauvres noirs :  
Quand de leurs droits on déchirait la page ,  
On surchargeait celle de leurs devoirs.  
Mais le présent a des jours plus prospères :  
Que nos enfants soient heureux ici-bas ,  
Nous oublions les tourments de nos pères.  
Les ouvriers, etc.

Maint peuple encor doit souffrir et se taire  
Ou le canon répond à ses accents ;  
Mais la Belgique est une bonne mère  
Qui veut donner du pain à ses enfants.  
Qu'on la menace, et que sa voix chérie  
Fasse un appel à nos cœurs, à nos bras :  
Le sang d'un Belge est tout à la patrie !  
Les ouvriers, etc.

— « Sois la fourmi qui jamais ne gaspille.  
» Tu vieilliras : fonde ton capital ;  
» Car l'ouvrier qui chérit sa famille  
» Ne devra plus mourir à l'hôpital. » —  
Ah ! chaque mot de ce penser nous charme :  
Un ange au cœur nous le chante tout bas,  
Et pour réponse il reçoit une larme !  
Les ouvriers, etc.

Vous dont la main tient la puissance humaine ,  
Puissez toujours au sentiment chrétien ;  
L'ange du mal s'accroupit dans sa haine  
Quand vous suivez ainsi l'ange du bien.  
Dans le chemin où sa voix vous appelle  
Avec ardeur allez porter vos pas :  
Dieu vous sourit, et la route est si belle !  
Les ouvriers ne sont point des ingrats.

## LA TIREUSE DE CARTES.

AIR : *Une fille est un oiseau.* — 53.

« O Marthe, voyons ce soir  
» Si le sort m'est favorable :  
» Les cartes sont sur la table  
» Ainsi que le café noir.  
» A mes vœux rien ne s'oppose :  
» Ma fille en son lit repose,  
» Marthe, et ma chambre est bien close.  
» Si j'en dois croire Thomas,  
» Au cabaret il s'amuse,  
« Et je crains qu'il ne m'abuse.  
» Marthe, ne me trompe pas ! (*bis.*)

» Thomas semble m'aimer tant  
» Et tu m'appris, chose étrange,  
» Que mon mari se dérange :  
» Il m'embrassait en partant !  
» Thomas a beaucoup d'ouvrage,  
» C'est un homme de courage ;  
» Depuis notre mariage  
» Le bonheur suivait mes pas.  
» Mais, par toi, Marthe, je doute :  
» Parle, parle, je t'écoute :  
» Marthe, ne me trompe pas ! »

Marthe dit d'un ton moqueur :  
— « L'homme est plus léger que l'onde :  
» Votre époux aime une blonde :  
» Voici la dame de cœur.

.. Trois valets, ma pauvre Adèle,  
.. M'apprennent que l'infidèle  
.. Pour la blonde se querelle :  
.. Que les hommes sont ingrats !  
.. Vite, finissons nos tasses :  
.. Le café laisse des traces  
.. Qui ne me tromperont pas. ..

— .. Buvons, Marthe, car il faut  
.. M'éclairer par ta science.  
.. Marthe, un moment de silence :  
.. Ma fille parle tout haut,  
.. Que son sommeil se prolonge.  
.. Pour moi l'enfant prie en songe.  
.. Ta science est un mensonge  
.. Qui m'égarait ici-bas.  
.. Dans ce rêve Dieu m'envoie  
.. Un rayon qui fait ma joie.  
.. Mon mari ne revient pas !

— .. Femme je suis revenu.  
.. On m'accusait de la sorte  
.. Et j'écoutais à la porte :  
.. Adèle, on m'a prévenu.  
.. Ma tristesse était profonde !  
.. Mais Dieu d'un rayon t'inonde.  
.. Quand par malheur en ce monde  
.. Désormais tu douteras,  
.. Songe à notre fille, Adèle,  
.. Fais ta prière comme elle :  
.. Le bon Dieu ne trompe pas ! ..

## LE PAYSAN.

Après d'Aristippe. — 6.

O paysan à l'allure virile,  
Nerveuse main, pas pesant, humble front,  
Avec transport au milieu de la ville  
Les ouvriers, frère, te chanteront. (*bis.*)  
Ta joue est rouge et notre joue est blême ;  
Toi, c'est la force, et nous sommes l'élan ;  
Dieu nous unit, car notre âme est la même.  
— Bons ouvriers, chantons le paysan. (*bis.*)

L'homme esprit fort, hautaine créature,  
Dans son orgueil se consume en ce lieu ;  
Mais l'homme simple, enfant de la nature,  
Pénètre loin dans les œuvres de Dieu.  
La foi suprême à son âme ingénue  
Par le ruisseau révèle l'océan :  
Il a le don de la seconde vue.  
— Bons ouvriers, chantons le paysan.

La cloche sonne au hameau : c'est dimanche.  
Un beau vieillard semble ouvrir le chemin  
A deux époux, à la figure franche,  
Tenant chacun deux enfants par la main.  
La cloche sonne, et la famille entière  
Vient en commun, aux pieds du Tout-Puissant,  
S'agenouiller dans sa sainte prière.  
— Bons ouvriers, chantons le paysan.

Un paysan , dont le pauvre ménage  
Comptait déjà cinq filles , un garçon ,  
Un soir d'hiver trouve sur son passage  
Un nouveau-né tout près de sa maison.  
Prenant l'enfant qui gémit sur la terre  
Et dont un crime est le sombre artisan :  
« Femme, dit-il, tiens... il n'a pas de mère ! »  
— Bons ouvriers, chantons le paysan.

Roi de l'Éden , sa première patrie ,  
Autour d'Adam rien ne devait périr.  
Au souffle impur sa grande âme est flétrie :  
Comme elle , hélas ! tout semble se flétrir.  
La terre en vain veut rester inféconde.  
Tant de sueurs tombent du front d'Adam !  
Sublime engrais , tu nourriras le monde :  
— Bons ouvriers, chantons le paysan.

Quand sa charrue et ses bœufs dans les herbes  
Fouillent le champ qu'il a le droit d'aimer ,  
Que sont pour lui les rêves des superbes  
Si Dieu féconde où ses mains vont semer ?  
Mais , en héros , quand la guerre , en furie ,  
Fond sur le sol ainsi que l'ouragan ,  
Il dit soudain : « Le sol , c'est ma patrie ! »  
— Bons ouvriers, chantons le paysan.

Quand d'un pays l'arbre immense s'incline  
Las de porter ses rameaux amaigris ,  
C'est le plus humble , ainsi que la racine ,  
Qui rend la sève à l'arbre du pays.  
Loin des cités où l'âme est asservie ,  
Le peuple fort , libre , simple et puissant ,  
De son cœur pur sent déborder la vie.  
— Bons ouvriers, chantons le paysan

## LA PARTICULE.

AIR : *L'autre jour le biau Colas.* — 54.

„ Vieux gardien de la maison,  
Colas, toi qui m'as vu naître,  
Je vais, en changeant mon nom,  
Te grandir avec ton maître.  
— Changer, dit tout bas Colas,  
L' nom d' son père,  
Ça n' grandit guère,  
Changer, dit tout bas Colas,  
L' nom d' son pèr', ça n' grandit pas.

„ Mon père avait nom Dument,  
C'est du Ment que je me nomme :  
J'obtiens, par ce changement,  
Un faux air de gentilhomme.  
— Changer, etc.

„ J'illustre un nom roturier,  
Sans craindre le ridicule ;  
Quand mon voisin l'épicier  
Tranche de la particule.  
— Changer, etc.

„ Devant certain malotru  
(T'avoûrai-je ma faiblesse ?),  
Pour faire passer mon *du*,  
Je décrirai la noblesse.  
— Changer, etc.

« Dans cette époque en renom,  
Les hommes, (progrès étrange,)  
Lorsque tout change de nom,  
S'imaginent que tout change.  
— Changer, etc.

« Quelques-uns me railleront :  
Quel jour brillant n'a son ombre ?  
Mais les sots m'admireront :  
Les sots sont en si grand nombre !  
— Changer, etc.

« Peste soit des ignorants  
Qui blâmeraient mon paraphe ?  
Les noms propres, de tout temps,  
N'ont jamais eu d'orthographe. »  
— Changer, etc.

Puis Colas, les yeux en eau :  
« Pourquoi singer l'gentilhomme ?  
L'nom d' vot' pèr' m' semblait si beau :  
C'était l' nom d'un honnête homme.  
Changer, dit le vieux Colas,  
L' nom d' son père,  
Ça n' grandit guère ;  
Monsieur, dit le vieux Colas,  
Croyez-moi, ne l' changez pas. »

*Septembre 1848.*



## L'HIRONDELLE.

A BENOIT QUINET.

AIR des Trois Couleurs. — 35.

C'est l'Italie !... hirondelle légère,  
D'un sol plus froid l'automne te bannit :  
Tu vas toucher à l'Éden de la terre :  
Dieu ! le canon vient d'y briser ton nid.  
Tu viens de loin et tout endolorie,  
Tu renaissais sous un ciel radieux ;  
Console-toi, le monde est ta patrie !...  
— Le pauvre oiseau (*bis*) volait vers d'autres cieux.

C'est l'Ibérie et ses riches campagnes.  
Petit oiseau, vois ses fleurs, ses fruits d'or ;  
Repose-toi sous l'azur des Espagnes...  
Eh quoi ! du sang... partout du sang encor !  
Guerre civile, au bûcher fanatique,  
Pourquoi viens-tu succéder en ces lieux ?  
Le doigt de Dieu montre encor l'Amérique !  
— Le pauvre oiseau volait vers d'autres cieux.

C'est l'Allemagne !... Un destin plus tranquille,  
Petit oiseau, t'attend de ce côté.  
Quoi ! le Germain, si longtemps immobile,  
Brise ses fers au grand cri d'unité.  
De ce mot saint un Dieu s'est fait l'apôtre ;  
Mais à la voix des czars, ces demi-dieux,  
Les Allemands s'arment l'un contre l'autre ..  
— Le pauvre oiseau volait vers d'autres cieux.

C'est l'Angleterre, une noble retraite ;  
Ses hauts barons, des noirs aux bras sanglants,  
Par un décret abolissent la traite :  
C'est bien assez de la traite des blancs.  
Sa liberté, liberté de commande,  
Rude aux petits, douce aux lords orgueilleux,  
Tu la connais, ô peuple de l'Irlande!...  
— Le pauvre oiseau volait vers d'autres cieux.

La France enfin... C'est la France héroïque,  
Libre à l'abri de nouveaux étendards.  
Libre! qui sait, hélas? — sa République  
Semble un coursier tout prêt pour les Césars.  
France, ton sang doit-il couler sans cesse  
Pour n'arroser qu'un cercle vicieux?...  
Peuple chinois, serais-tu la sagesse?  
— Le pauvre oiseau volait vers d'autres cieux.

Non, l'homme marche et l'univers enfante.  
De ce volcan de pleurs, de sang, de feu,  
La Liberté sortira triomphante :  
La Liberté, c'est la cause de Dieu.  
Fille du ciel, cette vierge féconde,  
Peuples souffrants, pour s'offrir à vos yeux,  
Vient de choisir un petit coin du monde...  
— Le pauvre oiseau volait vers d'autres cieux.

L'oiseau volait, faible et l'aile meurtrie :  
Ce coin de terre il le cherchait encor...  
Mais le voilà planant sur ma patrie :  
La Liberté sourit à son essor.  
Il hésitait : — l'hiver allait paraître : —  
Quand une femme, un ange gracieux,  
En l'appelant entr'ouvrit sa fenêtre ;  
Le pauvre oiseau s'abrita sous nos cieux.

*Novembre 1848.*

## COMMENT JOSEPH ENTEND LE COMMUNISME.

AIR : *Bonjour, mon ami Vincent.* — 55.

— Paul, j'apporte de Paris  
Cheveux et barbe d'artiste ;  
J'ai lu tant de bons écrits  
Que je reviens communiste.  
— Avec nous, Joseph, viens-tu travailler ?  
— Paul, j'étoufferais dans un atelier ;  
Dans les champs je sens que j'existe  
Et je vais m'étendre au soleil d'été.  
    Dans l'humanité,  
    Par fraternité,  
Je voudrais bien vivre en communauté.

Voyez ces moines barbus,  
En commun au monastère,  
Devenir gras et dodus  
Dans le jeûne et la prière.  
Puisqu'on peut ainsi grossir en jeûnant,  
Pourquoi s'échiner le tempérament ?  
En commun vivons sur la terre  
Et je bénirai la société...  
    Dans l'humanité, etc.

Inutile en son chemin  
De chercher à trouver femme :  
On prend celle du voisin  
Dès qu'on a l'amour dans l'âme :  
Tout sera pour tous et rien pour chacun ;  
Et, quand nous aurons tous le sens commun,

Du génie étouffons la flamme :  
Ce serait contraire à l'égalité.  
Dans l'humanité, etc.

Plus de révolutions :  
On pourra suivre, sans guerre ,  
Ses goûts et ses passions :  
J'ai du goût... pour ne rien faire.  
Paul, en travaillant tu te dis heureux :  
Double ton bonheur, travaille pour deux ;  
Ma part de tes travaux, mon frère ,  
Moi, je boirai tout... mais à ta santé !  
Dans l'humanité, etc.

— Tu veux que le genre humain,  
Joseph, te nourrisse et t'aime,  
Dieu dit : « Pense à ton prochain. »  
Tu ne penses qu'à toi-même.  
Si chacun de nous faisait comme toi,  
Que deviendrais-tu, Joseph, réponds-moi ?  
Qu'on pratique un jour ton système,  
On aura, Joseph, la félicité  
Dans l'humanité,  
Par fraternité,  
De se voir mourir en communauté.

*Juin 1849.*

## LA CHANSON PENDANT L'ORAGE.

AIR des Trois Couleurs. — 35.

L'orage éclate !... et la guerre, la guerre  
Mêle sa voix aux voix de l'ouragan...  
Au bruit des vents, du canon, du tonnerre,  
Le globe entier semble sur un volcan.  
Mais, quel espoir ! le plus sombre nuage  
Cache des cieus que rien ne peut ternir...  
Chantons, amis, au plus fort de l'orage :  
Il est un Dieu : (*bis*) buvons à l'avenir !

C'est aux clartés de la foudre qui gronde  
Qu'on voit lutter dans notre humanité  
Deux champions aussi vieux que le monde :  
Le bien, le mal, l'erreur, la vérité !  
Le jour, la nuit se disputent la terre...  
L'obscurité pourrait-elle venir ?  
Non, c'est du ciel qu'arrive la lumière...  
Il est un Dieu : buvons à l'avenir !

Tout conquérant croit qu'une grande armée  
Suffit pour mettre un peuple en interdit :  
Résiste-t-il, la poudre est enflammée,  
Le boulet passe, il tue... et tout est dit.  
Tout n'est pas dit !... De sa tombe glacée  
Quelque penseur se lève pour punir ;  
Car le boulet n'atteint pas la pensée :  
Il est un Dieu : buvons à l'avenir !

Chantons au feu des éclairs, de la poudre ;  
Chantons ensemble et le verre à la main.  
Si c'est sur nous que doit tomber la foudre :  
Pour nous du ciel qu'elle ouvre le chemin !  
Le vin au cœur sait réveiller la flamme  
Qu'un monde froid s'efforce à contenir.  
Un ange alors vient sourire à notre âme :  
Il est un Dieu : buvons à l'avenir !

Depuis que l'homme, un nain de trois coudées,  
N'a plus pour guide un sentiment pieux,  
En mille sens un déluge d'idées  
Roule partout son cours impétueux.  
Battu des flots, si le monde en sa marche  
Un jour encor menaçait de finir,  
Quelque Noé reconstruirait une arche...  
Il est un Dieu : buvons à l'avenir !

---

## L'HÉRITAGE,

ou

COMMENT L'OR PEUT FAIRE LE BONHEUR.

AIR : *Verse, verse bon vin de France.* — 33.

« Pierre, quand j'étais ouvrier,  
» Que je menais joyeuse vie !  
» Chacun m'appelait, sans envie,  
» Le rossignol de l'atelier.  
» Aujourd'hui je suis un Crésus ;  
» Dans les Indes j'avais un frère :  
» Héritier de tous ses écus,  
» Me voilà sorti de ma sphère,  
» Sorti de ma sphère !..  
» Depuis que je vis à rien faire, { *(bis.)*  
» O Pierre, je ne chante plus.

» Au faubourg quand il faisait bon,  
» Ma femme et moi, chaque dimanche,  
» Nous prenions de la bière blanche,  
» Le petit pain et le jambon.  
» Heureux bras dessous, bras dessus,  
» Nous fredonnions dans la campagne...  
» On me sert des mets superflus  
» Et des vins de France et d'Espagne,  
» De France et d'Espagne !...  
» Depuis que je bois du champagne,  
» O Pierre, je ne chante plus.

„ Et même devant du pain noir  
„ Jeanne chantait à gorge pleine !  
„ Après tout un long jour de peine,  
„ Comme on était heureux le soir !  
„ Heureux !... je croyais l'être plus  
„ Quand je quittais avec ma femme  
„ Le coin où par l'amour reclus  
„ Nul chagrin ne troublait notre âme  
    „ Ne troublait notre âme !  
„ Depuis que Jeanne est grande dame,  
„ O Pierre, elle ne chante plus.

„ Adieu, Pierre : Jeanne m'attend.  
„ Adieu ! j'attriste ceux que j'aime !  
„ Ton ami Paul n'est plus le même :  
„ Tu soupères en l'écoutant...  
„ Redis les doux airs que j'ai sus :  
„ Je pars, moi qui te désenchanté... „  
En chemin, les traits abattus,  
Paul disait d'une voix touchante,  
    D'une voix touchante :  
„ Devant moi personne ne chante,  
„ Depuis que je ne chante plus.

Mais Paul voit, au cri d'un huissier,  
Au seuil d'une triste demeure  
Toute une famille qui pleure :  
On va vendre son mobilier !  
Et Paul soudain : „ Mais mon trésor  
„ Pour moi peut donc avoir des charmes !...  
„ Ne vendez pas, voici de l'or :  
„ Braves gens, ici plus d'alarmes,  
    „ Ici plus d'alarmes !  
„ Au revoir, et séchez vos larmes :  
„ Ah ! vous pourrez chanter encor ! „

Paul rentre, et ses yeux triomphants  
De Jeanne ont fait rayonner l'âme.



A leurs pieds bientôt une femme  
S'agenouille avec ses enfants :  
« Dieu, fit-elle, entendra nos voix :  
» Du pauvre il aime la prière ! »  
Et Paul dit : « Jeanne, tu le vois,  
» Le bonheur nous revient, ma chère,  
» Nous revient, ma chère !  
» En faisant du bien sur la terre  
« Nous chanterons comme autrefois. »

1850.

## VIVE LE MÉTIER DE NOS PÈRES

AIR de la belle fermière. — 36.

Il faut chanter : eh bien, vivat !  
Aujourd'hui, puisque c'est dimanche,  
Portons un toast à notre état,  
Un toast à notre amitié franche !  
Bèche, lime, aiguille ou ciseau,  
Truelle, maillet ou marteau,  
L'outil d'un père est le plus beau !  
Amis, vidons nos verres,  
Vive le métier de nos pères ! (*bis.*)

Le travail donne la gaieté,  
La paix, le sommeil, la sagesse ;  
Le travail donne la santé,  
Et la santé, c'est la richesse.  
Le travail qu'il fait de bon cœur  
De l'homme double la vigueur.  
Le travail donne le bonheur.  
Amis, vidons nos verres,  
Vive le métier de nos pères !

Il est des hommes, des enfants,  
Qu'un horrible labeur rassemble  
Dans des cloaques étouffants ;  
Pour eux réclamons tous ensemble !  
Qu'on leur fasse un destin plus doux,  
Plein d'air pur que Dieu fit pour tous !  
Heureux, qu'ils disent comme nous  
Le dimanche, à pleins verres :  
Vive le métier de nos pères !

J'entrevois un siècle plus beau,  
Où, pour honorer son courage,  
Chacun ôtera son chapeau  
A l'ouvrier sur son passage.  
Travailleur de l'éternité,  
Dieu réserve à l'humanité  
Le saint travail pour royauté  
    Dans des jours plus prospères !  
Vive le métier de nos pères !

Ange de la rébellion,  
Nous secourons ta chaîne immonde...  
Formons la chaîne d'union :  
Que l'amour embrase le monde !  
Que, brisant le fer des combats,  
Le travail seul ait des soldats,  
Et que nos enfants ici-bas  
    Puissent crier en frères :  
Vive le métier de nos pères !

Amis, c'est assez de chansons ;  
C'est le soir, l'étoile scintille ;  
Partons, nous qui nous amusons  
Sans nuire au pain de la famille.  
Mais, avant de nous dire adieu,  
Au travail buvons en ce lieu ;  
Boire au travail, c'est boire à Dieu !  
    Amis, vidons nos verres :  
Vive le métier de nos pères !

## L'AIËULE.

AIR : *Donnez-vous la peine d'attendre.* — 30.

Du travail de tes jolis bras,  
Rose, tu nourris ton aïeule,  
Car Dieu, mon enfant, ici-bas  
Pour te guider me laissa seule.  
Arthur vient ici chaque jour :  
Il est riche et roule équipage !  
Qui donc l'amène en ce séjour ?  
Rose, il doit te parler d'amour :  
Te parle-t-il de mariage ? (*bis.*)

Comme tu n'as que dix-sept ans,  
Je vais te conter, pour t'instruire,  
L'histoire de mon jeune temps :  
Rose, à mon âge on peut tout dire :  
A seize ans un jeune seigneur  
M'adressa tendre verbiage ;  
Mais ma mère, pour mon bonheur,  
M'avait si bien parlé d'honneur,  
Que je parlai de mariage.

Ce mot a fait fuir l'amoureux...  
— Je trouvai bientôt sur ma route  
Un joaillier si généreux,  
Rose, qu'il a fait banqueroute :  
« D'un amour qui m'a rendu fou,  
» Dit-il, qu'un joyau soit le gage ! »  
— « Monsieur, eussiez-vous le Pérou,

„ Je n'accepterais qu'un bijou :  
„ C'est un anneau de mariage. „

Ce mot fit fuir le joaillier :  
Mais, tentation sans pareille ,  
La voix et l'or d'un financier  
Retentissent à mon oreille.

— „ Voyez, dis-je, vers le saint lieu  
„ Cheminer couple jeune et sage :  
„ Votre or peut résonner... Adieu !  
„ J'entends là-bas la voix de Dieu :  
„ C'est la cloche du mariage. „

Puis vint un honnête ouvrier :  
Cet ouvrier fut ton grand-père ;  
Et Dieu daigna nous envoyer  
Une fille qui fut ta mère.  
Ta mère... J'y pense toujours :  
En toi Dieu me rend son image.  
Comme elle, crois en mes discours :  
Je voudrais tant dans mes vieux jours  
Bénir aussi ton mariage !

2 février 1850.

## LA LOI.

AIR : *Échos des bois errants dans ces vallons.* — 25.

„ Bon gré, mal gré, je prendrai ton moulin, „  
Dit Frédéric. — Sans-Souci répond : „ Sire,  
„ Oui, s'il n'était des juges à Berlin ! „  
— Mot populaire, on aime à le redire.  
Pour qu'un pays dans l'avenir ait foi,  
Nul n'y doit être au-dessus de la loi. } (*bis.*)

Que de la loi rien n'arrête le cours :  
Malheur à qui nous la rendrait suspecte !  
Grands, avant tout, respectez-la toujours,  
Pour que toujours le peuple la respecte.  
Pour qu'un pays, etc.

Jamais l'épée avec impunité  
Ne doit oser menacer la parole :  
De la tribune ôtez la liberté  
Et du pays la liberté s'envole !  
Pour qu'un pays, etc.

Le code en main, qu'on se montre indulgent  
Pour l'ignorant que la misère accable.  
Mais l'homme riche ou l'homme intelligent,  
Plus il est grand et plus il est coupable.  
Pour qu'un pays, etc.

Oui, du puissant qui manque à son devoir,  
Que sans pitié la faute soit flétrie !

Nous ne donnons tant de force au pouvoir  
Que pour garder les droits de la patrie.  
Pour qu'un pays, etc.

Devant la loi qu'on s'incline en tout lieu,  
Lorsque du peuple elle est la voix suprême.  
Tous les mortels sont égaux devant Dieu :  
Devant la loi qu'ils soient égaux de même !  
Pour qu'un pays dans l'avenir ait foi,  
Nul n'y doit être au-dessus de la loi.

1851.

## LA RICHESSE DU PAUVRE.

AIR d'*Yelva*. — 18.

— « Mon oncle est riche et sa fille à la ville,  
« Père, tu sais, m'a fait rester huit jours ;  
« Mon oncle voit par les yeux de Cécile :  
« Ses moindres vœux sont exaucés toujours. »  
— « Instituteur dans ce petit village,  
« J'ai, chère enfant, peu d'or à dépenser,  
« Mais de l'amour nul n'en a davantage :  
« Dieu m'a fait riche, enfant, viens m'embrasser ! » } (*bis*).

— « Père, en ce jour je partage ta joie :  
« De te revoir quel bonheur est le mien !  
« Bon petit père, en sa robe de soie  
« Si tu voyais comme Cécile est bien ! »  
— « Ma pauvre enfant, mais n'as-tu pas comme elle  
« Robe d'honneur qu'un ange aime à tisser ?  
« Vêtue ainsi, que tu me sembles belle !  
« Dieu m'a fait riche, enfant, viens m'embrasser ! »

— « Bon petit père, avec impatience  
« Mon oncle attend ses parents adorés :  
« Dans ses salons quelle magnificence :  
« Rideaux de pourpre et lambris tout dorés ! »  
— « Je te revois et le printemps te fête :  
« Son doux soleil qui vient nous caresser  
« De pourpre et d'or remplit notre retraite :  
« Dieu m'a fait riche, enfant, viens m'embrasser ! »



„ O mon enfant, garde-toi de l'envie,  
„ Son souffle impur flétrit tous nos plaisirs.  
„ L'humble ouvrier est riche en cette vie  
„ Quand sur son gain il règle ses désirs.  
„ J'ai pour trésor et ma femme et ma fille ;  
„ (Quels biens plus grands pourraient les remplacer ?)  
„ Et j'ai du pain pour nourrir ma famille :  
„ Dieu m'a fait riche, enfant, viens m'embrasser !

„ Le pauvre est riche au sein de la nature  
„ Alors qu'il sait aimer, entendre et voir.  
„ Écoute : oiseaux, arbres, fleurs, onde pure,  
„ Font en commun leur prière du soir.  
„ Vois, l'horizon est frangé de lumière :  
„ Vers d'autres bords le soleil va passer...  
„ Ta mère t'aime et tu chéris ta mère :  
„ N'es-tu pas riche, enfant?... viens m'embrasser ! „

*Avril 1850.*

## COUPLET

ADRESSÉ A ANTOINE-JOSEPH PRUD'HOMME,

ouvrier typographe chez M. I. Monjot depuis cinquante-quatre ans, le jour  
où il reçut la décoration des travailleurs.

*AIR du Vaudeville de la Petite Gouvernante. — 19.*

L'ouvrier que l'on récompense  
Par l'ouvrier sera chanté.  
Deux mots disent son existence :  
Le travail et la probité.  
Et du Pays la main chérie  
Met la croix à son tablier...  
Honneur, honneur à la patrie  
Qui récompense l'ouvrier !

23 février 1851.

---

## LE TYPOGRAPHE PRUD'HOMME.

A ANTOINE-JOSEPH PRUD'HOMME,

doyen de la typographie montoise, ouvrier chez M. L. Monjot depuis cinquante-  
quatre ans et qui, le lendemain du dimanche 25 février 1851,  
où la décoration industrielle lui fut remise, arrivait le premier à l'imprimerie,  
bien qu'agé de soixante et onze ans.

AIR de la Colonne. — 12.

Le cœur rempli d'un orgueil légitime,  
Le vieux Prud'homme avait reçu la croix ;  
Nos imprimeurs par leur marque d'estime  
Le décoraient une seconde fois ! (*bis.*)

Un long cortége indiquait son passage...

— Le lendemain à l'atelier

Prud'homme arrivait le premier

Toujours le premier à l'ouvrage. (*bis.*)

C'est un dimanche. Au loin l'écho répète,  
Par un beau jour du plus doux des hivers,  
Les airs joyeux, les cris, les chants de fête :  
Au décoré l'on adresse des vers ;  
Des pleurs de joie inondent son visage.

— Le lendemain, etc.

C'est un dimanche. Un peuple avide, immense,  
Pour voir Prud'homme est partout sur ses pas ;  
Et le patron dont il berça l'enfance,  
Avec transport le presse dans ses bras !  
Et quel accueil le soir dans son ménage !

— Le lendemain, etc.

Oui, le premier : exemple populaire.  
C'était pourtant le grand jour du lundi :  
Que d'ouvriers, pour boire leur salaire,  
Le font durer jusqu'au soir du mardi.  
Du vieux Prud'homme admirons le courage  
Et les lundis à l'atelier  
Que chacun de nous le premier  
Soit fier de se mettre à l'ouvrage

## LE TRAVAIL, C'EST LA SANTÉ.

AIR des Comédiens. — 32.

« Dieu m'a donné ce petit coin de terre,  
Par mon travail j'y vis en liberté.  
Fouille-le bien, ainsi que fait ton père :  
J'y trouve, enfant, un trésor : la santé.

» Sur cette côte, à l'écart du village,  
L'air le plus pur coule en toute saison ;  
J'ai soixante ans et suis fort pour mon âge :  
Longtemps encor je dirai ma chanson.

» Pour travailler l'ouvrier qui s'éveille  
Des passions n'a rien à redouter,  
En vain Satan veut charmer son oreille  
Il n'a jamais le temps de l'écouter.

» L'homme ici-bas marche en semant sans cesse  
Et ce qu'il sème il doit le recueillir,  
J'ai soutenu mon père en sa vieillesse :  
Ton père, enfant, n'a pas peur de vieillir.

» Tes dix-huit ans pensent au mariage.  
Si la raison peut conduire au bonheur,  
Fais comme moi : l'amour est le plus sage

„ Que mon labeur soit pour toi plein de charmes ;  
Et puisses-tu, dans le coin où je vis,  
Heureux, les yeux remplis de douces larmes,  
Vieux comme moi dire un jour à ton fils :

„ Dieu m'a donné ce petit coin de terre,  
Par mon travail j'y vis en liberté.  
Fouille-le bien, ainsi que fait ton père :  
J'y trouve, enfant, un trésor : la santé. --

## LE BRACONNIER.

Air de *Lantara*. — 57.

„ Quoi ! tu cours encore à la chasse !...  
„ Écoute un père en cheveux blancs :  
„ Le travail te pèse et te lasse ;  
„ Tu braconnes depuis deux ans. *(bis.)*  
„ Sans ton labeur notre terre est aride ;  
„ Je suis trop vieux, hélas ! pour travailler ;  
„ L'hiver approche et notre bourse est vide ;  
„ Brise l'arme du braconnier ! } *(bis.)*

„ Abattre le lièvre qui passe  
„ Lorsque sur son champ on le voit ;  
„ Tirer la perdrix dans l'espace,  
„ Ma raison me dit : C'est un droit.  
„ Mais le devoir me parle davantage :  
„ Pour un plaisir fatal à l'ouvrier  
„ Dois-tu risquer le pain de ton ménage ?  
„ Brise l'arme du braconnier ! „

„ On me l'a dit, mon fils, prends garde :  
„ Jacques, qui t'entraîne avec lui,  
„ Hier de mort menaçait le garde :  
„ Ne va pas chasser aujourd'hui.  
„ Mon nom du moins est un nom qu'on estime :  
„ Il deviendrait celui d'un meurtrier !  
„ Ta passion peut te pousser au crime....  
„ Brise l'arme du braconnier ! „

.. — Du riche, père, je me fiche ;  
.. Et contre moi tu le défends ! »  
— .. Non, je ne défends pas le riche :  
.. Je songe à tes petits enfants.  
.. A Madelon, femme qui pleure et t'aime,  
.. Et de tes fils allaite le dernier ;  
.. Je te défends enfin contre toi-même :  
.. Brise l'arme du braconnier ! »

.. Mon champ, mon logis sont à vendre :  
.. Le travail nous les a donnés !  
.. Un autre viendra nous les prendre :  
.. Tous les deux nous y sommes nés !  
.. La pauvreté pourra peu me poursuivre :  
.. Vieux, j'entrevois un ciel hospitalier...  
.. Mais tes enfants ont tant de jours à vivre !  
.. Brise l'arme du braconnier ! »

— .. Quoi ! mes enfants dans la misère !  
.. Insensé ! je partais joyeux...  
.. Père, je garde ta chaumière :  
.. Le bonheur fermera tes yeux.  
.. Prends mon fusil... C'est le fusil d'un maître :  
.. Que de perdrix il mit dans mon carnier !  
.. Père, demain je chasserais peut-être...  
.. Brise l'arme du braconnier ! »

*Juin 1851.*



## LE CONSCRIT.

AIR de la *Sentinelle*. — 31.

« Quel bruit fatal... Il t'appelle au combat !  
» Je le savais : depuis hier je veille.  
» Vite debout, enfant, le tambour bat,  
» Mais ce n'est pas le riche qu'il éveille.  
» Le fils du riche ne doit pas  
» Quitter une mère chérie...  
» Dieu seul sait si tu reviendras  
» Sourire encore dans mes bras :  
» Adieu !... défends bien la patrie,  
» La patrie. »

L'enfant partit. Loin d'elle avec fierté  
Il put songer à sa mère éplorée :  
Il combattait, mais pour la liberté :  
C'était du moins une guerre sacrée !  
Chaque jour la vieille au saint lieu,  
Priant comme une mère prie,  
Disait : « Tu ne veux pas, mon Dieu !  
» Que ce soit un dernier adieu :  
» Sauve mon fils et la patrie,  
» La patrie ! »

Dieu l'entendit... La vieille mère un jour  
Soudain tressaille à des chants de victoire !  
Qui donc pénètre en son pauvre séjour ?  
L'heureuse mère ose à peine le croire :

Un jeune officier sur son cœur  
La presse, sourit et s'écrie :  
« O mère, vois ma croix d'honneur !  
» Plains ceux qui n'ont pas le bonheur  
» D'avoir défendu la patrie,  
« La patrie ! »

## CE QUE JE VIS SUR LA GRAND'PLACE DE MONS

UN JOUR DE FOIRE.

AIR : *Ce que je vis.* — 58.

Au son de la musique,  
Pauvre enfant inconnu,  
Sur la place publique  
Tu dances presque nu.  
C'est l'hiver : sur tes planches  
Le froid rougit et fend  
Tes mains que Dieu fit blanches,  
Pauvre petit enfant !      { *(bis.)*

Tout son corps se dessine  
Sous un mince coton ;  
Clinguant et mousseline  
Lui forment un jupon.  
Quelle bise à cette heure !...  
En vain je m'en défend :  
Il danse, et moi je pleure !  
Pauvre petit enfant !

Paillasse sur la caisse  
Appelle les badauds,  
Et la foule s'empresse  
Autour de ses tréteaux.  
C'est d'un heureux augure :  
Paillasse est triomphant !

Il presse la mesure :  
Danse, mon pauvre enfant !

Mais Paillasse s'arrête  
Essoufflé, Dieu merci !  
En inclinant la tête,  
L'enfant s'arrête aussi.  
Dieu ! son corps qui transpire  
Se glace au froid du vent...  
Il doit pourtant sourire :  
Pauvre petit enfant !

L'annonce est commencée :  
L'enfant ne s'en va pas ,  
Nulle mère empressée  
Ne le prend dans ses bras.  
A ses petits l'hyène  
Offre un sein réchauffant :  
Quelle mère est la tienne ,  
Pauvre petit enfant ?

Un homme en blouse passe  
Et dit, tout près de moi,  
A son fils qu'il embrasse :  
.. Je travaille pour toi,  
.. Tu grandiras, j'espère ;  
.. Ah ! quand tu seras grand ,  
.. Travaille pour ton père ,  
.. Heureux petit enfant ! ..

*Décembre 1850.*

## NUL NE DOIT ROUGIR DE SON PÈRE.

AIR de la Sentinelle. — 31.

« Jacques, vois donc : l'air triste, l'œil hagard,  
Dans son sarrau, c'est ton père qui passe.  
Quoi ! pas un mot, un geste, un seul regard :  
Ton bel habit te fait un cœur de glace !

Te voilà, grâce à ton savoir,  
Sous-chef d'une école primaire.  
Je te rappelle à ton devoir :  
Ah ! déchire ton habit noir  
S'il t'empêche d'aimer ton père,  
Ton vieux père !

« J'ai bien le droit de te parler ainsi :  
Ne suis-je pas ton vieux maître d'école ?  
Quand tes parents t'ont fait instruire ici,  
Du pauvre, hélas ! ils m'apportaient l'obole.

Ils me disaient d'un ton si doux,  
Lorsqu'ils me donnaient mon salaire :  
— « Notre cher fils sera, par vous,  
Plus riche et plus heureux que nous ! »  
— « Ingrat ! tu rougis de ton père,  
De ton père !

« Ta mère meurt ; pour toi ton père, un jour,  
Ne pouvait plus payer, dans sa détresse.

— Je l'instruirai, lui dis-je, avec amour :  
Jacques sera l'appui de ta vieillesse. —

Mais il n'obtient que ton mépris :  
En qui faut-il donc qu'il espère ?

De tant de soins voilà le prix :  
Ingrat , t'ai-je jamais appris  
A rougir ainsi de ton père ,  
De ton père ?

„ Jacques, en pensant à ce digne ouvrier,  
Quand tu rougis, ah ! rougis de toi-même.  
Si son langage est un patois grossier,  
Il est divin pour te dire : Je t'aime !  
La loi sublime du chrétien  
Dans chaque homme te montre un frère.  
C'est ton père , songes-y. bien :  
Pauvre , il sait être homme de bien ,  
Et tu ne chéris pas ton père ,  
Ton vieux père !

„ Ta mission , bien qu'on l'honore peu ,  
Est haute et sainte , apprends à le connaître :  
L'instituteur est aux yeux du bon Dieu ,  
O fils ingrat , presque au niveau du prêtre !  
Soyons purs , nous qui sommes grands :  
Grandeur oblige sur la terre ;  
Soyons moraux plus que savants :  
Nul n'instruira bien les enfants ,  
S'il n'est pas béni de son père ,  
De son père !

„ Pour t'éclairer à la voix du remord ,  
C'est de là-haut ta mère qui m'inspire.  
Ton père est vieux... A l'heure de la mort ,  
Malheureux fils , s'il allait te maudire !  
On nous voit du ciel radieux.  
Juge des tourments de ta mère :  
Au sein de la splendeur des cieux ,  
Des larmes coulent de ses yeux ,  
Lorsque tu rougis de ton père ,  
De ton père !

— Mais Jacques pleure... Et son maître aussitôt  
Se dit : « Les pleurs ont sauvé Madeleine ! »  
Soudain il sort, il s'élançe, et bientôt  
Suivi d'un homme il revient hors d'haleine.

Jacques à genoux, tremblant d'émoi,

S'écrie, en sa tristesse amère :

« O mon père, pardonne-moi ! »

L'homme répond : « Jacques, tais-toi ;

» Et viens dans les bras de ton père,

» De ton père ! »

*Janvier 1850.*

## MON ÉTAU.

AIR : *Mon lit, mon lit, mon pauvre lit.* — 59.

Ne t'use pas, mon vieil étau :  
Le sort nous rassemble,  
Travaillons ensemble.  
Sous ma lime et sous mon marteau,  
Ne t'use pas, mon vieil étau !

Tu servis longtemps à mon père  
Et sembles faiblir aujourd'hui ;  
Tu me resteras, je l'espère :  
Quand je te vois, je pense à lui !  
T'aurais-je blessé par mégarde ?  
Je te chéris... et cependant  
Parfois, quand nul ne nous regarde,  
Moi je pleure en te regardant !

Ne t'use pas, etc.

*Mil huit cent vingt* est une date  
Que mon père grava sur toi :  
Te voilà donc, je le constate,  
De quatre ans plus jeune que moi.  
Mon père, bras et cœur d'élite,  
Sur toi s'escriyait en chantant :  
Il t'a donc fait vieillir bien vite ?  
Pauvre père, il travaillait tant !...

Ne t'use pas, etc.



Comme il se plaisait à me dire  
Ces airs qu'il n'a pas assez dits :  
Vigoureux refrains de l'Empire  
Et doux refrains de son pays !  
Guidant l'outil d'une main sûre,  
Sa voix se réglait sur tes sons :  
Au bruit de ta franche mesure  
Je crois entendre ses chansons !

Pan pan, pan pan, etc.

Notre mission n'est pas mince :  
Pour notre labeur journalier,  
Baron, comte, marquis et prince  
S'empressent à notre atelier.  
Ils ont, aux grands jours de tapage,  
Chasseurs que le cor appela,  
Coursier, chiens, piqueur, équipage...  
Je te préfère à tout cela !

Ne t'use pas, etc.

Mon père t'aimait et je t'aime.  
Tu sais mes rêves d'avenir,  
Et m'apportes ce bien suprême  
Qu'on appelle le souvenir.  
Ami, que ta vigueur renaisse !  
Tu sus, en tes jours triomphants,  
Gagner le pain de ma jeunesse :  
Gagne celui de mes enfants !

Ne t'use pas, etc.

Laissons l'ambitieux avide,  
Peu jaloux d'être homme de bien,  
Au sein de l'océan du vide  
Voguer vers quelque immense rien !

Comme aux bords la vague profonde  
Se brise et retombe à la mer,  
Le flot des vanités du monde  
Se brise sur ton pied de fer.

Ne t'use pas, mon vieil étau :  
Le sort nous rassemble,  
Travaillons ensemble.  
Sous ma lime et sous mon marteau,  
Ne t'use pas, mon vieil étau !

1850.

## LE BON & LE MAUVAIS RICHE.

AIR des *Louis d'or*. — 60.

Au-dessus de tous le ciel brille :  
Dieu l'ouvre tout large aux petits,  
Mais c'est par le trou d'une aiguille  
Que les grands vont en paradis.  
Ouvrier, prêchons la sagesse,  
Injustement ne frappons pas :  
C'est un poids lourd que la richesse  
Pour qui croit au ciel ici-bas.  
L'homme passe et Dieu le regarde.  
Agißons tous selon son vœu :  
Dans le salon ou la mansarde  
Les justes sont enfants de Dieu !

Tenez, voilà le mauvais riche :  
Crésus au vieil habit râpé,  
Il spéculé, brocante et triche,  
Toujours fripon, jamais dupé ;  
Son dieu, c'est la bourse qu'il cache ;  
Il est si dur pour l'indigent !  
Tous les ans pour vivre il s'arrache,  
Sou par sou, quelque peu d'argent.  
Il meurt : son fils jamais ne compte  
Un or qui lui coûte si peu ;  
Mais il l'engloutit dans la honte...  
Ces riches sont maudits de Dieu !

Place au riche en grand équipage  
Avec ses laquais galonnés,

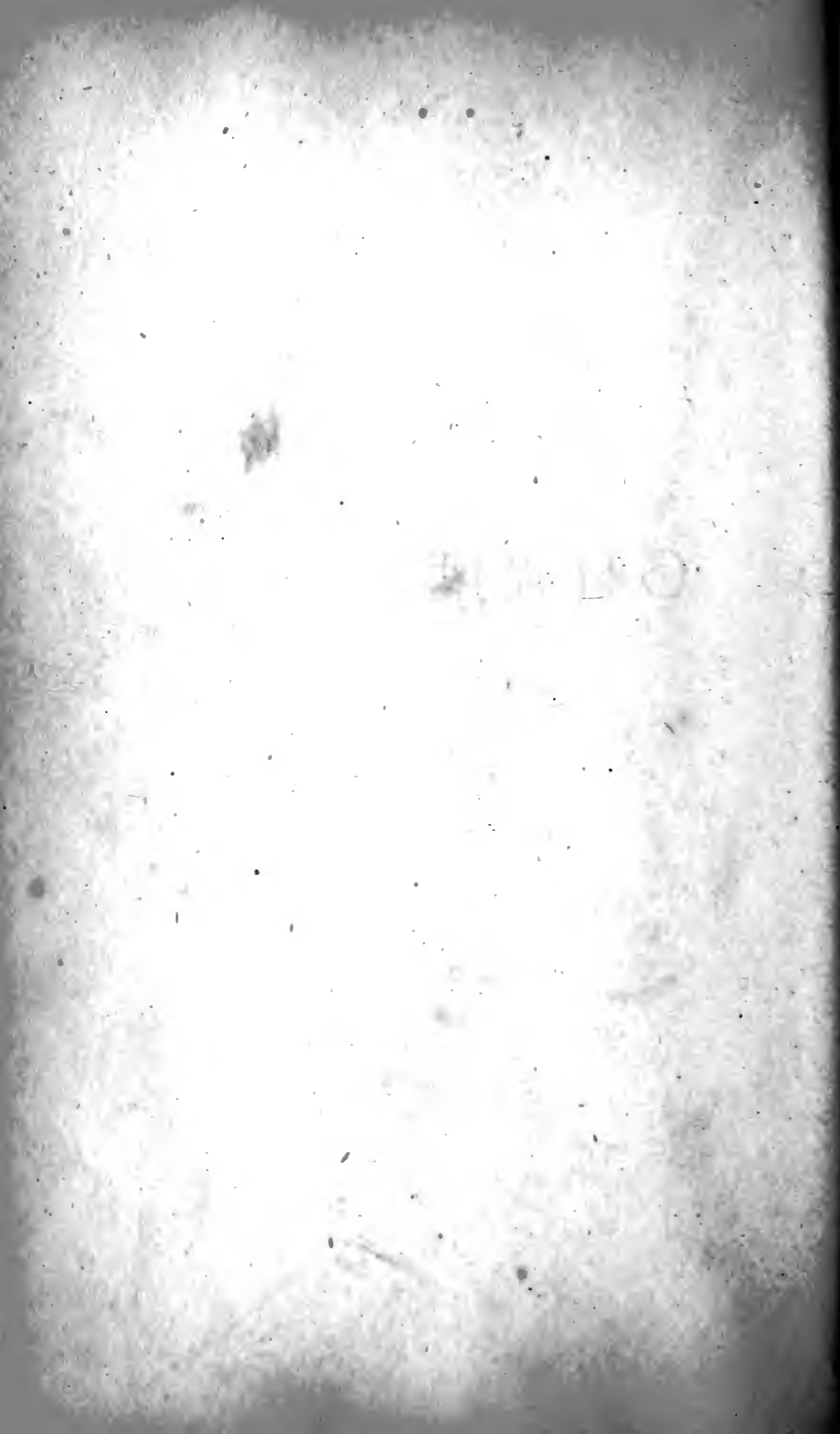
Au sein d'un fastueux tapage  
S'il entend Dieu qui dit : « Donnez ! »  
Homme, il comprend que sur la terre  
De son magnifique trésor  
Il n'est que le dépositaire  
Et qu'il doit faire rouler l'or.  
Son or, c'est pour le pauvre monde  
Le pain, la lumière et le feu ;  
C'est une source qui féconde :  
Ce riche est un enfant de Dieu !

Veut-on combler l'immense abîme  
Qu'ouvrent les révolutions,  
Réaliser un vœu sublime :  
La sainte paix des nations ?  
Partout que le riche dépense  
Avec honneur son revenu :  
Le pain arrive en abondance,  
Il n'est plus un seul pauvre nu.  
Plus de misère, plus de haine :  
Le travail seul règne en ce lieu :  
De l'amour nous formons la chaîne ;  
Les hommes sont enfants de Dieu !

*Décembre 1851.*

# CHANSONS

NOUVELLES.



## LA BIÈRE.

*Musique de l'auteur. — 61.*

A plein verre,  
Mes bons amis,  
En la buvant, il faut chanter la bière.  
A plein verre,  
Mes bons amis,  
Il faut chanter la bière du pays!

Elle a vraiment d'une bière flamande  
L'air avenant, l'éclat et la douceur ;  
Joyeux Wallons, elle nous affriande  
Et le faro trouve en elle une sœur.

A plein verre, etc.

Voyez là-bas la kermesse en délire :  
Les pots sont pleins : jouez, ménétriers !

Quels jeux bruyants et quels éclats de rire :  
Ce sont encor les Flamands de Téniers !

A plein verre, etc.

Aux souverains portant tout haut leur plainte,  
Bourgeois jaloux des droits de la cité,  
Nos francs aïeux tout en vidant leur pinte,  
Fondaient les arts avec la liberté.

A plein verre, etc.

Quand leurs tribuns, à l'attitude altière,  
Faisaient sonner le tocsin des beffrois,  
Tous ces fumeurs, tous ces buveurs de bière  
Savaient combattre et mourir pour leurs droits.

A plein verre, etc.

Belges, chantons ! à ce refrain à boire,  
Peintres, guerriers qui nous illustrent tous,  
Géants couchés dans leur linceul de gloire,  
Vont s'éveiller pour redire avec nous :

A plein verre, etc.

Salut à toi, bière limpide et blonde !  
Je tiens mon verre et le bonheur en main :  
Ah ! j'en voudrais verser à tout le monde  
Pour le bonheur de tout le genre humain.

A plein verre,  
Mes bons amis,  
En la buvant, il faut chanter la bière.  
A plein verre,  
Mes bons amis,  
Il faut chanter la bière du pays !



## UN SOIR D'HIVER.

AIR : *Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.* — 62.

Ce soir le froid est rigoureux :  
Mon Dieu , que nous sommes heureux ! { *(bis.)*

C'est le soir ; il neige , et la bise  
S'engouffre dans le corridor ;  
Soupons , puisque la table est mise ,  
Joyeux ainsi qu'à l'âge d'or.

Ce soir , le froid est rigoureux :  
Mon Dieu , que nous sommes heureux !

Dans l'âtre le charbon pétille  
Et notre lampe éclaire bien.  
Comme l'existence en famille  
Ouvre le cœur et porte au bien !

Ce soir , etc.

A ce repas la ménagère  
Nous fait sourire à peu de frais :  
On nous sert de la bonne bière ,  
Du pain , du beurre et des œufs frais.

Ce soir , etc.

Au risque de casser mon verre ,  
Mes enfants sont mes échantons ;  
Si je veux prendre un ton sévère  
Ils me gazouillent mes chansons.

Ce soir , etc.

Pendant le jour sur son ouvrage  
Votre mère eut le front penché.  
Enfants, elle a tant de courage :  
Vente et travail ont bien marché.

Ce soir, etc.

Bise du nord, en vain tu souffles  
Dans le corridor près de nous ;  
Les pieds fourrés dans nos pantouffles,  
Ce soir d'hiver nous semble doux.

Ce soir, etc.

Mais c'est l'heure de la prière,  
Mon cœur a tressailli soudain :  
Enfants, il est tant de misère !  
Combien de gens ont froid et faim !

Ce soir le froid est rigoureux :  
Prions Dieu pour les malheureux.

## LE VEAU D'OR.

AIR des Trois Couleurs. -- 35.

Tremble, Israël ! vois ce nuage sombre,  
Entends ce bruit formidable, inouï !  
La nue est là ; Dieu se cache à son ombre :  
Il a parlé sur le mont Sinäi.  
Tenant en main la sainte loi promise,  
Moïse au peuple apporte son trésor ;  
Mais les Hébreux ont oublié Moïse :  
L'humanité (*bis*) rampe aux pieds du veau d'or.

L'homme se crée une atmosphère infâme  
Pleine d'orgueil, de doute et de mépris ;  
Il a fermé les ailes de son âme ;  
Il veut de l'or, il en veut à tout prix.  
Sa soif d'honneurs, c'est de la frénésie ;  
L'agiotage est son triste mentor ;  
Plus de grandeur, de foi, de poésie !  
L'humanité rampe aux pieds du veau d'or.

Le vent du soir entraîne le nuage,  
Et l'océan, aux flots audacieux,  
Et la forêt, au sublime langage,  
Font retentir leurs échos jusqu'aux cieux.  
L'herbe frissonne et l'insecte murmure ;  
Un chœur immense enfin a pris l'essor :  
C'est l'Hosanna de toute la nature !  
L'humanité rampe aux pieds du veau d'or.

Quels cris d'effroi, de douleur, de furie !  
C'est le maudit qui hurle en se tordant :  
Il vient d'entendre un jeune enfant qui prie,  
Un laboureur qui travaille en chantant.  
Simples de cœur vers Dieu leur vœu s'élançe,  
Car le travail est la prière encor :  
Labeur du pauvre, oraison de l'enfance  
Pour nous sauver renversez le veau d'or.

## UN JOUR D'ÉTÉ.

*Musique de l'auteur. — 63.*

Comme tout semble heureux au sein de la nature !  
C'est que déjà l'été vient dorer les moissons ;  
Il donne une autre vie à chaque créature :  
Les bois sont pleins d'amour, de parfums, de chansons.  
Mon cœur avec transport bénit la Providence.  
Aux clartés du soleil, roi du ciel pur et bleu,  
La terre ouvre ses flancs, ô splendide abondance :  
Tout rayonne et fleurit sous le regard de Dieu.

De mes pensers si doux qui vient troubler le charme,  
Lorsque vers la cité je m'achemine enfin ?  
C'est un vieil ouvrier qui me cache une larme :  
Devant tant de splendeurs un homme dit : j'ai faim !  
Partout l'homme a semé, mais c'est Dieu qui féconde :  
Songez, riches, songez que son regard de feu  
Fait croître dans les champs le blé pour tout le monde :  
Les grands et les petits sont frères devant Dieu.

Quelle est donc cette femme ! Elle est vieille avant l'âge ;  
Veuve, Dieu lui laissait un enfant bien aimé ;  
Pour y gagner son pain elle allait au village  
Et l'enfant restait seul : le feu l'a consumé...  
Regardez maintenant : la pauvre mère est folle  
Et vient errer ainsi chaque jour en ce lieu ;  
Et, lorsque la pitié lui donne son obole,  
Elle dit, l'œil hagard : « N'approchez pas du feu ! »

Au nom du Dieu de tous, beaux messieurs, grandes dames,  
Qui trouvez ici-bas un destin triomphant,  
Ouvrez, par vos trésors, en magnanimes âmes,  
Un hospice au vieillard, une crèche à l'enfant.  
Riches, quand sonnera votre heure solennelle,  
A tous vos biens si chers il faudra dire adieu.  
Fondez-vous dans les cieus une crèche éternelle :  
La prière du pauvre ouvre un chemin vers Dieu !

1852.

## L'ÉTUDIANT.

AIR de la *Treille de sincérité*. — 61.

- „ De la plus humble des chambrettes
  - „ Pour faire un ravissant séjour,
  - „ Deux étudiants, deux grisettes,
  - „ Nous voilà quatre; en ce beau jour
  - „ Le vin coule et vive l'amour!
  - „ Regarde-moi : le meilleur livre,
  - „ Suzette, vaut-il ta beauté?
  - „ C'est près de toi que je veux suivre
  - „ Les cours de l'université.
    - „ Aimer et boire,
    - „ Voilà ma gloire!
  - „ Demain la mort peut nous saisir :
  - „ Vivent le vin et le plaisir! (*bis.*)
- 
- „ Quand j'arrivai de mon village,
  - „ Réservé, studieux, actif,
  - „ Je comptais l'être davantage;
  - „ J'étais alors simple et naïf
  - „ Ainsi que l'homme primitif.
  - „ Mais un jour vient où la chenille
  - „ Au papillon donne l'élan :
  - „ Secouons comme une guenille
  - „ L'enveloppe du paysan!
    - „ Aimer et boire,
    - „ Voilà ma gloire!
  - „ Demain la mort peut nous saisir :
  - „ Vivent le vin et le plaisir!

„ La terre tourne... en conscience  
„ Elle nous fait ses confidents...  
„ La peste soit de la science,  
„ Des discours froids et redondants ;  
„ Le diable emporte les pédants !  
„ L'œil en feu, la face rougie,  
„ Le verre en main, l'ivresse au cœur,  
„ Echevelés comme l'orgie,  
„ Tous quatre répétons en chœur :  
    „ Aimer et boire,  
    „ Voilà ma gloire !  
„ Demain la mort peut nous saisir :  
„ Vivent le vin et le plaisir ! ”

La porte s'ouvre, le chant cesse,  
Un vieillard, vêtu d'un sarrau,  
Entre, et murmure avec tristesse :  
„ Pour te faire un destin plus beau,  
„ Mon fils, j'ai vendu mon troupeau.  
„ Pour t'instruire, du nécessaire  
„ Nous nous privons, ta mère et moi,  
„ Car tu fais l'orgueil de ta mère  
„ Et j'arrivais si fier de toi !  
    „ Comme au village,  
    „ Joyeux et sage,  
„ Mon fils, moi qui croyais te voir  
„ Aimant l'honneur et le devoir... ”

Mais un étrange éclat de rire  
Du vieillard étouffe la voix :  
A ses compagnons de délire  
Le fils de notre villageois  
Dit : „ Silence, ou tremblez tous trois !  
„ Ce rire insolent m'exaspère  
„ Et me dégrise, Dieu merci !  
„ Vous oubliez que c'est mon père :  
„ C'est mon père !... sortez d'ici !



„ Parle, mon père,  
„ Ta voix m'éclaire !  
„ Me voilà seul, seul avec toi :  
„ Bientôt tu seras fier de moi. „

Et maintenant de sa famille  
L'étudiant est le soutien ;  
Comme avocat, il plaide et brille ;  
Ses vieux parents se portent bien ;  
Un enfant sourit : c'est le sien.  
Son cœur a fait choix d'une femme  
De tendresse riche surtout.  
A l'or qu'offre une cause infâme,  
Il répond : „ L'honneur avant tout ! „  
    Dans son ménage,  
    Joyeux et sage,  
Il s'écrie, aux jours de loisir :  
„ Vivent le vin et le plaisir ! „

## LE BON PRÊTRE & LE MOURANT.

AIR de la *Sentinelle*. — 31.

„ Je vais mourir, mon père ; en ce moment  
„ Délivrez-moi d'une charge importune.  
„ C'est un trésor, et par ce testament  
„ Je vous le lègue : acceptez ma fortune. „  
— „ Mon fils, êtes-vous sans parents ?  
„ Ils vous ont offensé peut-être :  
„ Oubliez leurs torts les plus grands,  
„ Au nom du Dieu que je comprends :  
„ Je suis chrétien et je suis prêtre,  
„ Je suis prêtre. „

„ Non, je n'ai plus de parents ici-bas,  
„ Et ma fortune est dignement acquise.  
„ Votre vieux temple est petit, n'est-ce pas ?  
„ Prenez mon or et fondez une église. „  
— „ Mon fils, pour ce hameau chrétien  
„ Ce temple est tout ce qu'il doit être :  
„ Nul bonheur n'est égal au mien  
„ S'il est rempli d'hommes de bien  
„ Quand j'invoque Dieu comme prêtre,  
„ Comme prêtre. „

„ Vous refusez ; et moi qui dans ce lieu  
„ Jetais le blâme à celui qui gaspille...  
„ Mon or est là : qu'en ferai-je, mon Dieu ?  
„ Ah ! c'est affreux de mourir sans famille ! „  
— „ Sans famille ! Et l'humanité ?  
„ D'Adam Dieu nous a tous fait naître.

„ Ouvrez à votre parenté  
„ L'asile de la charité  
„ Et je vous absous comme prêtre,  
„ Comme prêtre. „

Le moribond accepte ; et de ses yeux  
Jaillit soudain un rayon de lumière !  
C'était son âme : en montant vers les cieux  
Elle bénit le prêtre en sa prière.  
Nous aussi nous le bénissons :  
Celui-là de son divin maître  
Suit les admirables leçons.  
Ah ! sur la terre où nous passons  
Rien n'est plus grand que le bon prêtre,  
Le bon prêtre.

## COUPLETS

A BARTHÉLEMY FRISON,

à propos de la statue de Roland de Lattre (Lassus).

*Musique de M. Hippolyte Héro. — 63.*

C'est bien Lassus : il semble qu'il existe !...  
Vers l'avenir marche , Barthélemy !  
Ton œuvre est belle : aujourd'hui dans l'artiste  
Je suis heureux de trouver un ami.  
Comme à Gallait, Tournai, ta ville chère,  
Donna le jour à ton talent si vrai ;  
Elle se dit, en son orgueil de mère :  
C'est l'œuvre encor d'un enfant de Tournai.

Avec bonheur j'aime à le reconnaître  
Et nul ici ne voudrait le cacher :  
Nous chérissons le lieu qui nous vit naître  
Sans nous borner à l'esprit de clocher.  
Par ce Lassus, dont tu créas l'image,  
Le nom montois fut élevé si haut  
Et nous disons, fiers de te rendre hommage :  
C'est l'œuvre encor d'un enfant du Hainaut.

C'est bien Lassus , prince de l'harmonie,  
Front ceint de gloire et d'immortalité :  
Il va noter une œuvre de génie,  
Au livre d'or de la postérité !

En ce beau jour la voix de la patrie  
Fait tressaillir nos cœurs épanouis :  
Avec amour je l'entends qui s'écrie :  
C'est l'œuvre encor d'un enfant du pays !

1853.

## LES TITANS.

AIR : *Quand un tendron vient en ces lieux.* — 66.

Quel nuage plane sur nous ?  
Frères, le temps est sombre :  
L'œuvre des Titans en courroux  
Sur nous projette une ombre.  
Ces géants, comme les démons,  
Veulent entasser sur les monts,  
    Les monts !  
L'esprit sombre comme le temps,  
Lorsque j'écoute les Titans,  
    J'entends :

— « Titans, sous notre joug d'enfer  
« S'égarent les pygmées ;  
« A nous l'airain, le plomb, le fer,  
« Innombrables armées ;  
« Fusils, canons, grondez en feu  
« Pour étouffer la voix de Dieu,  
    « De Dieu !  
« Allons, Titans audacieux,  
« Il faut escalader les cieux,  
    « Les cieux !

· Le monde est un vieillard courbé  
· Dont la grandeur s'efface ;  
· Son Dieu n'est qu'un soleil tombé :  
· Que notre or le remplace !  
· Les siècles s'écoulent en vain,  
· L'homme espérait : il doute enfin,

„ Enfin !

„ Allons, Titans audacieux ,  
„ Il faut escalader les cieux ,  
„ Les cieux ! ” —

— Il est sur ma tablette, en haut,  
Un petit christ de cuivre :  
Le matin je prie, aussitôt  
Ce christ me semble vivre !  
Et sa croix, symbole infini,  
Porte un rameau de buis béni,  
Béni !  
Et, dans son martyr glorieux,  
Il dit, en me montrant des yeux  
Les cieux :

„ Les siècles de l'humanité  
„ Sont pour la Providence  
„ Un instant dans l'éternité :  
„ L'œuvre de Dieu commence.  
„ A travers le nuage épais  
„ J'entrevois l'olivier de paix ,  
„ De paix !  
„ Homme, travaille, prie, attends :  
„ Dieu va foudroyer les Titans ! ”  
— J'attends !

## PRIÈRE AU PRINCE ROYAL

A L'OCCASION DE SA MAJORITÉ.

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.* — 11.

A te fêter tout le pays s'apprête ;  
Il voit en toi le premier de ses fils :  
Prince, au milieu de ces accents de fête ,  
J'entends pleurer des enfants du pays.  
La voix d'un fils, d'une femme, t'implore :  
Ils ont parlé des prisonniers de Huy...  
Dans son martyre un Dieu pardonne encore :  
Dans ton bonheur pardonne comme lui.

Prince, c'était pendant des jours d'orage.  
Pris de vertige, en un fiévreux transport,  
Près de l'écueil, témoin de leur naufrage,  
Les malheureux croyaient toucher au port.  
En revoyant le drapeau tricolore,  
Ils comprendront leur devoir aujourd'hui !  
Dans son martyre un Dieu pardonne encore :  
Dans ton bonheur pardonne comme lui.

Ta mère et Dieu t'inspirent la clémence.  
Ton cœur est noble et ton père est si bon !  
Songe aux captifs : par cinq ans de souffrance,  
Prince, ils ont bien mérité le pardon.



Dans le beau jour qui pour nous doit éclore,  
Que sur des pleurs le soleil n'ait pas lui !  
Dans son martyre un Dieu pardonne encore :  
Dans ton bonheur pardonne comme lui.

1853.

## LES BORDS DE LA MEUSE.

*Musique de l'auteur. — 67.*

O terre heureuse,  
Heureux pays,  
Salut, beau vallon de la Meuse !  
O terre heureuse,  
Heureux pays,  
Ah ! c'est vraiment un paradis.

J'aime à voir, de Namur à Liège,  
Ces rochers vieux comme le temps :  
Ils semblent les débris du siège  
Où l'on foudroya les Titans !

O terre heureuse, etc.

Tout à coup, un site sauvage  
Change et déroule à l'œil surpris  
Riche villa, joyeux village :  
Puis reviennent les rochers gris.

O terre heureuse, etc.

Souvent un roc, géant d'audace  
Que parfois couronne un château,  
Tient, dans sa plus sombre crevasse,  
Un arbuste où chante un oiseau.

O terre heureuse, etc.

Là-bas quelle gaieté s'épanche ?  
Mon cœur en est tout réjoui :  
Le peuple y fête le dimanche  
Avec le petit vin de Huy.

O terre heureuse, etc.

Le sol qu'on laboure, ou qu'on creuse,  
Produit des trésors en ce lieu ;  
Pour leur transport, voici la Meuse,  
Chemin que créa le bon Dieu.

O terre heureuse, etc.

Quel feu le noir charbon de terre  
Fait jaillir de ce soupirail...  
Le saint travail tira la guerre :  
Honneur au foyer du travail !

O terre heureuse, etc.

Hommes qui voulez en ce monde  
Du passé remonter le cours,  
Torturez votre œuvre inféconde  
Quand la Meuse coule toujours.

O terre heureuse, etc.

Si les ruisseaux font les rivières  
Qu'à la mer Dieu veut réunir,  
Les peuples, malgré leurs frontières,  
Marchent vers un même avenir.

O terre heureuse,  
Heureux pays,

Salut , beau vallon de la Meuse !  
O terre heureuse ,  
Heureux pays ,  
Ah ! c'est vraiment un paradis.

1853.

## LE CHANT DU LABOUREUR.

*Musique de l'auteur. — 68.*

Ma charrue entame la terre :  
Tirez, chevaux, couple si beau ;  
Le vent agite leur crinière,  
Il s'engouffre dans mon sarrau ;  
Et les feuilles qu'il éparpille  
A mes pieds tombent en sifflant ;  
L'oiseau se tait sous la charmille :  
Quelle musique que le vent !

La moisson, mon Dieu, c'est si frêle :  
Quand la grêle passe dans l'air,  
Ah ! préserve-nous de la grêle  
Pour que le pain ne soit pas cher.

Nous labourons pendant l'automne,  
Quand le terrain est bien fumé,  
Pour que la récolte soit bonne  
Où notre main aura semé.  
En guidant ses bêtes de somme,  
L'homme, en sueur, fouille en tout lieu ;  
Mais après le travail de l'homme,  
Laissons faire au travail de Dieu.

La moisson, etc.

Sous la neige l'hiver protège  
Le germe, trésor immortel ;  
Vient le printemps qui fond la neige,  
Et le blé croît sous un beau ciel.

La nature, douce et superbe,  
Met, dans cette heureuse saison,  
Un rubis à chaque brin d'herbe,  
Un oiseau dans chaque buisson !

La moisson, etc.

Le soleil dans un ciel limpide  
Nous rend les vastes horizons ;  
Les cieux, les champs, tout est splendide,  
Quand l'été dore les moissons.  
Salut, Dieu de l'agriculture !  
Automne, hiver, printemps, été,  
Dans l'atelier de la nature  
Tu fais tout pour l'humanité !

La moisson, mon Dieu, c'est si frêle :  
Quand la grêle passe dans l'air,  
Ah ! préserve-nous de la grêle  
Pour que le pain ne soit pas cher.

## LE PÈRE FARO.

*Musique de l'auteur. — 69.*

Je suis le Père Faro !  
Mon verre est plein, ma pipe est bonne...  
Vive la bière, au diable l'eau !  
Je suis content et rond comme une tonne :  
Je suis le Père Faro ! (*bis.*)  
Je suis content et rond comme une tonne ;  
Au diable l'eau !  
Je suis le Père Faro !

Mon père ne savait pas lire ;  
Brave homme, il chérissait son fils :  
Il me fit instruire gratis,  
Mais enfin il me fit instruire :  
Ah ! comme il chérissait son fils.  
Par l'ordre et par l'économie,  
D'ouvrier je devins bourgeois ;  
Et, bon homme comme autrefois,  
Le bon sens, voilà mon génie.

Je suis le Père Faro !  
Mon verre est plein, etc.

Sous mon épaisse corpulence,  
Fils du peuple, j'ai le cœur fier :  
J'ai su gagner la croix de fer  
Jadis pour notre indépendance :  
J'ai su gagner la croix de fer.

Mon cœur bat et mon œil rayonne  
Lorsque je vois nos trois couleurs ;  
Oui, mais je sens couler mes pleurs  
Lorsque j'entends la Brabançonne !

Je suis le Père Faro !  
Mon verre est plein, etc.

Bon ! voilà que je m'émancipe  
Au souvenir national :  
Ça fait plus de bien que de mal,  
Remplissons ma pinte et ma pipe :  
Ça fait plus de bien que de mal.  
La pipe et la bière écumante  
Viennent exalter mes esprits...  
Tant mieux ! je sens, quand je suis gris,  
Mon ardeur de mil-huit-cent-trente !

Je suis le Père Faro !  
Mon verre est plein, etc.

Il part. La rue est solitaire.  
Notre buveur allait bon train,  
Quand une femme dit : « J'ai faim !  
» Pitié, Monsieur, pour une mère :  
» O Monsieur, mes enfants ont faim !... »  
Père Faro suspend sa course  
Et lui donne tout son argent...  
Il s'éloigne, et dit, en marchant,  
Le cœur léger comme la bourse :

Je suis le Père Faro !  
Comme à présent ma pipe est bonne...  
Vive la bière, au diable l'eau !  
Je suis content et rond comme une tonne :  
Je suis le père Faro ! (*bis.*)  
Je suis content et rond comme une tonne !  
Au diable l'eau !  
Je suis le Père Faro !



## LE VIEIL OUVRIER.

*Musique de l'auteur. — 70.*

Je n'ai jamais fait de mal à personne ;  
Vieil ouvrier je vous implore tous !  
La charité sauve celui qui donne ;  
Jadis aussi j'ai donné comme vous.  
Pour l'homme fort mendier c'est un vice ;  
L'âge affaiblit et mes yeux et ma main :  
En attendant que l'on m'ouvre un hospice,  
N'ai-je pas droit de mendier mon pain ?

Dans les beaux jours, quand la jeunesse amie  
A mon travail me trouvait si joyeux,  
Je n'ai pu faire aucune économie ;  
Je soutenais mes parents déjà vieux.  
Il me souvient quelle fut leur souffrance  
Quand une balle a déchiré mon sein :  
J'ai combattu pour notre indépendance !  
N'ai-je pas droit de mendier mon pain ?

Que de tourments cet hiver nous amène !  
Quand il fait froid les besoins sont plus grands.  
Le pain est cher. L'ouvrier peut à peine  
Gagner assez pour nourrir ses enfants.  
J'avais un fils, bras de fer, âme pure,  
Dieu l'a repris... Je suis seul et j'ai faim !  
Les chiens partout trouvent leur nourriture...  
N'ai-je pas droit de mendier mon pain !

Retirez donc les ouvriers, vos frères,  
Partout du bouge où leur misère entra ;  
Fondez, puissants, des cités ouvrières :  
Craignez encor, craignez le choléra !  
Dieu l'a voulu, nous sommes solidaires ;  
Tremblez, palais, car le bouge est malsain ;  
Le mal se gagne : oh ! les hommes sont frères !  
N'ai-je pas droit de mendier mon pain ?

Oui, j'ai ce droit ; tête et cœur, tout l'affirme :  
Le Christ un jour l'inscrivit dans sa loi.  
Sous mes haillons, vieillard caduc, infirme,  
Je suis un homme aussi bien que le Roi !  
Rayon divin, mon âme est immortelle  
Ma pauvreté s'illumine soudain :  
En attendant qu'aux cieux Dieu la rappelle,  
J'ai bien le droit de mendier mon pain.

## LE DOUDOU.

*Air populaire Montois. — 71.*

Montois, à pleine gorge,  
Chantons à l'unisson  
Le dragon et saint George  
Sur l'air du vieux Lumçon (1) !  
    Ce refrain  
    Plein d'entrain  
Invite aux jeux, à la danse ;  
Et tout refrain heureux  
Réveille au cœur les instincts généreux.

    Chantons, mes amis,  
    Cet air du pays  
    Si cher à notre enfance ;  
    Montois, sage ou fou,  
    Chantons le doudou ;  
Rien n'est plus charmant que le doudou.

Quand Gilles prend sa lance (2)  
Et presse son coursier,  
L'affreux dragon balance  
Une queue en osier...  
    On se bat :  
    Quel combat !  
Le dragon faiblit, je pense...

(1) C'est ainsi qu'en langage populaire on appelle le combat du dragon et de saint George.

(2) Gilles de Chin et saint George sont pour le peuple montois un même personnage.

Grâce à Gilles de Chin  
Le voilà mort... jusques à l'an prochain.

Chantons, mes amis, etc.

Des soldats intrépides,  
Avec les Du Vivier,  
Au pied des Pyramides  
Ont dit ce chant guerrier.  
    Une fois,  
    Un montois,  
Blessé là-bas pour la France,  
Sans fléchir un instant,  
Avec transport disait en combattant :

“ Chantons, mes amis, etc. ”

Quand, héroïque épée,  
Un Du Vivier passait (1)  
C'est *saint George et l'poupée* (2)  
Que tout gamin chantait.  
    Dans les mains  
    Des gamins  
Tombait une récompense ;  
Et les malins gaillards  
Disaient gaîment en se montrant leurs liards :

“ Chantons, mes amis, etc. ”

On peut montrer encore  
A tous nos chabourlets (3)

(1) Les généraux Vincent et Louis Du Vivier.

(2) L'poupée c'est la statue de la Vierge. Il n'y a pas si longtemps encore, cette statue précédait saint George à la procession, ainsi que le dit ce couplet populaire :

Nos irons vir l'car d'or  
A l'procession de Mon ;  
Ce s'ra l'poupée saint Georg'  
Qui no' suivra de lon.

(3) On donne à Mons le nom de chabourlets et chabourlettes aux étrangers et étrangères invités aux fêtes de la kermesse.

Un drapeau tricolore  
Troué par les boulets.  
Ce lambeau  
De drapeau,  
Gage saint d'indépendance,  
Au plus fort du péril  
Qui le portait? c'est Pierre Du Ménéil (1)

Chantons, mes amis, etc.

Quand se tait la parole  
Sous un joug détesté,  
On voit par un symbole  
Surgir la vérité :  
Le dragon  
Du Lumçon,  
C'est le joug, l'intolérance ;  
Et saint George indompté,  
O mes amis, c'est bien la liberté !

Chantons, mes amis,  
Cet air du pays  
Si cher à notre enfance ;  
Montois, sage ou fou,  
Chantons le doudou :  
Rien n'est plus charmant que le doudou.

1853.

(1) Au combat de Berchem (1830), Pierre Du Ménéil, né à Mons le 26 Août 1811, planta, en avant des braves volontaires Belges, le drapeau national qui fut mutilé entre ses mains par le canon de l'ennemi. Il fut décoré pour ce fait d'armes en 1833.

## L'OUVRIER DÉCORÉ.

AIR de la *Sentinelle*. — 31.

Un gai refrain s'envole avec mon nom :  
Le peuple chante et l'on me récompense.  
Puis-je blesser maint poète en renom  
Ou quelqu'auteur dont la gloire commence ?  
Petite muse du foyer,  
Doucement ma chanson résonne.  
Ma croix, nul ne doit l'oublier,  
En la donnant au chansonnier,  
C'est à l'ouvrier qu'on la donne.  
Qu'on la donne.

Soyez bénis, ô mes faibles couplets !  
Aux travailleurs vos refrains ont su plaire ;  
Et, pour franchir les marches d'un palais,  
Votre soutien fut la voix populaire.  
Le pouvoir songe à l'atelier  
Où pour lui l'avenir rayonne !  
Ma croix, nul ne doit l'oublier,  
En la donnant au chansonnier,  
C'est à l'ouvrier qu'on la donne,  
Qu'on la donne.

Le tablier du modeste artisan  
N'est pas taillé pour de vaines parades,  
Et je suis fier d'y placer ce ruban  
Pour faire honneur à tous mes camarades !  
Ce ruban prouve à l'ouvrier  
De quelle estime on l'environne.

Ma croix, nul ne doit l'oublier,  
En la donnant au chansonnier,  
C'est à l'ouvrier qu'on la donne,  
Qu'on la donne.

*Juin 1854.*

## LE CHARBON DE TERRE.

*Musique de l'auteur. — 72.*

Quand Dieu créa le ciel, la terre et l'onde,  
Satan mina notre sol par le feu ;  
Mais ce volcan qui menaçait le monde  
Devint charbon par un souffle de Dieu.  
Et le maudit, dans cette mine éteinte,  
Cacha le gaz au tonnerre pareil ;  
Mais le travail en fait la flamme sainte  
Qui du foyer, l'hiver, est le soleil.

Charbon de terre,  
Diamant noir,  
Du peuple ta force est l'espoir :  
Ton feu porte aussi la lumière !  
Salut, charbon de terre,  
Salut, diamant noir.

En instruments de guerre, sur l'enclume,  
Si le charbon peut transformer l'acier,  
De tous côtés, regardez, il s'allume  
Et le progrès attise le brasier ;  
En concentrant ses chaudes étincelles,  
On fait mouvoir, avec un bruit d'enfer,  
Le remorqueur par qui l'homme a des ailes,  
Et l'industrie aux mille bras de fer.

Charbon de terre, etc.

Le teint jauni par le travail sous terre,  
La lampe au front et l'outil dans la main,



Le charbonnier, simple et grand caractère,  
A consacré sa vie au genre humain.  
Voilà le puits étroit, profond et sombre :  
Hommes, enfants descendent, tour à tour,  
La longue échelle aux échelons sans nombre...  
Dieu permettra qu'ils reviennent au jour !

Charbon de terre, etc.

Voyez, l'été, ces campagnes superbes  
Que des forêts enrichissent encor ;  
Voyez partout les bestiaux dans les herbes  
Et les bluets dans les grands épis d'or.  
D'un puits béant le mineur énergique  
Fait arriver le charbon au dehors :  
Le sol wallon, c'est un château magique  
Dont les caveaux sont remplis de trésors !

Charbon de terre,  
Diamant noir,  
Du peuple ta force est l'espoir :  
Ton feu porte aussi la lumière !  
Salut, charbon de terre,  
Salut, diamant noir.

## LA MUSETTE & LE CHANSONNIER.

A M. CHARLES ROGIER.

AIR : *C'est un lanla landerivette.* — 20.

Ils ont mis Rogier par terre :  
Chacun veut ses intérêts...  
Tout haut, musette, ma chère,  
N'exprime pas tes regrets ;  
Tu vois son étoile qui file  
Et tu pleures le nez au vent !  
Allons donc, musette inhabile,  
Regarde le soleil levant.

Que nous fait mil huit cent trente ,  
Que nous font les trois couleurs ,  
Quarante-huit et sa tourmente ,  
Quand se courbaient les trembleurs ?  
Que font les caisses de retraite ,  
Les lois qui marchent en avant ?  
Allons donc, maudite musette ,  
Regarde le soleil levant.

Je serai l'homme sinistre ,  
Fait pour la corde et le feu !  
Quand Rogier n'est plus ministre  
Pourquoi le chanter, morbleu ?  
Je te le passerais, pécore ,  
S'il était riche en s'en allant...  
Mais tu sais qu'il est pauvre encore :  
Regarde le soleil levant.

Eh ! musette insupportable,  
Rogier, ce suppôt d'enfer,  
Dans un temps épouvantable  
Créa le chemin de fer ;  
Et le progrès, par cette route,  
Va plus vite qu'auparavant :  
On veut qu'il déraile sans doute :  
Regarde le soleil levant.

1854.

## RÉPONSE DE M. CHARLES ROGIER

A LA CHANSON PRÉCÉDENTE.

Merci, c'est bien à vous, ô mon loyal poète :  
D'autres vont aux vainqueurs ; vous venez au revers ;  
Ils flattent le succès, vous flattez la défaite,  
Votre cœur généreux a passé dans vos vers.

Mais pourquoi ces regrets comme au bord d'une tombe ?  
Qu'importe une blessure après tant de combats !  
Qu'importe à l'édifice une pierre qui tombe !  
L'édifice est debout, et ne tombera pas.

Sans craindre que jamais leur triomphe s'achève,  
Laissons les conquérants d'un jour à leurs transports.  
C'est pour nous, non pour eux que le soleil se lève,  
Il luit pour les vivants et non pas pour les morts.

Dieu ne vous versa pas au cœur la poésie,  
Les généreux instincts et les nobles penchants,  
Pour garder de ses dons la richesse enfouie,  
Pour briser votre lyre ou renier vos chants.

Non, vous n'éteindrez pas en vous les pures flammes  
Qui de notre avenir éclairent le chemin ;  
A la foi qui chancelle, aux défaillantes âmes  
Vous montrerez le but et vous tendrez la main.

Vous chanterez encor la liberté féconde,  
La patrie et ses lois, septembre et ses couleurs,

La Justice qui règle, et le Progrès qui fonde,  
Et le travail par qui les hommes sont meilleurs.

Pieusement vouée aux artisans vos frères,  
Votre muse leur doit ses chants consolateurs.  
Hirondelle joyeuse au toit de leurs chaumières,  
Elle rend plus léger le poids des durs labeurs.

Que cette muse aimée, à la voix fraîche et vive,  
De ses refrains connus égayant l'atelier,  
Soit pour l'humble famille une sœur attentive,  
Et charme en l'élevant le cœur de l'ouvrier.

*Juillet 1854.*

CHARLES ROGIER.

## LES SABOTS NEUFS.

A M. LOUIS TROYE, GOUVERNEUR DU HAINAUT.

*Musique de l'auteur. — 73.*

Hier à l'école, triste et sombre ,  
J'étais honteux comme un hibou ;  
Je cachais mes deux pieds dans l'ombre :  
Mes sabots avaient un grand trou.  
Mais aujourd'hui , l'allure franche ,  
Je veux sortir à tout propos...  
Ah ! quel bonheur que c'est dimanche : }  
J'ai de nouveaux et beaux sabots ! } *bis.*

Hier soir , au retour de la classe ,  
Je chantais le long du chemin ;  
En jouant , un enfant qui passe  
Tombe à l'eau , tout près du moulin.  
Tout habillé dans la rivière  
Je plonge et le sauve des flots...  
J'oubliais , en voyant sa mère ,  
Que j'avais perdu mes sabots.

Ma mère , femme déjà d'âge ,  
Est veuve , et je ne suis pas grand ;  
Quand elle revint de l'ouvrage ,  
J'avouai la chose en pleurant.  
Et loin de me gronder , ma mère  
M'embrasse et dit , le cœur tout gros :

« C'est tout le portrait de son père :  
« Je vais t'acheter des sabots...  
« C'est tout le portrait de son père. »  
— J'ai de nouveaux et beaux sabots !

1854.

## EN AVANT !

Air : *Plus on est de fous, plus on rit.* — 71.

Amis , en ce temps redoutable  
Où l'intérêt seul est sacré ,  
Vous l'avouïrai-je ? à cette table  
Je vins m'asseoir le cœur serré.  
Aux amis j'ai vidé mon verre ,  
Et mon âme s'ouvre en buvant  
L'égoïsme crie : en arrière !  
Et mon cœur répond : en avant !...

Aux lueurs de sa décadence ,  
Faible guide pour notre esprit ,  
L'Inde nous légua la science  
Que vint illuminer le Christ.  
Dieu de paix , il flétrit la guerre ;  
Il meurt ; mais le verbe est vivant.  
En vain César pousse en arrière ,  
Le verbe répond : en avant !

Petits hommes , raisons bridées ,  
Armés de vos vieux arguments ,  
Vous faites la guerre aux idées :  
Arrêtez donc les éléments !  
L'eau remplit une ample chaudière ,  
Le feu pétille en la chauffant :  
Et quand vous criez : en arrière !  
La vapeur répond : en avant !



Eh quoi ! lutterez-vous sans cesse  
Contre la suprême raison ?  
Le génie est une noblesse  
Dont Dieu seul donne le blason.  
L'électricité nous éclaire :  
Un grand penseur , en observant ,  
A la foudre a pris la lumière  
Qui doit nous conduire en avant !

Le travail par qui tout se fonde  
Préoccupe chaque cerveau ;  
Tout fermente , et notre vieux monde  
Voit éclore un monde nouveau.  
Chaque peuple aux autres sur terre ,  
Ouvrit la route en s'élevant :  
C'est l'humanité tout entière  
Qui va s'écrier : en avant !

Amis , à la famille humaine  
Portons un toast en ce beau jour :  
Les petits n'auront plus de haine  
Quand les grands auront plus d'amour.  
Cet avenir en qui j'espère  
Semble m'apparaître en buvant :  
Que chacun remplisse son verre  
Et répète en chœur : en avant !

## JOCRISSE.

AIR : *Mon père était pot.* — 47

Loin de prendre pour parvenir  
La plume ou la palette,  
Jocrisse, en garçon d'avenir,  
Choisit la clarinette.  
    Quinze ans des échos  
    Ses deux concertos  
Furent le long supplice :  
    Messieurs, écoutez  
    Les difficultés  
Que sait vaincre Jocrisse.

Son oncle était, selon son vœu,  
Valet d'une princesse ;  
L'oncle, enchanté de son neveu,  
En parle à son altesse.  
    Voilà qu'un beau jour  
    Il joue à la cour,  
Grâce à sa protectrice ;  
    Chaque souverain  
    Veut l'ouïr soudain :  
— Voyez grandir Jocrisse.

Jocrisse, lancé par les rois  
Sur la grand'route humaine,  
Pour les nobles et les bourgeois  
Devint un phénomène.  
    Jocrisse ici bas  
    Trouve sous ses pas

Sans y mettre malice ,  
Un double trésor :  
Des fleurs et de l'or.  
— Voyez grandir Jocrisse.

Notre homme avec ses deux solos  
Fit le tour de la terre ;  
La Fortune , image des flots ,  
Le porte en Angleterre.  
Il est applaudi :  
Sensible lady  
Lui donne un cœur novice :  
L'enfant d'Albion  
Vaut un million.  
— Voyez grandir Jocrisse.

Jocrisse, par ce million ,  
Revint un homme unique ;  
On le fit chef de bataillon  
De la garde civique.  
Vingt fois décoré ,  
Il sera titré :  
Quel acte de justice !  
L'or rend orateur :  
Il est sénateur.  
— Voyez grandir Jocrisse.

Vieux , Jocrisse un jour dit : « Je meurs !  
» Ma conscience est nette ;  
» Adieu ma femme et les honneurs .  
» Adieu ma clarinette ! »  
Il fait le grand saut...  
Trop souvent au sot  
Ce vieux monde est propice ;  
Et le ciel sourit  
Au pauvre d'esprit :  
Ainsi finit Jocrisse.

Quelle rumeur dans la cité !  
Comme chacun s'agite !  
Un convoi vient de ce côté ;  
Rangeons nous au plus vite.  
Quel riche convoi !  
Les chantres , je croi ,  
Seront lents à l'office ;  
Résonnez , tambours ,  
-Feu , cloches , discours :  
On a perdu Jocrisse !

## LE DRAPEAU DU SOLDAT.

*Musique de l'auteur. — 75.*

Vivre ou mourir pour son drapeau ,  
C'est le cri de guerre  
D'un bon militaire.  
Est-il au monde un sort plus beau :  
Vivre ou mourir pour son drapeau !

C'est un troupier qui vous conseille ,  
Soldat , sous mes habits bourgeois ;  
Je suis un ancien de la vieille :  
Austerlitz m'a valu la croix.  
En vrai Belge j'ai l'âme ardente  
Et vigoureux comme autrefois ,  
J'ai joint , grâce à mil huit cent trente ,  
La croix de fer à l'autre croix.

Vivre ou mourir , etc.

Soldat qu'une fougue guerrière  
Entraîne à courir au danger ,  
Ne déserte point ta bannière  
Pour le drapeau de l'étranger.  
Quand la patrie est en alarmes ,  
C'est ta mère que tu défends :  
Cette mère en criant : aux armes !  
Doit réunir tous ses enfants.

Vivre ou mourir , etc.

Savoir pardonner une offense ,  
C'est la force dans la bonté ;  
Pour ton pays , pour sa défense  
Tu portes le sabre au côté.  
Un camarade de jeunesse  
En duel tomba sous mon bras ;  
Depuis lors je vieillis sans cesse  
Mais le remords ne vieillit pas !

Vivre ou mourir , etc.

Un soldat qui dans la bataille  
Court braver le fer et l'airain ,  
Ne doit-il pas être de taille  
A combattre aussi le chagrin.  
Dieu montre le prix de la tâche ;  
Luttons , la vie est un combat :  
Celui qui se tue est un lâche  
Indigne du nom de soldat !

Vivre ou mourir , etc.

Soldat , le devoir en Belgique  
Pour l'avenir donne des droits ;  
L'honneur peut mettre à ta tunique  
Des étoiles d'or et la croix.  
Soldat , songe qu'à la frontière  
S'il fallait affronter la mort ,  
Tu verrais notre armée entière  
Chanter en chœur avec transport :

Vivre ou mourir pour son drapeau ,  
C'est le cri de guerre  
D'un bon militaire.  
Est-il au monde un sort plus beau :  
Vivre ou mourir pour son drapeau !

## LE CHANT DE L'ATELIER.

*Musique de l'auteur. — 76.*

Ouvrier  
A l'atelier ,  
Fais ton ouvrage  
Avec courage !  
Dieu t'a donné bon cœur , bon bras :  
Sois honnête homme , et tu réussiras.

Pour prendre femme , attends que ta jeunesse  
Sache un métier pour nourrir tes enfants ;  
Place l'honneur plus haut que la richesse :  
Les hommes purs sont les plus grands.

Ouvrier , etc.

Prends pour compagne une sincère amie  
Qui , brave femme et fille d'artisan ,  
Sache qu'un sou par jour d'économie  
Donne trente-six francs par an.

Ouvrier , etc.

Puis au métier que ta main rude exerce  
Ce capital peut prêter son appui :  
Tel commença par un petit commerce ,  
Qui se trouve riche aujourd'hui.

Ouvrier , etc.

Si tes parents vieillissent sur la terre  
Qu'en l'avenir par toi seul ils aient foi.  
Travaille bien pour ton père et ta mère :  
Ils ont tant travaillé pour toi.

Ouvrier , etc.

Fuis l'insensé qui s'adonne au genièvre ,  
Horrible fou qui se tue en buvant ,  
Car ce poison , dans une ardente fièvre ,  
En fait un cadavre vivant.

Ouvrier , etc,

Emprunte un livre où la pensée abonde ,  
Tu le liras aux heures du repos ;  
L'instruction , c'est le niveau du monde :  
Deux hommes instruits sont égaux !

Ouvrier , etc.

Si tu parviens , il faut , en homme sage ,  
De ton passé garder le souvenir :  
Par le travail , l'honneur et le courage  
Il est si beau de parvenir !

Ouvrier

A l'atelier ,

Fais ton ouvrage

Avec courage !

Dieu t'a donné bon cœur , bon bras :  
Sois honnête homme , et tu réussiras.



## LES PETITS AIRS ET LES PETITES CHANSONS.

*Musique de l'auteur. — 77.*

Par la chanson notre enfance est bercée ;  
Dans notre cœur elle incruste ses vers ;  
La mélodie en charme la pensée ,  
Et la chanson doit tout aux petits airs.  
Ainsi que l'aigle on voit les hirondelles  
Franchir aussi les vastes horizons !  
Les petits airs , sur leurs petites ailes ,  
Portent bien loin les petites chansons. (*bis*).

Muse du peuple à sa voix apparue ,  
La chanson passe : elle parle tout haut !  
Dans le salon , la mansarde ou la rue ,  
Franche d'allure , elle arrive bientôt.  
Le cabaret redit ses ritournelles :  
Chacun écoute et reçoit ses leçons.  
Les petits airs , sur leurs petites ailes ,  
Portent partout les petites chansons.

Un vieux soldat , en inclinant la tête ,  
Vient appuyé sur le bras de son fils ;  
Un enfant chante , et le vieillard s'arrête :  
C'est un refrain qu'il a connu jadis !  
C'est un bouquet fait de fleurs immortelles ,  
C'est Béranger , l'écho des plus doux sons :  
Toujours , toujours , sur leurs petites ailes ,  
Les petits airs porteront ses chansons !

Plus d'un génie à la mâle éloquence ,  
S'adresse à tous et n'est pas écouté.  
Du chansonnier le devoir est immense  
Quand il obtient la popularité :  
Semant le bien par ses chansons nouvelles ,  
De l'avenir il prédit les moissons !...  
Les petits airs , sur leurs petites ailes ,  
Portent longtemps les petites chansons.

Oui , la chanson du peuple est l'épopée :  
C'est le discours des tribuns en sarrau.  
La poésie en a fait son épée ,  
Au jour d'alarme elle sort du fourreau !  
Aux droits sacrés ses refrains sont fidèles ;  
Et , pour répondre à la voix des canons ,  
Les petits airs élargissent leurs ailes :  
Le peuple alors marche au bruit des chansons.

## LE PLAISIR ET LA CHARITÉ.

Chœur chanté pendant la marche de la cavalcade historique, en l'honneur  
des grands musiciens Montois *Roland de Lattre (Lassus)*, *Philippe de Mons*,  
et organisée à Mons par la *Société Lyrique*,  
au profit des pauvres, à l'époque du carnaval de 1857.

*Musique de M. Eyckens.*

Joyeux chanteurs, cavalcade historique,  
Nous invoquons, sûrs de leur noble appui,  
Ceux qui jadis illustraient la Belgique,  
Pour secourir les pauvres d'aujourd'hui.

Pour rendre hommage aux rois de l'harmonie  
Dont s'enorgueillit la cité,  
Faisons, amis, marcher de compagnie  
Le plaisir et la charité.

Honneur à vous, escorte triomphale !  
Roland de Lattre et Philippe de Mons  
Sont des noms chers à la ville natale  
Qu'avec ardeur, en frères, nous aimons.

Par la gaité quand notre âme est remplie,  
Eparpillons les ris comme des fleurs :  
Sonnez, grelots ! La main de la folie  
Demain du pauvre ira sécher les pleurs.

Pour rendre hommage aux rois de l'harmonie  
Dont s'enorgueillit la cité,  
Faisons, amis, marcher de compagnie  
Le plaisir et la charité.

*Février 1857.*

---

## L'ENFANT DU PAYS.

A S. A. R. LE DUC DE BRABANT, A L'OCCASION DE SA MAJORITÉ.

(9 AVRIL 1853).

*Chœur composé par M. Bender.*

Le peuple a béni ton enfance ,  
Prince . et le peuple espère en toi :  
Sois toujours prêt pour sa défense  
Comme ton Père , notre Roi.  
Par tes bienfaits sur cette terre ,  
Au ciel fonde ta royauté ;  
Pour les pauvres , comme ta mère ,  
Sois l'ange de la charité ! } *bis.*

### CHŒUR.

Du ciel un ange sympathique  
Nous crie , en nous montrant son fils :  
„ Ce prince , enfant de la Belgique ,  
„ Sera digne de son pays ! „

La Belgique entière te fête !  
Brabançons , Wallons et Flamands ,  
Les Belges sont un peuple honnête  
Qui garde la foi des serments.  
Que ton cœur aux nôtres ressemble :  
Peuple et Roi , double Majesté ,  
Soyons fiers de porter ensemble  
Le drapeau de la liberté.

Du ciel un ange sympathique  
Nous crie, en nous montrant son fils :  
“ Ce prince, enfant de la Belgique ,  
” Sera digne de son pays ! ”

*Avril 1853.*

## UNE MARINE.

### COUPLETS

à M. Aimé Quinet qui m'a offert une jolie marine, d'après Donny,  
en échange d'une chanson.

AIR du Vaudeville de la *Petite Gouvernante*. — 19.

J'accepte une page parfaite  
Pour une imparfaite chanson :  
Moins encore que le poète  
Le peintre a-t-il de la raison ?  
Ta marine est large et charmante ;  
En s'approchant de ce tableau ,  
Ma chanson timide et tremblante  
Craint , hélas ! de tomber à l'eau.

La plage est immense et dorée  
Des reflets du déclin du jour ;  
Toute une famille adorée  
Du marin attend le retour.  
De ta toile calme et profonde ,  
J'aime l'horizon radieux  
Où l'on voit l'infini de l'onde  
S'unir à l'infini des cieux.

La lumière , l'air et la vie  
Animent l'œuvre que voilà ;  
Il semble , en voyant la copie ,  
Que le maître a passé par là.

Après une telle peinture ,  
Prends ton essor , âme de feu :  
Inspire-toi de la nature ,  
Cette œuvre éternelle de Dieu.

*Février 1865.*

## LE ROI & CHARLES ROGIER.

AIR : *Echos des bois errants dans ces vallons.* — 26.

Le Roi passait ; dans la foule , en chemin ,  
Il voit Rogier , s'approche et le salue ;  
Le fils royal vient lui tendre la main :  
Vive le Roi ! répond la foule émue.

Nous confondons ces cris avec fierté :  
Vive le Roi ! Vive la Liberté !

Sur chaque peuple et chaque royauté  
Lorsque grondait un orage sinistre ,  
Charles Rogier , qui n'est plus député ,  
Du souverain fut le digne ministre.

Nous confondons ces cris avec fierté :  
Vive le Roi ! Vive la Liberté !

Rogier , des nains veulent couvrir d'affronts  
Les sages lois que ta voix fit éclore ;  
Ton œuvre existe et nous la défendrons ,  
O vieux soldat du drapeau tricolore !

Nous confondons ces cris avec fierté :  
Vive le Roi ! Vive la Liberté !

Jusqu'aux honneurs élevé , malgré toi ,  
Des envieux méprise la colère.  
Le peuple Belge , à l'exemple du Roi ,  
A consacré ta gloire populaire.



Nous confondons ces cris avec fierté :  
Vive le Roi ! Vive la Liberté !

Vive le Roi ! vive l'homme de bien  
Qui , sans fléchir , répond à notre attente :  
En saluant l'humble et grand citoyen  
Il saluait encor mil huit cent trente !

Nous confondons ces cris avec fierté :  
Vive le Roi ! Vive la Liberté !

15 *Novembre* 1855.

## LE LILAS DE MA COUR.

AIR de la *Treille de sincérité*. — 64.

Tu vieillis , et sous ta verdure ,  
Tu sembles rajeunir toujours ,  
Lilas qui montres pour parure ,  
Aux baisers des premiers beaux jours ,  
La fleur des premières amours.  
Des moineaux au logis fidèles ,  
Quand tu fleuris , chantent soudain ;  
J'entends le cri des hirondelles :  
Ma cour se transforme en jardin !

On pourrait rire  
Si j'osais dire  
Combien je te porte d'amour ,  
O petit arbre de ma cour !

T'inondant de perles humides ,  
De toi le matin est jaloux ;  
Et tes grappes , en pyramides ,  
Semblent , en se penchant vers nous ,  
Exhaler des parfums plus doux.  
Tu viens , comme la poésie ,  
Arbuste pour moi sans pareil ,  
Des vallons riants de l'Asie ,  
Pays des fleurs et du soleil.

On pourrait rire  
Si j'osais dire  
Combien je te porte d'amour ,  
O petit arbre de ma cour !

Mes enfants , à l'âme naïve ,  
Te font témoin de leur gaité ;  
Ainsi qu'une source d'eau vive ,  
De leur grande simplicité  
Dieu fait jaillir la vérité.  
Et , cœur ouvert , bouche muette ,  
Je les écoute bien souvent...  
C'est alors que je suis poète :  
Comme eux je redeviens enfant.

On pourrait rire  
Si j'osais dire.  
Combien je te porte d'amour ,  
O petit arbre de ma cour !

Le vent du soir dans ton feuillage  
Passe et fuit plus suave encor ;  
Avec lui mon esprit voyage :  
Vers l'Orient prenant l'essor ,  
Son rêve lui montre un trésor.  
Je crois voir , douce Providence !  
D'une corne d'or et d'émail ,  
Les Péris verser l'abondance  
A tous les enfants du travail.

On pourrait rire  
Si j'osais dire  
Combien je te porte d'amour ,  
O petit arbre de ma cour !

*Avril 1856.*

## LA MORT DU LILAS.

*Air du Credo du Chansonnier. — 95.*

Le choléra passait ouvrant ses ailes sombres ,  
Et sa main sans pitié moissonnait chaque jour ;  
Lorsqu'au printemps dernier, sous des cieus chargés d'ombres ,  
Il vint planer soudain sur ma petite cour.  
Et le lilas lui dit , dans sa candeur sublime :  
" De ma chère maison daigne épargner le sort ;  
" A tes horribles coups s'il faut une victime ,  
" Me voici : frappe-moi ! " — Le petit arbre est mort.

*Septembre 1866.*

## LE NOUVEAU CADET-ROUSSELLE.

AIR : *C'est l'amour, l'amour, l'amour.* — 78.

Mon Cadet-Rousselle est là  
    Qui flaire  
    Un bon ministère ;  
*Gauche* ou *droite*, le voilà :  
Prenez ce cadet-là !

Son profil de Polichinelle  
A la Chambre est tout radieux ;  
De ce nouveau Cadet-Rousselle  
Le savoir-faire est merveilleux.  
    Devant Rogier et Frère  
    Il fut s'agenouiller ;  
    Mais souffle un vent contraire :  
    A bas Frère et Rogier !

Mon Cadet-Rousselle est là, etc.

Par ses intrigues il sut plaire  
A maint faiseur électoral ;  
Un tripotage tutélaire  
Le fit député libéral.  
    En faux frère sans cesse  
    Quand notre homme a voté,  
    Il vient avec adresse  
    Prôner la liberté !

Mon Cadet-Rousselle est là, etc.

Si par le journal qui le loue  
Cadet jadis fut compromis,  
L'auteur qui lui jetait la boue  
Est maintenant de ses amis.

Oui, de Cadet, ce cuistre  
Est le cœur et la voix :  
Si l'un devient ministre,  
L'autre obtiendra la croix.

Mon Cadet-Rousselle est là, etc.

Quand manœuvrant avec prudence,  
Il semble accomplir son mandat,  
Un faux manteau d'indépendance  
Cache son cœur de rénégat.

Grâce à cette malice,  
Un vote *independant*  
L'a fait nommer le vice  
Le vice-président.

Mon Cadet-Rousselle est là, etc.

Ses nombreux tours de passe-passe  
En font un homme curieux ;  
De la Chambre il est le paillasse,  
Mais le paillasse sérieux.

Orateur, il déride  
Public et Parlement ;  
Veut-on rire ? Il préside :  
Entrez : c'est le moment !

Mon Cadet-Rousselle est là, etc.

Très-habile dans la pratique,  
Notre homme est vraiment sans pareil !  
Nouvel Icare politique,  
Il veut s'approcher du soleil.

Il pourrait dans la lutte  
Retomber sur le sol :  
Qu'il prenne un parachute  
Au lieu d'un parasol !

Mon Cadet-Rousselle est là  
    Qui flaire  
    Un bon ministère ;  
*Gauche* ou *droite* le voilà :  
Prenez ce cadet là !

*Juin 1856.*

## LE PILOTE DE TOURNAI.

AIR : *Suzon sortait de son village.* — 51.

J'ai vu le Pilote dimanche  
Passer le regard plein de feu,  
Echarpe rouge sur la hanche,  
Chapeau marin, bourgeron bleu.  
    Quelle carrure,  
    Quelle tournure !  
A son aspect se taisent les railleurs ;  
    Rien qu'à sa vue,  
    J'ai l'âme émue,  
Car les plus forts sont souvent les meilleurs.  
    Dans ce type-là tout dénote  
    L'homme du peuple simple et vrai.  
Salut, Pilote de Tournai,  
    Salut, joyeux Pilote !

Sur l'Escant, son champ de batailles,  
Comme il s'expose avec bonheur ;  
Pilote, montre tes médailles  
Plus belles que nos croix d'honneur.  
    Sa gloire brille  
    Sur sa famille,  
Qui doublement se plaît à le bénir ;  
    Cet honnête homme  
    Est économe :  
Pour ses enfants il songe à l'avenir.  
    C'est le cœur chaud d'un patriote  
    Toujours aussi brave que gai.  
Salut, Pilote de Tournai,  
    Salut, joyeux Pilote !



Un écolier qui s'émancipe ,  
Est entraîné par le courant ;  
Un Pilote pose sa pipe ,  
S'élance et repêche l'enfant.

Mais vers la rive  
Sa mère arrive  
Et tombe en pleurs dès qu'elle l'aperçoit ;  
Il se ranime :  
Simple et sublime ,  
Son sauveur dit en lui montrant le doigt :  
« Cours vers ta mère qui sanglotte  
« Et ne viens plus seul sur le Quai ! »  
Salut, Pilote de Tournai ,  
Salut, brave Pilote !

Son courage est à toute épreuve :  
Quand fondent les neiges d'hiver ,  
Parfois l'eau déborde , et le fleuve  
Est effrayant comme la mer !  
L'onde s'amasse ,  
Gronde et menace  
D'humbles maisons qu'elle va submerger...  
Cris lamentables !  
Pour ses semblables  
L'homme s'élève au niveau du danger :  
« Je veux , en l'abîme où je flotte ,  
« Périr , ou je les sauverai ! »  
Salut, Pilote de Tournai ,  
Salut, vaillant Pilote !

ENVOI.

Ma Muse qui sans crainte fronde  
Les fourbes de tous les partis ,  
Sans haine pour les grands du monde ,  
Aime à chanter pour les petits.

Franche et sincère ,  
Tournai m'est chère :  
L'*Echo* , la *Lyre* (1) , Artilleur et Pompier .  
Orphéoniste ,  
Pilote , Artiste ,  
Tous ont montré du cœur au chansonnier ,  
Du peuple reste la marotte ,  
O Muse , et je te bénirai...  
Ah ! pour remercier Tournai ,  
J'ai chanté son Pilote.

*Septembre 1856.*

(1) *L'Echo de l'Escaut*, la *Lyre Ouvrière* , sociétés de chœurs.

---

## XXV<sup>E</sup> ANNIVERSAIRE.

*Musique de l'auteur. — 79.*

Lès cris du cœur sont toujours éloquents :  
Un peuple entier fête l'anniversaire  
Du souverain qui depuis vingt-cinq ans  
A gouverné les Belges comme un père.

Bruit du canon , carillon du beffroi ,  
Accompagnez la voix de la patrie :  
C'est la liberté qui s'écrie :  
VIVE LE ROI !

On nous a vus , calmes dans nos débats ,  
Avec le Roi que la Belgique honore ,  
Vers le progrès marcher d'un même pas :  
Sans reculer nous marcherons encore !

Bruit du canon , etc.

Ce noble Roi , cœur plein de loyauté ,  
Est tout puissant par sa haute sagesse ;  
Il couvrira de son nom respecté  
Nos droits sacrés : la tribune et la presse !

Bruit du canon , etc.

Aux yeux surpris des grandes nations ,  
Lorsque l'orage éclatait sur nos têtes ,  
On vit briller nos institutions  
Ainsi qu'un phare au milieu des tempêtes.

Bruit du canon , etc.

Son règne est beau ! le Roi prend pour appui  
La Loi , le Droit et le Peuple lui-même ;  
Il fit monter sur le trône avec lui  
La liberté, cette force suprême !

Bruit du canon , carillon du beffroi ,  
Accompagnez la voix de la patrie :  
C'est la liberté qui s'écrie :  
VIVE LE ROI !

## LA PRIÈRE EN COMMUN.

*Musique de l'auteur. — 80.*

C'est l'heure où les enfants disent les choses saintes  
Que porte vers les cieux leur petite oraison ;  
Leur mère est auprès d'eux à genoux , les mains jointes ,  
Et le bonheur alors plane sur la maison.  
Pour louer le Seigneur la famille s'assemble  
Et le Seigneur répond : « Mains jointes , à genoux ,  
» Lorsque vous êtes trois qui me priez ensemble ,  
» Mon cœur et mon esprit sont au milieu de vous ! »

— Enfants , voici le soir : l'étoile a sa lumière ,  
L'oiseau son chant joyeux , la fleur son doux parfum ;  
Pour rendre gloire à Dieu nous avons la prière :  
Faisons , ô mes enfants , la prière en commun.

L'homme est souvent mauvais et je ne suis qu'un homme  
Par les méchants instincts à la terre lié ;  
Dans vos élans pieux votre bouche me nomme :  
Par vous , ô mes enfants , je suis purifié.  
Parlez de votre mère aux sphères éternelles ;  
Une mère ici-bas est un si grand trésor :  
C'est un ange gardien qui nous cache ses ailes ,  
Mais qui voudrait en vain nous cacher son cœur d'or.

— Enfants , voici le soir , etc.

Priez : et si quelqu'un vous a fait de la peine ,  
N'écartez pas son nom de votre hymne d'amour ,  
Car la prière , enfants , peut dissiper la haine  
Comme se fond la neige au soleil d'un beau jour.

La charité , l'espoir et la foi vous inondent :  
Que le vœu des petits là-haut soit entendu ,  
Afin que le travail et la paix qui fécondent  
Nous rendent pour jamais le paradis perdu !

— Enfants , voici le soir , etc.

La main du créateur montre à la créature  
Les vallons , les forêts , l'océan , le ciel bleu ;  
Partout l'univers parle et dit que la nature ,  
Mère du genre humain , est la fille de Dieu !  
Dieu , c'est , mes chers enfants , la sagesse profonde  
Qui règne sur l'espace et remplit l'infini ;  
C'est le souffle éternel , c'est la splendeur du monde :  
Par la terre et les cieus que son nom soit béni !

— Enfants , voici le soir : l'étoile a sa lumière ,  
L'oiseau son chant joyeux , la fleur son doux parfum ;  
Pour rendre gloire à Dieu nous avons la prière :  
Faisons , ô mes enfants , la prière en commun.

## LES LIONS & LES OURS.

*Musique de l'auteur. — 81.*

Du bruit de leur nom formidable  
Deux cercles remplissent Courtrai ;  
L'un savant , l'autre charitable ,  
Tous deux amis du bon , du vrai.  
L'un s'appelle *Lion de Flandre* ;  
Sous la peau de l'*Ours* redouté ,  
L'autre cache à la pauvreté  
Les bienfaits qu'il a su répandre.

Que je voudrais vivre toujours {  
Avec les Lions et les Ours ! } (*bis.*)

Méritant leur surnom de bête ,  
Pour combler mon désir ardent ,  
Ils m'ont fait , par un jour de fête ,  
Ours et Lion *correspondant*.  
Je suis un Lion très-informe ,  
Je suis un Ours très-mal léché ;  
Mais , par le plaisir alléché ,  
Je viens ici pour qu'on me forme.

Que je voudrais vivre toujours  
Avec les Lions et les Ours !

On disait : la littérature  
En Belgique n'existe pas ;  
Quand un jour, charmante aventure ,  
Vers Courtrai je guidai mes pas ;

J'y vis un cœur plein de science  
Que l'Europe entière a compris.  
Je m'écriai : Gloire au pays  
Qui possède Henri Conscience !

Que je voudrais vivre toujours  
Avec les Lions et les Ours !

2 *Mars* 1861.



## BALLADE.

A M. LE BARON DE W.

AIR du Vaudeville de la *Petite Gouvernante*. — 19.

Le fils était digne du père.  
On restaurait leur vieux château  
Que l'on crut voir sortir de terre  
Offrant un aspect tout nouveau.  
L'architecte était un artiste  
Qui ne pouvait se fourvoyer ;  
Pourtant le château semblait triste :  
Il était un vide au foyer.

Mais Fernand rencontra Marie...  
Fernand, d'une tremblante voix :  
« Père, veux-tu? Je me marie :  
» Nous serons trois comme autrefois. »  
Pour l'épouse et la mère absente ,  
Un pleur à leurs yeux vint briller.  
Une femme jeune et charmante  
Fut bientôt l'âme du foyer.

Des pauvres vers Dieu la prière  
Monta lorsqu'ils furent unis ;  
Car dans la plus humble chaumière,  
Ces grands seigneurs étaient bénis.

Ni cœurs serrés, ni fronts moroses ;  
Leur bonheur vint tout égayer :  
Que de beaux enfants blancs et roses  
Viennent sourire à leur foyer !

*Janvier 1866.*

---

## LE PRINCE DE LIGNE & SIR ROBERT PEEL.

« Puis, l'ambassadeur du plus petit royaume d'Europe, la Belgique, Mgr le prince de Ligne, le type complet de la pompeuse vanité et de la nullité arrogante, » etc., etc.

(Discours prononcé par Sir Robert Peel au dîner public donné le 5 janvier 1837, à l'inauguration de la nouvelle Bibliothèque d'Adderley-Park, à Birmingham.)

Traduction de l'ÉTOILE BELGE.

AIR : *On dit partout que je suis bête.* — 82.

Pourquoi donc, ô prince de Ligne,  
A Moscou parus-tu si digne ?  
En arrogance, en nullité,  
Peel transforme ta dignité.  
Dans un grand banquet, dit l'histoire,  
Il te fit injure... après boire.  
Sir Robert n'a pas ton défaut :  
Prince, sois donc moins comme il faut.

Tu mérites ce trait bacchique ;  
Ambassadeur de la Belgique,  
Tu fus l'envoyé d'un pays  
Moins grand que les États-Unis :  
A ce mot, je vois l'Angleterre  
Soudain se troubler et se taire...  
Sir Robert n'a pas ton défaut :  
Prince, sois donc moins comme il faut.

Aux yeux de la diplomatie,  
Prince, tu dus être, en Russie,

Fier de représenter, je croi,  
Un peuple honnête, un sage Roi.  
Sir Robert Peel tout haut décrie  
Ceux qui rehaussent leur patrie.  
Sir Robert n'a pas ton défaut :  
Prince, sois donc moins comme il faut.

Est-ce un ministre d'Angleterre,  
Au nom illustré par son père,  
Qui vient parler, en casse-cou,  
De son ambassade à Moscou?  
Le malheureux bat la campagne  
Dans des discours pleins de champagne.  
Sir Robert n'a pas ton défaut :  
Prince, sois donc moins comme il faut.

Sir Robert, reprends l'équilibre :  
Le ministre d'un peuple libre  
Doit savoir que la liberté  
A pour flambeau la vérité.  
Honte à l'ivresse qui le plonge  
Dans l'indécence et le mensonge !  
Sir Robert n'a pas ton défaut :  
Prince, sois donc moins comme il faut.

*Janvier 1857.*

## LA LOI SUR LA CHARITÉ.

AIR : *C'est l'amour, l'amour, l'amour.* — 78.

Quel vertige affreux vous porte  
A rétablir la main morte ?  
Plus que moines et couvents ,  
Nous aimons nos enfants !

Chanter est aussi du courage  
Quand l'éclair brille à l'horizon ;  
Souvent pour conjurer l'orage ,  
Le peuple n'a que la chanson.  
Lorsqu'à l'erreur qui passe  
Il sent qu'il faut un frein ,  
Le peuple dans l'espace  
Va jeter son refrain.

Quel vertige affreux, etc.

Quoi ! le pouvoir cherche à défendre ,  
En invoquant la liberté ,  
La main morte qu'on veut nous rendre  
Sous prétexte de charité !  
S'il est tant de misère ,  
Empêchez, par vos lois ,  
L'offrande populaire  
Pour les petits Chinois.

Quel vertige affreux, etc.

On verrait chez un peuple sage  
Les vieux abus remis à neuf ?

Mais refaire le moyen-âge,  
C'est refaire quatre-vingt-neuf.  
Les lois sont en Belgique  
Les mêmes pour chacun :  
Le prêtre et le laïque  
Sont dans le droit commun.

Quel vertige affreux, etc.

Enrichir par un privilège  
Les gens d'une communauté,  
C'est protéger un sacrilège :  
Ils ont fait vœu de pauvreté !  
L'Etat se suicide  
Si l'on vote la loi,  
Mais il a pour égide  
La sagesse du Roi.

Quel vertige affreux, etc.

Loin de l'arène politique,  
Quand le prêtre monte à l'autel,  
Pour l'avenir de la Belgique,  
Nos vœux s'élancent vers le ciel.  
Dieu vrai dont la lumière  
Pénètre nos esprits,  
Entends notre prière  
Et sauve le pays !

Quel vertige affreux vous porte  
A rétablir la main morte ?  
Plus que moines et couvents,  
Nous aimons nos enfants.

## TU FAIS HONNEUR AUX OUVRIERS MONTOIS.

A M. FRANÇOIS DECLERCQ,

Fondateur de la fabrique de Porcelaines du faubourg de Nimy, après une visite faite à son établissement.

AIR *d'Aristippe*. — 6.

Je veux chanter : la muse est indiscreète ;  
Mon cher Declercq , je te trouve en chemin :  
Sans hésiter, tu sais que le poète  
Prend tous les fruits qui tombent sous sa main. (*bis.*)  
Où recueillir une moisson plus ample ?  
Aux ouvriers , indulgents à ma voix ,  
Ta vie est là qui peut servir d'exemple :  
Tu fais honneur aux ouvriers Montois. (*bis.*)

La tâche est rude à celui qui commence :  
Heur et malheur suivent l'homme de près ;  
Tu te jetas seul dans la lutte immense  
Toujours ouverte à tous les intérêts.  
Au premier gain que t'offrit la partie ,  
Joignant bientôt du cœur et tes dix doigts ,  
Tu vins ici fonder une industrie :  
Tu fais honneur aux ouvriers Montois.

Dieu te rendra le bien que tu sus faire ,  
Car les meilleurs sont pour lui les plus grands ;  
Tu lui parais , dans ta modeste sphère ,  
Bien au-dessus de tous nos conquérants.

C'est par la mort que leur gloire est suivie...  
Dans un faubourg, chez d'humbles villageois,  
Tu répandis l'abondance et la vie :  
Tu fais honneur aux ouvriers Montois.

Ton industrie en chefs-d'œuvre est fertile ,  
Par tes émaux les yeux sont éblouis ;  
En citoyen de plus en plus utile ,  
D'un produit neuf tu dotes le pays (1).  
D'autres travaux vont t'arracher peut-être  
A la fabrique où l'on chérit tes lois :  
Tes ouvriers n'oublieront pas leur maître !  
Tu fais honneur aux ouvriers Montois.

Pour débiter, ici, dans ta jeunesse,  
Tu fus, dit-on, serviteur quelque part ;  
Au préjugé point d'indigne faiblesse :  
Sois fier surtout de ton point de départ.  
Tu répondrais, si, dans ton existence,  
Quelqu'un raillait ton métier d'autrefois :  
« Par le travail j'ai comblé la distance ! »  
Tu fais honneur aux ouvriers Montois.

*Novembre 1858.*

(1) Après de longues recherches, M. Declercq a découvert, près de Beaumont, une terre dont il a fait de la très-belle pâte de Porcelaine.



## LE LENDEMAIN DE LA FIN DU MONDE.

(14 JUIN 1857.)

AIR du Carnaval. — 9.

L'astrologie a parlé : point de grâce !  
Pour nous plonger dans l'éternelle nuit ,  
Une comète , en dévorant l'espace ,  
Doit tout brûler , le treize , avant minuit.  
Le créateur de la grande famille  
Va-t-il user la foudre à nous punir ?...  
Non , l'ombre fuit , regardez , le ciel brille :  
Le monde , amis , n'est pas près de finir. (*bis.*)

Une comète (1) a marqué son passage  
En ravivant la vigne et les moissons ;  
Le cœur rempli du plus heureux présage ,  
Le travailleur a repris ses chansons.  
Un beau soleil vient féconder la terre ;  
La main de Dieu s'étend pour nous bénir ,  
Le riche admire et l'indigent espère :  
Le monde , amis , n'est pas près de finir.

La charité , c'est la vertu sublime  
Qui dit aux grands : Secourez les petits.  
Sous son manteau la main-morte et la dîme  
Voudraient cacher leurs vastes appétits.

(1) La comète de 1811.

Loin d'enrichir le froc ou la barbette ,  
Tout legs pieux au travail doit s'unir  
Pour mieux fonder les caisses de retraite.  
Le monde , amis , n'est pas près de finir.

Le citoyen , quand il est honnête homme ,  
Met la patrie au dessus des partis ;  
Nous lutterons contre les fils de Rome  
S'ils ne sont plus les enfants du pays.  
Droits et devoir y trouvent l'équilibre ;  
Le Roi , le peuple ont foi dans l'avenir :  
C'est pour longtemps que la Belgique est libre !  
Le monde , amis , n'est pas près de finir.

Loin des Judas soucieux et moroses ,  
Dans un verger aux arbres ravissants ,  
Pommiers fleuris , ainsi qu'eux blancs et roses ,  
Je vois courir et jouer des enfants.  
Dans la nature il est tant de ressource :  
Chaque printemps revient la rajeunir ;  
Le genre humain se retrempe à sa source.  
Le monde , amis , n'est pas près de finir.

Aux sombres jours , on voit surgir des sages  
Pour éclairer la vieille humanité ;  
Si tout périt , dans l'océan des âges ,  
Tout doit périr , hormis la vérité !  
Du haut des cieus un Dieu la fit descendre ;  
Le fer , le feu n'ont pu l'anéantir :  
C'est le Phénix qui renaît de sa cendre !  
Le monde , amis , n'est pas près de finir.

COUPLET A M. CHARLES ROGIER

AIR : *C'est un lanla landerirette.* — 20.

Rogier, la voix populaire  
S'élève pour te venger ;  
On t'appelle au ministère :  
La patrie est en danger !  
— Musette, ainsi qu'un astronome,  
Je te revois le nez au vent ;  
C'est l'étoile d'un honnête homme :  
Regarde le soleil levant.

*Novembre 1857.*

## UNE CHAUMIÈRE DANS LES ARDENNES.

*Musique de l'auteur. — 83.*

Pittoresques Ardennes ,  
Au milieu de tes plaines  
Déjà le soleil luit ;  
Et de cette chaumière ,  
Qu'inonde sa lumière,  
Ne s'échappe aucun bruit.

Elle reste fermée ,  
Sans jeter sa fumée  
Comme un panache au vent ;  
Un beau jour la rend belle :  
Et pourtant autour d'elle,  
Pas un être vivant.

En ce lieu solitaire ,  
Dieu seul sait quel mystère  
Tient fermé ce séjour.  
Quant à moi, je suppose  
Que la chaumière close  
Est ouverte à l'amour.

## RÉPONSE A SANCHO

(Voir son n° du 27 Décembre 1837.)

### COUPLETS DÉDIÉS A M. VICTOR JOLY.

Oui, je suis né à La Haye, le 30 mai 1816, d'une mère belge et d'un père français qui vinrent habiter Mons six mois après ma naissance. — Oui, j'ai le cœur belge : je l'ai prouvé par mes chansons patriotiques, et je suis fier de dire que, seul en Belgique jusqu'à ce jour, M. Victor Joly a songé à faire de moi un étranger dans le pays que je regarde comme ma patrie. — Oui, je me suis fait une position par mon travail.

*Sancho* me reproche tout cela comme un crime. Pourquoi ?

AIR : *Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.* — 62.

*Sancho*, cesse de t'irriter :  
Tu ne me feras pas *chanter* (1).

*Sancho*, dans des lignes fleuries,  
Démasquant mes vastes projets,  
Dit que j'ai choisi trois patries,  
Afin de mordre à trois budgets.

*Sancho*, cesse de t'irriter :  
Tu ne me feras pas *chanter*.

Du Hollandais j'ai l'avarice ;  
Et, pour te rendre ton encens,  
Du Français je tiens la malice,  
Du Belge je tiens le bon sens.

(1) Donner de l'argent à un pamphlétaire de bas étage pour acheter son silence.  
(Dictionnaire de poche à l'usage de M. Victor Joly).

*Sancho*, cesse de t'irriter :  
Tu ne me feras pas *chanter*.

Je suis le plus adroit compère  
Car, longtemps avant d'être né,  
Je me faisais un sort prospère :  
Quel destin je me suis donné !

*Sancho*, cesse de t'irriter :  
Tu ne me feras pas *chanter*.

Je pose, régente, administre :  
Guillaume m'a fait commandeur,  
Léopold m'a nommé ministre,  
Et Napoléon sénateur.

*Sancho*, cesse de t'irriter :  
Tu ne me feras pas *chanter*.

*Sancho*, trêve aux plaisanteries ;  
Pour te placer, j'ai résolu  
De t'offrir à mes trois patries :  
Nulle d'elles ne t'a voulu.

*Sancho*, cesse de t'irriter :  
Tu ne me feras pas *chanter*.

Pour vivre selon ta coutume,  
On te voit, d'un air menaçant,  
Sur sa gorge mettant ta plume,  
Gueuser l'aumône du passant.

*Sancho*, cesse de t'irriter :  
Tu ne me feras pas *chanter*.

Le sublime touche au grotesque :  
Quand passe un homme vert encor,

Sur ton échine gigantesque  
Il ne pleut pas toujours de l'or.

*Sancho*, cesse de t'irriter :  
Tu ne me feras pas *chanter*.

Fesse-Mathieu pour me pourfendre  
Près de toi s'épuise à rimer :  
Vous êtes faits pour vous entendre  
Et pour ne pas vous estimer.

*Sancho*, cesse de t'irriter :  
Tu ne me feras pas *chanter*.

Contre moi désormais ta rage  
Peut se vautrer dans tes écrits :  
Je n'aurai plus pour ton *chantage*  
Que le silence et le mépris.

*Sancho*, cesse de t'irriter :  
Tu ne me feras pas *chanter*.

*Janvier 1858.*

## LES GRENOUILLES & LES OISEAUX.

AIR du Vaudeville de la *Petite Gouvernante*. — 19.

En ce monde étrange , l'envie ,  
Pour faire taire les oiseaux ,  
Aux grenouilles donna la vie  
Dans les herbes et les roseaux.  
Qui donc salûrait dans l'espace ,  
Dieu , la nature et les beaux jours ?  
En vain la grenouille croasse :  
Les oiseaux chanteront toujours !

*Janvier 1858.*



## LA CHANSON DU BERCEAU.

A MADAME ACHILLE JUBINAL.

AIR : *Échos des bois errants dans ces vallons.* — 26.

Sur ton berceau le refrain d'un ami  
Voltigera , dit ta mère qui veille.  
Comme un oiseau sur la branche endormi ,  
Pour te chanter ma muse se réveille.

C'est un ami , cher petit nourrisson ,  
Qui te dira ta première chanson.

Autour de toi tout semble s'égayer  
Sous le regard d'une mère ravie :  
Sa douce voix t'apprend à bégayer  
Des mots touchants qui charmeront ta vie.

C'est un ami , cher petit nourrisson ,  
Qui te dira ta première chanson.

Ta mère est là prompte à sécher tes pleurs :  
Pour réjouir son âme qui rayonne ,  
Que ton printemps , comme un arbuste en fleurs ,  
Donne à rêver aux beaux fruits de l'automne.

C'est un ami , cher petit nourrisson ,  
Qui te dira ta première chanson.

Dieu veuille alors que l'ange du berceau ,  
Qui verse en nous des trésors d'harmonie ,

De ton cœur pur , ainsi qu'un frais ruisseau ,  
Fasse jaillir la source du génie.

C'est un ami , cher petit nourrisson ,  
Qui te dira ta première chanson.

Dans le chemin s'il te faut un appui ,  
Pour te guider vers l'avenir prospère ,  
J'en connais un , tu peux compter sur lui :  
C'est le savoir et l'amour de ton père.

C'est un ami , cher petit nourrisson ,  
Qui te dira ta première chanson.

Faible d'abord , un monde bienveillant  
Va t'accueillir sur la grand'route humaine ;  
Fort , tu verras dénigrer ton talent :  
L'envie un jour a fait naître la haine.

C'est un ami , cher petit nourrisson ,  
Qui te dira ta première chanson.

Si Dieu te fit pour un destin si beau ,  
Dans le combat , comme après la victoire ,  
Les ailes d'or de l'ange du berceau  
S'élargiront pour abriter ta gloire.

C'est un ami , cher petit nourrisson ,  
Qui t'aura dit ta première chanson.

## LA BATAILLE DES ÉPERONS D'OR.

(Plaine de Groeninghe, près de Courtrai.)

MERCREDI 11 JUILLET 1302.

*Musique de A. Gevaert. — 84.*

Vers Courtrai d'orgueilleuses bandes  
Accourent au bruit des clairons ;  
Contre les communes flamandes  
Philippe (1) a lancé ses barons.  
Ce n'est pas le peuple de France ,  
Serf sous la féodalité ,  
Non , c'est contre la liberté  
Le despotisme qui s'avance !

Flandre , combats avec fierté :  
Cette lutte sera féconde ,  
Car , de ton sol ensanglanté ,  
Le germe de la liberté  
Va poindre et transformer le monde.

Mais le tocsin se fait entendre...  
Les chevaliers , fléau d'enfer ,  
Passent en ravageant la Flandre  
Et par la flamme et par le fer.  
Bénis par leur famille en larmes ,  
Dans leur sainte rébellion ,

(1) Philippe-le-Bel, roi de France.

Au cri sacré : « Flandre au lion ! » (1)  
Peuple et bourgeois ont pris les armes.

Flandre , combats avec fierté :  
Cette lutte sera féconde ,  
Car , de ton sol ensanglanté ,  
Le germe de la liberté  
Va poindre et transformer le monde.

Nos châteaux-forts et nos églises  
Se sont ouverts à deux battants ;  
La noblesse , pour nos franchises ,  
Est au milieu des combattants. (2)  
Et la religion chérie  
Vient servir , dans sa majesté ,  
La cause de l'humanité  
Sous les drapeaux de la patrie.

Flandre , combats avec fierté :  
Cette lutte sera féconde ,  
Car , de ton sol ensanglanté ,  
Le germe de la liberté  
Va poindre et transformer le monde.

Gloire au transport qui vous anime  
Juliers , Borluut , Coninck , Breydel, (3)  
Pour une défaite sublime  
Ou pour un triomphe immortel !  
Le champ d'honneur est leur tribune ,  
Ils électrisent nos soldats :  
Les Flamands ne souffriront pas  
Qu'on touche aux droits de la commune.

(1) Vlanderen den Leuw.

(2) Mais il faut surtout signaler la part que la noblesse flamande prit à la défense de la Flandre. (*Histoire de Flandre*, Kervyn de Lettenhove).

(3) Guillaume de Juliers, Borluut, chef des Gantois. Conynck, Breydel, chefs des corporations de Bruges.

Flandre , combats avec fierté :  
Cette lutte sera féconde ,  
Car , de ton sol ensanglanté ,  
Le germe de la liberté  
Va poindre et transformer le monde.

Aux flamands un prêtre héroïque ,  
En disant : “ Dieu , sois avec nous ! ”  
A montré le saint viatique :  
Tous nos guerriers sont à genoux.  
Puis , prenant un peu de poussière ,  
Chacun , devant les ennemis ,  
Donne à la terre du pays  
Le baiser d'un fils à sa mère.

Flandre , combats avec fierté :  
Cette lutte sera féconde ,  
Car , de ton sol ensanglanté ,  
Le germe de la liberté  
Va poindre et transformer le monde.

Les chevaux font trembler la terre ;  
Et , lance au poing , bannière au vent ,  
Des chevaliers l'armée entière  
Roule vers nous comme un torrent !  
Ainsi qu'aux flots dans la tempête  
Dieu , notre suprême témoin ,  
Leur dit : “ Vous n'irez pas plus loin. ”  
Soudain un fossé les arrête !

Flandre , combats avec fierté :  
Cette lutte sera féconde ,  
Car , de ton sol ensanglanté ,  
Le germe de la liberté  
Va poindre et transformer le monde.

En vain chaque ennemi s'élance  
Afin d'atteindre à l'autre bord :

Le *goedendag* brise la lance , (1)  
Le *goedendag* donne la mort !  
La Flandre venge ses injures :  
Nobles , prêtres , gens des métiers  
Renversent les barons altiers  
Dans leurs magnifiques armures.

Flandre , triomphe avec fierté :  
Ta victoire sera féconde ,  
Car , de ton sol ensanglanté ,  
Le germe de la liberté  
Va poindre et transformer le monde.

Enfin de la chevalerie  
Les vainqueurs , plus pieux encor ,  
Sur les autels de la patrie  
Déposent les éperons d'or.  
Et les nations opprimées  
Se disent : — A nous l'avenir :  
Pour nous sauver et nous unir  
Il existe un Dieu des armées !

Flandre , triomphe avec fierté :  
Ta victoire sera féconde ;  
Car , de ton sol ensanglanté ,  
Le germe de la liberté  
Va poindre et transformer le monde.

Les peuples sont une famille :  
La France , en sa virilité ,  
A , sous les murs de la Bastille ,  
Brisé la féodalité.  
Belgique , dans l'histoire humaine ,  
Tes fils ont des titres plus beaux ,

(1) *Goeden-tay* : Massue hérissée de pointes de fer. Nos soldats appelaient par ironie *bonjour* ou *goe!endag*, cette arme dont ils allaient faire un si terrible usage.  
(*Histoire de Belgique*, Théodore Juste).

Car ils ont des temps féodaux  
Les premiers secoué la chaîne !

Flandre, triomphe avec fierté :  
Ta victoire est toujours féconde ,  
Car sur ton sol ensanglanté ,  
La moisson de la liberté  
Germa pour transformer le monde.

## LA SAINT-HUBERT.

A S. A. R. M<sup>GR</sup> LE COMTE DE FLANDRE

*Musique de l'auteur. — 83.*

En se préparant dès la veille  
Pour la traque du lendemain,  
Il semble qu'on fera merveille ;  
Joyeux, on se met en chemin.  
Voici le rendez-vous de chasse :  
Les gardes, les traqueurs sont prêts...  
L'automne répand dans l'espace  
La bonne senteur des forêts.

Nos souvenirs ont plus de charmes  
Quand le vin pétille au dessert ;  
Au bruit des verres et des armes ,  
Il faut gaîment fêter la Saint-Hubert. (*bis.*)

Au poste ! La chasse commence :  
La trompe a donné le signal !  
Les chasseurs font un long silence,  
Les traqueurs un bruit infernal.  
Les fusils tonnent presque ensemble :  
Lièvres, lapins sont aux abois...  
Le gibier mort, on se rassemble  
Pour traquer plus loin dans le bois.

Nos souvenirs, etc.



Au repos, la pipe allumée  
Enflamme bruyère et bois mort ;  
On ouvre, en fuyant la fumée ,  
Un grand panier plein jusqu'au bord.  
Chacun s'assied : la flamme brille ;  
Le feu, le vin rendent du ton.  
Maîtres et gardes en famille  
En riant cassent le croûton.

Nos souvenirs , etc.

Après la chasse , un garde cherche  
Dans un noir carré de sapins ,  
Une longue et solide perche  
Pour pendre lièvres et lapins.  
Autour du *Roi* faisant tapage,  
On revient, fier de son gibier,  
Par la grand' route du village :  
On est parti par le sentier.

Nos souvenirs , etc.

On trouve un repas confortable  
Chez l'un des chasseurs de l'endroit ;  
Le plus mauvais tireur, à table,  
Le verre en main , devient adroit.  
Le vin aux têtes échauffées  
Donne de magiques clartés :  
Au pays des contes de fées  
Les convives sont transportés.

Nos souvenirs , etc.

Puis, rêvant aux chasses prochaines ,  
La nuit, partout dans les halliers ,  
On voit les lièvres par centaines ,  
On voit les lapins par milliers.

Vite on fait feu : chaque coup porte ;  
De Nemrod on a le coup d'œil.  
Quand le réveil frappe à la porte,  
On allait abattre un chevreuil !

Nos souvenirs ont plus de charmes  
Quand le vin pétille au dessert ;  
Au bruit des verres et des armes,  
Il faut gaiment fêter la Saint-Hubert.

## LA CHANSON DES ENFANTS.

AIR de la Bière. — 61.

L'airain sonne  
Au vieux beffroi ;  
L'écho joyeux redit la Brabançonne.  
L'airain sonne  
Au vieux beffroi ;  
Heureux enfants, chantons : Vive le Roi !

Dès le matin, notre mère attendrie,  
Qui des vertus nous enseigne la loi,  
Disait : « Mon fils, sois fier de ta patrie,  
« Tu vas tantôt passer devant le Roi ! »

L'airain sonne, etc.

Rendons hommage au bon maître d'école :  
Contre l'erreur il lutte corps à corps ;  
A notre front il met une auréole,  
Dans notre cœur il sème des trésors.

L'airain sonne, etc.

Pour le savoir, qu'on soit moins économe :  
L'instituteur est l'ouvrier du bien :  
Par ses leçons, l'enfant devient un homme  
Qui sent en lui l'âme du citoyen.

L'airain sonne, etc.

L'instituteur, simple et patriotique ,  
C'est le ruisseau qui, sans bruit dans son cours ,  
Donne la source au fleuve magnifique  
Où le progrès navigue pour toujours.

L'airain sonne, etc.

En ce grand jour dont parlera l'histoire ,  
Nous réclamons par nos cris triomphants ,  
*L'instruction gratuite, obligatoire :*  
Tout l'avenir est au cœur des enfants !

L'airain sonne, etc.

Gloire à l'élu qui porte la couronne !  
De la jeunesse il entendra le vœu :  
Nos faibles voix monteront jusqu'au trône ,  
Pour s'élaner du trône jusqu'à Dieu !

L'airain sonne  
Au vieux beffroi ;  
L'écho joyeux redit la Brabançonne.  
L'airain sonne  
Au vieux beffroi ;  
Heureux enfants, chantons : Vive le Roi !

*Septembre 1858.*

## MONSIEUR DU FLAFLA.

AIR : *Cette chaumière-là vaut un palais.* — 86.

Je suis Monsieur Du Flafla !  
De l'espace ,  
Quand je passe ;  
Faites place , me voilà :  
Je suis Monsieur Du Flafla ,  
Oui, je suis (*bis*) Monsieur Du Flafla.

Tout haut personne ne proteste  
Contre moi qui trafique en grand :  
Les millions , je vous l'atteste ,  
Sont toujours bons à qui les prend.  
Que le vulgaire honnête  
Aille rampant au sol :  
J'ai su rester au faite  
Depuis mon premier vol.

Je suis Monsieur Du Flafla , etc.

Ces gens dont l'honneur est la sphère ,  
Ils travaillent : dédaignons-les.  
Ces fripons vivent à rien faire :  
Soyez à leurs ordres , valets !  
Je défends que l'on ouvre  
A mes pauvres parents ;  
Au vice que l'or couvre ,  
Ouvrez à deux battants !

Je suis Monsieur Du Flafla , etc.

Je lance, par l'agiotage,  
Les actions de mes journaux,  
Mes actions de charbonnage,  
De chemins de fer et canaux.

Le succès légitime  
Mes opérations.  
On entoure d'estime  
Les bonnes actions.

Je suis Monsieur Du Flafla, etc.

Je pris pour femme une héritière  
Dont le père, illustre pied-plat,  
Sut consacrer sa vie entière  
A spéculer avec éclat.

C'est un Crésus d'élite  
Qui fait tout à propos :  
Sa troisième faillite  
Triple ses capitaux.

Je suis Monsieur Du Flafla, etc.

De moi bien fol est qui se moque ;  
Le monde m'a glorifié :  
Le vice commun de l'époque  
En moi s'est personnifié.

Roulant mon impudence  
Comme un paon radieux,  
Je suis ma Providence :  
C'est l'or qui fait les Dieux !

Je suis Monsieur Du Flafla !

De l'espace,  
Quand je passe ;  
Faites place, me voilà :  
Je suis Monsieur Du Flafla,  
Oui, je suis (*bis*) Monsieur Du Flafla !

## L'ŒIL DE FOURRIER.

AIR de la *Sentinelle*. — 31.

Le grand Fourrier , fourrant le nez partout ,  
Et de Dieu même improuvant la sagesse ,  
Dit qu'une queue avec un œil au bout  
Doit un beau jour compléter notre espèce.  
Le bon Dieu , sans être savant ,  
Fit tout d'une sage manière ,  
Car c'est pour marcher en avant  
Que l'homme a deux yeux par devant  
Et qu'il n'en a pas par derrière ,  
Par derrière.

*Février* 1859.

---

COUPLETS A MON FILLEUL, ANTOINE DELMÉE,

LE JOUR DE SON BAPTÈME.

AIR du vaudeville de la *Petite Gouvernante*. — 19.

Je te donne le nom d'Antoine ,  
Mon parrain m'a donné ce nom  
Qui fut celui d'un très-grand moine  
Célèbre par son compagnon.  
Le saint qui m'est toujours prospère  
M'inspire pour toi ce refrain :  
Mon filleul , ressemble à ton père , { (bis.)  
C'est le souhait de ton parrain.

Il est aujourd'hui journaliste , (1)  
Lui qui fut un simple ouvrier ;  
N'est-ce pas le cœur d'un artiste  
Qui battait sous son tablier ?  
Comme lui , sois bon pour ta mère  
Qui t'aime et répète soudain :  
« Mon enfant , ressemble à ton père ,  
C'est le souhait de ton parrain. »

Ennemi des basses manœuvres ,  
Fuyant les tortueux chemins ,  
Ton père est le fils de ses œuvres ;  
L'honneur , voilà tes parchemins !

(1) Adolphe Delmée, rédacteur et propriétaire de l'*Economie*, de Tournai.



A l'ouvrage vaillant compère ,  
Au plaisir joyeux boute-en-train !...  
Mon filleul , ressemble à ton père ,  
C'est le souhait de ton parrain.

O Benjamin d'une famille  
Fière de ses premiers enfants ,  
Dans ton étoile qui scintille  
Je lis des destins triomphants !  
Dieu seul sait tout ; mais l'homme espère :  
L'espoir est un présent divin.  
Rehausse le nom de ton père ,  
C'est le souhait de ton parrain.

11 *Janvier* 1859.

Je chantais l'hymne d'espérance  
Et rêvais un chemin de fleurs  
Pour mon filleul , quand la souffrance  
L'enlève à sa famille en pleurs.  
Il reste à nos peines cruelles  
La foi , ce baume souverain :  
Je chantais ! — L'enfant a des ailes :  
Un ange au ciel est son parrain !

*Mai* 1866.

## LA CRUCHE.

AIR : *Verse, verse bon vin de France.* — 33.

„ Les miliciens quittent nos champs ;  
„ Des mères je sens le martyre !  
„ Je veux faire une tirelire  
„ Pour le dernier de mes enfants.  
„ C'est un fils !... En guidant ses pas ,  
„ Déjà mon âme s'inquiète ;  
„ Les riches ne sont point soldats !  
„ Ma cruche sera ma cachette ,  
    „ Sera ma cachette.  
„ A prix d'or puisque tout s'achète ,  
„ Mon garçon ne partira pas. „

Un jour la mère en cheveux blancs ,  
Tressaille d'espoir et de crainte ;  
Elle casse la cruche sainte,  
Et soudain , de ses doigts tremblants ,  
Elle compte en priant tout bas ,  
Et s'écrie , après sa prière :  
„ C'est le paradis ici-bas  
„ Que Dieu fait de notre chaumière ;  
    „ De notre chaumière ;  
„ J'ai compté, la somme est entière :  
„ Mon garçon ne partira pas ! „

Une cocarde à son chapeau ,  
Le fils que le bonheur transporte  
Chante et saute en ouvrant la porte :  
Il a pris un bon numéro !

— « Epargne, tu nous resteras  
» Pour acheter ce coin de terre ;  
» O mon fils, où tu sèmeras,  
» Dieu voudra féconder, j'espère ,  
    » Féconder, j'espère....  
» Mon enfant, embrasse ton père  
» Qui pleure en nous tendant les bras ! »

*Février 1859.*

## LE CHATEAU DE BON ACCUEIL.

A DEVISME.

*Musique de l'auteur. — 37.*

Devisme, mon bon camarade,  
J'ai bien reçu ton vin de choix. (1)  
Avec les ouvriers Montois,  
Quand ils m'offrent leur sérénades,

Nous buvons ton vin d'Argenteuil,  
Clos du château de bon accueil.

Ta nature vaillante et franche  
Invente et progresse toujours ;  
Mais l'armurier des autres jours  
Devient grand seigneur le dimanche !

Il faut boire un coup d'Argenteuil,  
Clos du château de bon accueil.

Ici-bas, sainte Providence,  
Le paradis n'est pas perdu,  
Car le travail nous l'a rendu :  
Le travail donne l'abondance.

Il faut boire un coup d'Argenteuil,  
Clos du château de bon accueil.

(1) Devisme a choisi et m'a envoyé en cadeau la meilleure pièce de vin de sa récolte de 1837.

De ce château qui nous rassemble ,  
L'humble atelier n'est point jaloux ;  
Le cœur du peuple bat en nous ,  
Lorsque nous chantons tous ensemble :

Il faut boire un coup d'Argenteuil ,  
Clos du château de bon accueil.

Quoi ! c'est l'empereur de Russie  
Qui t'a décoré le premier...  
La croix que porte l'ouvrier  
Honore la démocratie.

Il faut boire un coup d'Argenteuil ,  
Clos du château de bon accueil.

Notre amitié, dès son aurore ,  
Fut pour nous le vin bienfaisant  
Qui toujours est, en vieillissant ,  
En vieillissant, meilleur encore.

Il faut boire un coup d'Argenteuil ,  
Clos du château de bon accueil.

*Argenteuil, 17 Avril 1859.*

## LES SOLDATS DE L'INDUSTRIE.

Mgr le duc de Brabant croit fermement, et avec raison selon nous, que les progrès énormes faits depuis 1830 par la Belgique dans la voie de la prospérité matérielle, ne la dispensent pas de suivre l'exemple des autres peuples nos voisins, sans cesse occupés à créer des débouchés nouveaux à leur activité croissante. Les marchés que nous avons jusqu'ici trouvés à nos portes vont se rétrécissant chaque jour : nous trouvons maintenant des concurrents où nous ne comptions jadis que des consommateurs. Faut-il, dans cet état de choses, rester inactifs et attendre, pour nous décider, que nos rivaux aient pris possession de tous les marchés de l'Orient et du Nouveau-Monde ?

*Séance du Sénat, 17 février 1860 (INDÉPENDANCE).*

*AIR de ma vigne. — ss.*

L'océan caresse nos bords ;  
Notre sol produit des trésors ;  
L'usine, au moteur énergique,  
Chante auprès du chemin de fer ;  
De ses travaux le peuple est fier :  
Courage, enfants de la Belgique !  
Vieux, nous resterons au sillon ;  
Partez sous notre pavillon.

Ecoutez une voix chérie :

— Aux richesses du genre humain,  
La mer offre un vaste chemin ;  
Ouvrez le monde (*bis*) à la patrie,  
Jeunes soldats (*bis*) de l'industrie.

Quoi ! nous laisserions enfouis  
Les dons précieux du pays...  
Belges, marchons ; l'Europe marche.  
Nos ports ont de bons matelots ;

Dieu semble dans le bruit des flots  
Nous crier de construire une arche.  
Pavoisons de nos trois couleurs  
La marine des travailleurs.

Ecoutez une voix chérie :

— Aux richesses, etc.

Dans l'histoire des anciens temps,  
Je vois passer, drapeaux flottants,  
Les nombreux vaisseaux de la Flandre.  
De cette opulente grandeur,  
Nous pouvons voter la splendeur  
D'où nos aïeux ont dû descendre.  
Un peuple est-il déshérité  
S'il possède la liberté ?

Ecoutez une voix chérie :

— Aux richesses, etc.

Pour atteindre aux bords étrangers,  
L'océan est plein de dangers,  
Vous dira sans doute une mère.  
Mais, pour extraire nos produits,  
Nos ouvriers, au fond du puits,  
Sont-ils sûrs de sortir de terre ?  
Gloire au marin, gloire au mineur  
Qui sont toujours au champ d'honneur.

Ecoutez une voix chérie :

— Aux richesses, etc.

Au-dessus des voix des partis,  
Faisons résonner nos outils.  
Mais, après des luttes splendides,  
Puisque sa vie est un combat,

L'ouvrier comme le soldat  
A droit au pain des invalides.  
C'est le budget de l'avenir  
Que les nations vont bénir.

Ecoutez une voix chérie :

— Aux richesses du genre humain ,  
La mer offre un vaste chemin ;  
Ouvrez le monde (*bis*) à la patrie ,  
Jeunes soldats (*bis*) de l'industrie.

*Février* 1860.



## TOUT VIEILLIT.

Air de la *Treille de sincérité*. — 64.

Tu me fuis, jeunesse adorée,  
D'un pas, hélas! trop diligent;  
Dans ma chevelure dorée,  
J'aperçois plus d'un fil d'argent. (*bis.*)  
L'hymne de ma reconnaissance  
Vers le Seigneur monte toujours;  
La richesse? non, mais l'aisance  
Charme l'automne de mes jours.

Le temps s'envole,

Je m'en console;

Oui, je vieillis; mais, Dieu merci,  
Mon vin, mon vin vieillit aussi! (*bis.*)

Le vin gagne, gagne sans cesse,  
L'âge le rend délicieux;  
L'homme perd tout par la vieillesse:  
Mais, grâce au philtre précieux,  
J'entends résonner dans mon âme  
Les voix si douces du printemps;  
Ma muse a des ailes de flamme,  
Et, le verre en main, j'ai vingt ans!

Le temps s'envole, etc.

Dans une fête de famille,  
Riche de travail et d'honneur,  
Comme le vin, l'esprit pétille:  
A lui l'espace et le bonheur!

En plantant la vigne féconde,  
Noé fut inspiré du ciel :  
C'était le breuvage du monde  
Pour le banquet universel.

Le temps s'envole, etc.

Dans le mirage salutaire  
De ces vins généreux et francs,  
Pour l'homme chaque homme est un frère ;  
Mais il est des pauvres souffrants.  
Bouteille à l'indigent promise,  
Rends-lui la force et la santé :  
En robe noire, coiffé grise,  
C'est une sœur de charité.

Le temps s'envole, etc.

De ta prison qu'on te délivre,  
Rubis charmant, flot parfumé ;  
Le cœur me bat, je me sens vivre :  
Comme toi j'étais comprimé.  
La vérité doit luire aux sages  
Dans les vapeurs du jus vermeil :  
Ce n'est qu'à travers les nuages  
Qu'on peut regarder le soleil.  
Le temps s'envole,  
Je m'en console ;  
Oui, je vieillis ; mais, Dieu merci !  
Mon vin, mon vin vieillit aussi ! (*bis.*)

## LES ANGES DU FOYER.

### COUPLETS

offerts à M<sup>lle</sup> Alice P. et à Georges G., avocat à la cour impériale de Paris,  
le jour de leur mariage.

AIR : *Echos des bois errants dans ces vallons.* — 26.

Les grâces ont entouré son berceau ,  
M'écrivait George, en me parlant d'un ange ;  
Alice, après un éloge si beau ,  
Je n'ose plus chanter votre louange.

Et cependant aussi le chansonnier  
Sait qu'une fille est l'ange du foyer.

George a tracé le plus charmant portrait  
Tout rayonnant des beautés de votre âme ;  
Dans mes écrits, que n'ai-je le secret  
De faire, Alice, un ange de la femme !

Et cependant aussi le chansonnier  
Sait qu'une femme est l'ange du foyer.

Vous la verrez, George, plus triomphant ,  
Si Dieu parfait votre union bénie ;  
O mon ami, la mère pour l'enfant  
A des trésors de tendresse infinie.

Car par bonheur aussi le chansonnier  
Sait qu'une mère est l'ange du foyer.

Vous dont la vie est tout en son printemps ,  
Soyez heureux : c'est Dieu qui vous rassemble.  
Que vos beaux jours puissent durer longtemps :  
Vieillir n'est rien quand on vieillit ensemble.

Rappelez-vous les vers du chansonnier  
En ravivant la cendre du foyer.

*Paris, 12 Décembre 1861.*

## COUplet A VAN DE STEENE,

Lithographe à Courtrai, qui m'avait demandé d'ajouter une recommandation  
à des couplets destinés à être vendus  
au profit d'un ouvrier Courtraisien, pour le libérer de la milice.

*Air de la Sentinelle. — 21.*

A ta chanson pour le milicien ,  
Mon apostille est la mouche du coche ;  
J'ai lu tes vers ; mon cœur a dit : c'est bien !  
Et mes gros sous ont sauté dans ma poche.  
    Quelques-uns d'eux qui m'ont quitté  
    Sont mon offrande populaire.  
    Cher Van de Steene, en vérité ,  
    Tes couplets, pleins de charité ,  
    Vont laisser un fils à sa mère ,  
        A sa mère.

*Mons, 19 Mars 1860.*

## NOËL.

*Musique de l'auteur. — 89.*

Partout des enfants en prière ,  
En m'invokant , disent : Noël !  
Les petits m'appellent sur terre ,  
Et pour eux je descends du ciel.  
Leur cœur est rempli de lumière :  
En vérité , je vous le dis ,  
Je suis le roi du paradis ,  
Je suis le bon Dieu , j'aime les petits. } (*bis.*)

Chers enfants , de vos doux ramages  
Les anges sont les messagers.  
L'étoile qui vint luire aux mages ,  
Avait lui d'abord aux bergers.  
Des humbles j'aime les hommages.  
En vérité , je vous le dis ,  
Je suis le Roi du paradis ,  
Je suis le bon Dieu , j'aime les petits.

Comme sur la croix qui féconde ,  
J'ouvre encor mes bras triomphants  
A ceux que ma croyance inonde :  
Venez à moi , petits enfants !  
Je voudrais embrasser le monde.  
En vérité , je vous le dis ,  
Je suis le roi du paradis ,  
Je suis le bon Dieu , j'aime les petits.

Riches , à l'âme charitable ,  
Pour fêter ce jour solennel ,  
Que chaque indigent sur sa table  
Trouve le gâteau de Noël.  
Moi qui suis né dans une étable ,  
En vérité , je vous le dis ,  
Je suis le roi du paradis ,  
Je suis le bon Dieu , j'aime les petits.

Bien au-dessus de l'opulence ,  
Le ciel place la pauvreté ;  
Riche , le pauvre a la souffrance ,  
Mais vous avez la charité :  
Elle peut combler la distance !  
En vérité , je vous le dis ,  
Je suis le roi du paradis ,  
Je suis le bon Dieu , j'aime les petits.

*Décembre 1860.*

---

## CANTATE DES ORPHELINS,

Chantée par la Société Royale Lyrique, le 24 août 1835, lors des fêtes du troisième jubilé séculaire de l'Aspice des Orphelins de Mons, fondé en 1365, par M<sup>me</sup> Louise de Bouzanton.

*AIR du chœur des soldats, de Faust.*

Dieu, voix féconde,  
Suprême amour,  
Aux grands du monde  
Dit chaque jour :  
« Que l'or abonde  
« Pour les souffrants ;  
« Aimez les petits et vous serez grands. »

Lorsqu'un héros qui tue,  
Le glaive à la main,  
On dresse une statue  
De marbre ou d'airain,  
Ah ! que l'on perpétue  
Le grand souvenir  
Des noms vénérés que l'on doit bénir.

Dieu, voix féconde,  
Suprême amour,  
Aux grands du monde  
Dit chaque jour :  
« Que l'or abonde  
« Pour les souffrants ;  
« Aimez les petits et vous serez grands. »



O Bouzanton , fille des Cieux ,  
A ce Jubilé séculaire ,  
Les orphelins , le cœur joyeux ,  
Font entendre leurs chants pieux ;  
Gloire à ton nom si précieux  
Qu'ils joignent au nom de leur mère ,  
Gloire à ton nom si précieux  
Béni sur terre et dans les cieux.

Dieu , voix féconde ,  
Suprême amour ,  
Aux grands du monde  
Dit chaque jour :  
„ Que l'or abonde  
„ Pour les souffrants ;  
„ Aimez les petits et vous serez grands. „

## FAITES GRACE AUX PAUVRES CHARBONNIERS.

### COUPLETS AU ROI.

AIR : *Musc des bois et des accords champêtres.* — II.

Sire , vers vous que ma chanson s'élève !  
Nos charbonniers retravaillent enfin.  
Quelques-uns d'eux , égarés par la grève ,  
Sont en prison... et leurs enfants ont faim.  
Respect aux lois comme au drapeau qui passe ;  
Mais si la loi punit les prisonniers ,  
N'avez-vous pas , Sire , le droit de grâce ?  
Ah ! faites grâce aux pauvres charbonniers.

Sire , voyez cette triste demeure ;  
Naguère encore où souriait l'amour ,  
C'est maintenant la famille qui pleure :  
Du prisonnier elle attend le retour.  
Roi généreux , élu de la patrie ,  
Le premier tort vient-il des ouvriers ?  
C'est par ma voix le pays qui vous prie  
De faire grâce aux pauvres charbonniers.

Le charbonnier , rude et franche nature ,  
Dans son labeur sans pitié pour ses fils ,  
Enfants encor les descend dans la bure :  
Leur apprend-t-on les lois de leur pays ?  
L'instruction *gratuite* , *obligatoire* ,  
Transformerait les peuples routiniers...  
Sire , ajoutez ce titre à votre gloire ,  
Et faites grâce aux pauvres charbonniers.

Patrons , mineurs , plus d'intérêts contraires ;  
Si vous aimez de cœur le sol natal ,  
Votre devoir est de vivre en bons frères :  
Soyez unis , *travail et capital* !  
Et Dieu sur tous répandra l'abondance ;  
Mais les derniers sont pour lui les premiers :  
Sire , un bon Roi , c'est une Providence !  
Ah ! faites grâce aux pauvres charbonniers.

*Juillet 1861.*

## COUPLETS DE NOCE.

Air : *Échos des bois errants dans ces vallons.* — 25.

A cette noce une simple chanson  
De l'amitié sera l'épithalame ;  
Mais , croyez-le , mes couplets sans façon  
Seront du moins l'interprète de l'âme.

Dieu bénira l'hymen en ce beau jour  
Où l'amitié vient sourire à l'amour.

Parmi les siens comme un enfant de plus  
L'un compte un fils , l'autre compte une fille ;  
Des deux côtés ils sont les bien-venus :  
Que le bonheur augmente la famille.

Dieu bénira , etc.

Jeunes époux , un ange aux ailes d'or  
Déroulera pour vous des-jours prospères ;  
Cet ange vient doubler votre trésor :  
Heureux enfants, embrassez vos deux mères.

Dieu bénira , etc.

A pleine voix , amis , chantons en chœur  
Pour célébrer ce moment plein de charmes...  
Quoi ! vous pleurez ! — Je le sens à mon cœur ,  
La joie aussi fait répandre des larmes.

Dieu bénira , etc.

L'espoir brillant éclate dans vós pleurs ,  
Il embellit la paupière arrosée :  
C'est le soleil qui , caressant les fleurs ,  
En diamants transforme la rosée.

Dieu bénira , etc.

Aux mariés , mes amis , buvons tous ;  
Et qu'à ce toast on fasse des merveilles !  
Ici pour boire à nos jeunes époux ,  
On a choisi les plus vieilles bouteilles.

Dieu bénira , etc.

Chantez , amours ; coulez , vins précieux !  
Ah ! si j'avais la splendeur poétique ,  
La coupe en main et le front vers les cieux ,  
Je chanterais comme la muse antique.

Dieu bénira l'hymen en ce beau jour  
Où l'amitié vient sourire à l'amour.

## COMMENT VOUS PORTEZ-VOUS ?

A MON AMI FRÉDÉRIC THOMAS, DU *Siècle*.

AIR du *Carnaval*. — 2.

Mon cher Thomas,

C'est en guise de lettre ,  
Quelques couplets assez mal conformés ,  
Qu'entre vos mains la poste va remettre :  
Elle se charge aussi des bouts-rimés.  
Pour vous offrir ces fruits de mon génie ,  
J'ai dû payer un timbre de huit sous.  
Mon cher Thomas , répondez , je vous prie :  
Je vis encor ! Comment vous portez-vous ?

En prose un jour , je fis votre louange  
Et vous priai d'accepter , sans façon ,  
Mon portrait-carte , espérant , en échange ,  
Avoir le vôtre et celui de Masson.  
Enrichissez enfin ma galerie :  
Vos deux portraits feront tant de jaloux !  
Mon cher Thomas , répondez , je vous prie :  
Je vis encor ! Comment vous portez-vous ?

Lorsqu'au foyer notre amitié rassemble  
Les noms aimés que nous n'oublirons pas ,  
Au premier rang nous plaçons , tous ensemble ,  
Michel Masson et Frédérie Thomas.  
Ah ! dit alors ma famille chérie ,  
Ces nobles cœurs quand viendront-ils chez nous ?

Mon cher Thomas , répondez , je vous prie :  
Je vis encor ! Comment vous portez-vous ?

Dans quelques jours , Pâques va faire éclore  
Chansons d'oiseaux sur les arbres fleuris ;  
Et pour Paris nous partirons encore :  
Permettez-nous de vous voir à Paris.  
Entendez-vous un ami qui s'écrie ,  
Quand à la porte il a frappé trois coups :  
Mon cher Thomas , répondez , je vous prie :  
Je vis encor ! Comment vous portez-vous ?

Ici le *Post-Scriptum* de la reconnaissance.

Le *Siècle* , immense voix , me nommait à la France ,  
Par vous , naguère encore , en imprimant mes vers.  
Mon cœur bénit Bourla (1) , mon cœur bénit Anvers !  
Sur cela , priant Dieu qu'il vous garde sans cesse ,  
Je resté votre ami sincère

ANTOINE CLESSE.

Mons , 1862.

(1) Bourla, architecte dont Frédéric Thomas et moi nous fûmes les hôtes, lors du Congrès d'Anvers, en août 1861.

---

## UNE IMMORTELLE.

AIR *du Credo des quatre saisons.* — 90.

Avril, de sa main adorable,  
Ouvrait les fleurs sur mon chemin,  
Quand à mon être misérable  
Apparut un être divin.  
Elle parlait la vierge blonde :  
Il semble encor que je l'entends :  
„ Je suis vieille comme le monde  
„ Et jeune comme le printemps. (*bis.*)

„ Oui, je suis vieille et démocrate,  
„ Malgré de longs espoirs déçus ;  
„ J'étais là quand mourait Socrate,  
„ J'étais là quand mourait Jésus ;  
„ Contre sa loi la haine immonde  
„ En vain croit triompher un jour :  
„ Je suis vieille comme le monde  
„ Et jeune encor comme l'amour.

„ Le despotisme et l'ignorance,  
„ Ces deux sinistres compagnons,  
„ M'opposent, fous d'intolérance,  
„ Echafauds, bûchers ou canons.  
„ Quand ils ont fait la nuit profonde,  
„ Je plane à l'horizon vermeil :  
„ Je suis vieille comme le monde  
„ Et jeune comme le soleil !



„ J'ai lutté contre l'esclavage  
„ Avec les martyrs de la croix ;  
„ J'ai lutté contre le servage  
„ Avec les Flamands d'autrefois !  
„ Je lutte avec tout ce qui fonde  
„ Les droits saints de l'humanité :  
„ Je suis vieille comme le monde ,  
„ Jeune comme la liberté! „

Elle parlait. Dans la nature ,  
Tout l'écoutait silencieux ,  
Quand la divine créature  
Monta lentement vers les cieux.  
„ Adieu! disait la vierge blonde ,  
Eblouissante de clarté :  
„ Je serai la Reine du monde ,  
„ Je m'appelle la Vérité ! „

## PROMÉNADE DU SOIR.

*Musique de l'auteur. — 91.*

Tout révélait d'un Dieu la suprême existence.  
Vers la fin d'un beau jour d'un été sans pareil,  
L'ombre des peupliers, de distance en distance,  
Zébrait le grand chemin doré par le soleil.  
Je quittai la grand'route et gravis la montagne :  
Les perdrix s'appelaient dans nos riches moissons,  
Murmures et parfums remplissaient la campagne :  
Je marchais tout joyeux, le cœur plein de chansons.

De là, je voyais Mons dont l'habitant que j'aime  
Comme le vieux gaulois est malin et moqueur ;  
S'il est railleur souvent, parfois vaniteux même,  
Nul n'entend mieux que lui le langage du cœur.  
Mons où je vins enfant dans les bras de ma mère,  
Où je voudrais que Dieu bénit chaque maison,  
Puisqu'il me fut donné de t'offrir la première,  
Je veux te consacrer ma dernière chanson.

Passe une paysanne, à l'allure superbe,  
Vers la ferme, le soir, ramenant le bétail ;  
Elle portait en mains la faucille et la gerbe,  
Elle avait la beauté de l'ange du travail :  
C'était l'agriculture, aux fécondes mamelles,  
Qui sut donner la vie à tant de nourrissons,  
Par qui nos fils sont forts et nos filles sont belles !  
Je revins au logis le cœur plein de chansons.

Tout-à-coup je tressaille à l'odeur de la poudre :  
De longs murs en débris roulent de toutes parts !  
Où la foudre a passé je dois bénir la foudre :  
C'est la main de la paix qui brise nos remparts.  
Ah ! que l'instruction répande ses caresses  
Sur ceux qui vont nous suivre au monde où nous passons.  
L'amour et le progrès seront leurs forteresses !  
Je rentrai tout joyeux, le cœur plein de chansons.

1862.

---

## LA PATRIE & LE ROI.

Chanté devant S. M. Léopold II, par les Chasseurs-Éclaireurs de Liège,  
le 16 juillet 1866.

*Musique de M. Toussaint Radoux. — 92.*

Enfants de la Belgique,  
Voici le Souverain !  
D'une voix énergique,  
Répétons, frères, ce refrain :

— Wallons, têtes de houille,  
Et Flamands, cœurs pleins de fierté,  
En nos mains jamais ne se rouille  
Le fer de la liberté.  
Si le pays nous crie :  
« A moi ! soldats de la loi ! »  
Pour sauver la patrie,  
Nous défendrons le Roi.

Tous nos aïeux en armes,  
Aux lieux où nous passons,  
Dans leur sang et leurs larmes  
Du progrès semaient les moissons.

— Wallons, etc.

Que les peuples déroulent  
Le pacte fraternel !  
Les empires s'écroulent,  
Le bon droit seul est éternel.

— Wallons , têtes de houille ,  
Et Flamands , cœurs pleins de fierté ,  
En nos mains jamais ne se rouille  
Le fer de la liberté.  
Si le pays nous crie :  
« A moi , soldats de la loi ! »  
Pour sauver la patrie ,  
Nous défendrons le Roi.

## RIEN QUE VINGT ANS.

AIR : *Donnez-vous la peine d'attendre.* — 30.

Nous sommes au neuf février ,  
Et la famille est réunie  
Afin de fêter au foyer  
Une date par nous bénie.  
Ma femme a pris tous les printemps ,  
Moi tous les hivers du ménage ;  
Jugez si nous sommes contents ,  
Tous deux nous n'avons que vingt ans ,  
Rien que vingt ans de mariage. (*bis.*)

On croit en vain que la raison  
A l'âge mûr sourit plus vive ;  
Quand je suis loin de la maison ,  
Savez-vous bien ce qui m'arrive ?  
A travers l'espace et le temps  
Mon cœur sur mon esprit voyage ,  
Et si bien qu'en ces doux instants ,  
Je me crois encore à vingt ans ,  
Après vingt ans de mariage.

Lorsqu'on parfume mes cheveux ,  
Que fraîchement ma barbe est faite ;  
Quand ma femme , selon mes vœux ,  
Fait un simple bout de toilette ,  
Tous deux coquets et séduisants ,  
Nous rajeunissons , je le gage ,  
D'un bon lustré aux yeux des passants ,  
Ce qui nous reporte à quinze ans ,  
Après vingt ans de mariage.

L'union , c'est notre secret :  
Le bonheur , c'est l'eau de jouvence.  
Ah ! si rien ne vient faire arrêt  
Dans le cours de notre existence ,  
Nouveaux phénomènes vivants ,  
Qui rajeunissent avec l'âge ,  
On pourra nous voir triomphants ,  
Tous deux redevenir enfants  
Dans les vieux jours du mariage.

9 *Février* 1863.

## LA CHANSON DES PETITS.

AIR : *Je partis simple militaire.* — 93.

Rappelant la source commune  
Dont tous les hommes sont sortis ,  
Aux courtisans de la fortune  
Disons la chanson des petits.  
Je suis le courtisan sincère  
Des opprimés et des souffrants ;  
Souvent sur cette vieille terre  
Les plus petits sont les plus grands.

Au fils du pauvre l'indigence  
N'est pas le plus pesant fardeau ;  
Aveugle de l'intelligence ,  
Il faut déchirer son bandeau.  
Ne pas l'instruire , c'est un crime !  
Dans la crèche et d'obscurs parents  
Dieu fit naître l'enfant sublime :  
Les plus petits sont les plus grands.

C'est dimanche , et dans la campagne  
Un groupe d'enfants vient là-bas ;  
Mais un homme les accompagne :  
C'est l'instituteur : chapeau bas !  
Il est dans son humble existence  
Bien au-dessus des conquérants :  
Il fait la guerre à l'ignorance ;  
Les plus petits sont les plus grands.



Pourquoi des couvents magnifiques  
Quand on fait vœu de pauvreté ?  
Arrière , moines fanatiques...  
Place à la sœur de charité !  
Loin des somptueux monastères ,  
Veillant les blessés , les mourants ,  
Tous les malheureux sont ses frères :  
Les plus petits sont les plus grands.

Le peuple consacre sa vie ,  
Par son labeur de chaque jour ,  
Au saint progrès qui nous convie  
Au banquet de paix et d'amour.  
Pour sauver de pauvres familles  
Il brave le feu , les torrents :  
C'est lui qui brise les bastilles !  
Les plus petits sont les plus grands.

Depuis Adam , œuvre infinie ,  
Où l'homme a fouillé de sa main ,  
Il sème , et la terre est bénie :  
Elle nourrit le genre humain.  
César opprimait la Judée ,  
Et les proscrits allaient errants ,  
Mais en route ils semaient l'idée !  
Les plus petits sont les plus grands.

## LE 10 SEPTEMBRE.

### COUPLETS

chantés au banquet offert à M. Charles Rogier par les électeurs libéraux  
de l'arrondissement de Tournai.

(*Les Tournaisiens sont là!*  
ADOLPHE DELMÉE.)

AIR du *Dieu des bonnes gens.* — 14.

Mon cher Delmée, honneur à ton courage :  
Du Tournaisis tu sers les intérêts.  
De saints journaux t'ont prouvé, par leur rage,  
Que dans Rogier on défend le progrès.  
Dans le combat, lorsqu'à ta voix sonore,  
De nobles cœurs répondaient : Nous voilà !  
Le 10 septembre on a pu dire encore :  
Les Tournaisiens sont là ! (*bis.*)

Montalembert, le fameux catholique,  
Prétend qu'il marche au but où nous allons,  
En respirant l'air pur de la Belgique  
Que n'a-t-il vu nos villages wallons.  
Avec Rogier, dont le pays s'honore,  
Aux vieux abus pour crier : Halte là !  
Le 10 septembre on a pu dire encore :  
Nos paysans sont là !

T'injurier comme l'on t'injurie,  
Charles Rogier, type de loyauté,

C'est insulter les lois de la patrie ,  
C'est insulter aussi la liberté ,  
C'est insulter le drapeau tricolore...  
Laissons l'injure aux fils de Loyola.  
Le 10 septembre on a pu dire encore :  
    Les libéraux sont là !

Nous serons là , tant qu'un rayon de vie  
Animera nos cœurs et nos cerveaux ;  
A bas la haine et l'orgueil et l'envie :  
Ouvrons le monde à des chrétiens nouveaux !  
L'instruction à nos yeux fit éclore  
Un jour splendide où Dieu se révéla.  
Instruisons-les ; et , pour lutter encore ,  
    Nos enfants seront là !

## LES INONDÉS DE LA HOLLANDE.

AIR : *Echos des bois errants dans ces vallons.* — 26.

Comme un torrent les vagues en fureur  
Brisent la digue et roulent sans entraves ;  
Entendez-vous ? de longs cris de terreur  
Viennent vers nous du pays des Bataves !

Aux inondés , Belges , portons secours  
Lorsque le flot monte , monte toujours.

Les Hollandais , quand Belges insoumis ,  
Nous réclamions nos droits et nos frontières ,  
Dans les combats furent nos ennemis :  
Dans le malheur ils deviennent nos frères.

Aux inondés , etc.

Les voyez-vous arrachés à la mort  
Par les héros dont la barque s'avance :  
Sont-ils sauvés en atteignant le bord ?...  
Comme la mer leur détresse est immense !

Aux inondés , etc.

Les pauvres gens ! Nul pouvoir en ce lieu  
N'arrêtera le fléau dans sa marche...  
En attendant l'assistance de Dieu  
La charité peut leur former une arche.

Aux inondés , etc.

De nos soldats , pour cette adversité ,  
C'est aujourd'hui la voix qui nous implore.  
Belges , donnons , lorsque la charité  
A déployé le drapeau tricolore !

Aux inondés , Belges , portons secours  
Lorsque le flot monte , monte toujours.

*Février 1861.*

## LE JUBILÉ DE CINQUANTE ANS.

A M. ET M<sup>me</sup> R.

AIR de la *Brabançonne*. — 16.

Ah ! si j'avais l'art de bien dire ,  
Je vous dirais avec bonheur :  
Ces deux vieillards , au franc sourire ,  
C'est le travail et c'est l'honneur.  
Autour d'eux leur famille entière  
Vient s'unir en ces doux instants  
Afin de fêter à plein verre  
Leur jubilé de cinquante ans.

Aux saints devoirs du mariage  
Jamais aucun d'eux n'a failli ;  
Aucun d'eux ne paraît son âge :  
C'est que leurs cœurs n'ont pas vieilli.  
L'hiver à leur noble carrière  
Semble aussi beau que le printemps.  
Mes amis , fêtons à plein verre  
Leur jubilé de cinquante ans.

Jeunes gens qui , l'âme ravie ,  
Chantez à ce repas joyeux ,  
Vous venez d'entrer dans la vie :  
Imitez vos sages aïeux.

Aimez-les et que sur la terre  
Dieu vous les conserve longtemps !  
Comme eux un jour puissiez-vous faire  
Un jubilé de cinquante ans.

*Juillet 1863.*

## LE RETOUR DES ENFANTS

CHEZ LEUR MÈRE CONVALESCENTE.

Lazarre mort ne peut renaître...  
Je vous le dis en vérité,  
Il vit, répond le divin maître :  
Et Lazarre est ressuscité !

Chère femme, il n'est plus d'obstacle ;  
Nos enfants sont auprès de toi.  
Tu vis, mais c'est par un miracle :  
Dieu prit pitié d'eux et de moi.

Il permet, du haut de sa gloire,  
Que tu recouvres la santé  
Grâce au docteur, à la sœur noire,  
Sublime sœur de charité.

Et grâce encore à la bonne âme,  
Type de calme et de douceur,  
Qui pour te veiller, sainte femme,  
Un jour vint se joindre à la sœur.

Tu souffrais d'horribles souffrances ;  
Le mal était contagieux  
Et, de deux chères existences,  
Menaçait les jours précieux.

Lorsque Marie et Juliette  
Durent quitter notre maison,



Je crus , hélas ! pauvre poète ,  
Que j'allais perdre la raison.

Chacune , le cœur gros de peine ,  
Pieusement se résigna...  
Le médecin les éloigna ,  
Mais le bon Dieu te les ramène !

6 *Décembre* 1863.

## AU CERCLE MONTOIS.

AIR de la treille de sincérité. — 64.

Pour présider à chaque fête,  
Cercle Montois, est-ce bien vous  
Qui venez d'élire un poète ?  
Mais les poètes sont des fous. (*bis.*)  
Non, le peuple est sage quand même ;  
Il se souvient d'un mot vainqueur :  
Venez à moi, c'est vous que j'aime,  
Simples d'esprit, simples de cœur.

Ce jour vous lie

A ma folie ;

Cercle Montois, je vous le dis,  
Nous irons tous en paradis. (*bis.*)

Amis, qui dans ce lieu champêtre  
Faites honneur au chansonnier,  
Votre égarement est peut-être  
L'effet d'un charme printanier.  
Les champs ont repris leur parure  
Et promettent riche moisson ;  
Quand tout chante dans la nature,  
Sonnez, grelots de la chanson.

Ce jour vous lie, etc.

Plus de remparts ! Mons qui respire  
Prend l'essor des grandes cités :  
Là, c'est le Vauxhall que j'admire ;  
Ici, nos jardins enchantés.

Des débris de la forteresse ,  
Surgit l'usine aux bras de fer ;  
Partout travail , gaité , richesse :  
C'est l'Eden qui sort de l'enfer.

Ce jour vous lie , etc.

Rêves de ma jeunesse blonde ,  
Vous inspirez encor mes vers ;  
Mais à tous les fous de ce monde  
Puisqu'un jour les cieux sont ouverts ,  
Si notre amitié reste forte ,  
Unis , même après le trépas ,  
Nous prîrons Dieu d'ouvrir la porte  
A tous les sages d'ici-bas.

Ce jour vous lie

A ma folie ;

Cercle Montois , je vous le dis ,  
Nous irons tous en paradis.

*Mai 1864.*

## RESTEZ UNIS, O CHERS PETITS ENFANTS.

COUPLETS A M. ET M<sup>me</sup> H. B.

AIR : *Muse des bois et des accords champêtres.* — 11.

C'était un soir. Près d'une jeune femme,  
De beaux enfants chantaient à l'unisson ;  
J'étais ému jusques au fond de l'âme  
En écoutant leur naïve chanson.  
L'oncle était là qui battait la mesure ;  
Le père avait des regards triomphants...  
Chastes auteurs d'une gaité si pure,  
Restez unis, ô chers petits enfants.

Cette chanson me semblait ravissante :  
C'était le bruit des limpides ruisseaux ;  
C'était charmant comme une hymne naissante ;  
C'était joyeux comme les chants d'oiseaux.  
De Dieu leur voix célébrant les louanges  
Portait plus haut que la voix des savants :  
Elle trouvait des échos chez les anges !  
Restez unis, ô chers petits enfants.

Ce chant si doux que l'amour fit éclore  
De la maison faisait un paradis ;  
Devenus grands, enfants, songez encore  
A ces beaux jours où vous étiez petits.

Loin du foyer, la joie est éphémère ;  
Dieu permettra que vous puissiez longtemps  
Chanter ensemble auprès de votre mère :  
Restez unis, ô chers petits enfants.

*Paris 1862.*

## HOMMAGE AU COMTE DE HAINAUT,

PRÉSIDENT D'HONNEUR DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DES CHŒURS *les Ouvriers  
Montois.*

Chœur chanté à Mons, en présence du Duc de Brabant, le 3 Juin 1864.

*Musique de M. Hippolyte Héro.*

Enfant, espoir du trône, espoir de la patrie,  
Que l'ange du pays ne te laisse point seul ;  
Qu'il protège toujours ta famille chérie,  
Qu'il protège l'enfant, qu'il protège l'aïeul !  
Il t'a donné le nom de la vieille province  
Dont les fastes brillants furent portés si haut ;  
Plus fiers d'être Montois, nous acclamons, ô Prince,  
Le président d'honneur, le comte de Hainaut.

Vive le Roi, le Roi qui sait comprendre  
La liberté, source des saintes lois ;  
Vive le Roi qui ne croit pas descendre  
En patronant les ouvriers montois.  
Si le danger menaçant la frontière,  
Il nous montrait le drapeau du pays,  
Les ouvriers de la Belgique entière  
Transformeraient en armes leurs outils.

Jusqu'aux cieux qu'il s'élançe et vibre  
Ce cri de l'ouvrier loyal :  
Nous acclamons l'enfant royal,  
Nous, les enfants d'un peuple libre !  
Nous acclamons l'enfant royal !

Enfant, si Dieu t'appelle, après ton noble père,  
A régner sur un peuple heureux de ton bonheur,  
Sans oublier jamais ton titre populaire,  
*Préside* à nos destins avant tout par l'honneur.  
Garde nos droits sacrés comme un trésor suprême ;  
Point de sincère amour sans réciprocité :  
Si nous aimons le Roi, c'est que le Roi nous aime,  
Si ton aïeul est grand, c'est par la liberté.

## A MON AMI BERTRAM

(EUGÈNE LANDOY.)

« A l'anonyme d'Ostende, qui me demande combien j'ai reçu de M. Frère pour mes « flagorneries » : Autant que de la commune ostendaise pour mes chroniques sur Ostende et pour la souscription ouverte par moi en faveur des victimes du dernier désastre maritime.

BERTRAM.

• *Office de Publicité*, 31 Juillet 1864. »

AIR du Carnaval. — 9.

Un anonyme, envieux ou morose,  
De ta médaille a montré le revers ;  
Mon cher ami, tu t'enrichis en prose,  
Lorsque toujours je m'appauvris en vers.  
En dissipant une rumeur sinistre,  
Qu'une chanson vienne nous égayer :  
Mon cher Bertram, pour flatter un ministre,  
C'est à prix d'or qu'on a dû te payer.

Je sais enfin comment tu deviens riche,  
Toi que j'ai cru l'apôtre du devoir ;  
La houppelande où ta vertu s'affiche,  
Cache en ses plis les faveurs du pouvoir.  
Des tout petits toi qui prends la défense,  
Ange gardien du plus pauvre foyer,  
Ah ! pour ouvrir des crèches à l'enfance,  
C'est à prix d'or qu'on a dû te payer.

Une autre fois manœuvre avec adresse :  
Entre eux, tout bas, les sots se font un jeu



De dénigrer les hommes de la Presse ,  
Qui donnent tant et demandent si peu.  
Des songe-creux loin d'allonger la liste ,  
A l'agio tu pouvais t'essayer ;  
Mon cher Bertram , pour rester journaliste ,  
C'est à prix d'or qu'on a dû te payer.

Mon vieil ami , tu serais un autre homme ,  
Nos droits sacrés étant par toi trahis ,  
Si tu plaçais les intérêts de Rome  
Bien au-dessus du drapeau du pays.  
La vérité dans ton cœur trouve asile :  
Dis à combien lui revient son loyer ?  
Mon cher Bertram , pour flageller Basile ,  
C'est à prix d'or qu'on a dû te payer.

Ton anonyme , au fond de sa cachette ,  
Semble un Jocrisse envieux de Judas.  
Il est des gens qui croient que tout s'achète ,  
Et pour lesquels l'honneur n'existe pas.  
La même honte aujourd'hui nous rassemble ;  
Tu chantas Frère et j'ai chanté Rogier :  
Ami , comptons et partageons ensemble ,  
C'est à prix d'or qu'on a dû nous payer.

*Mons. 5 Août 1864.*

## LE BANQUET.

*Musique de l'auteur. — 94.*

Grâce à ma muse vagabonde ,  
A cette table où tout abonde  
Du globe où nous nous coudoyons  
Je vois les révolutions.  
Armé d'une faim dévorante ,  
J'attendis une heure ; et l'attente  
Pour l'estomac , gouffre béant ,  
C'est le vide , c'est le néant.

Pour moi tout se métamorphose  
A ce banquet que l'on arrose  
D'un vin généreux et vermeil ,  
Fils de la terre et du soleil.

Voici l'huitre qui me rappelle  
Dans la nature encor rebelle  
Les rochers battus par les flots ,  
Un monde surgi du chaos.  
Des fleurs , des fruits chargent la table  
Près du potage confortable ;  
Leurs parfums semblent le trésor  
Du cœur de l'homme à l'âge d'or.

Pour moi tout se métamorphose , etc.

Viennent les viandes succulentes  
Qui laissent des traces sanglantes ;  
C'est la guerre et l'œuvre de sang :  
Loin de grandir , l'homme descend !

Entre les plats le vin qui passe ,  
C'est un esprit qui dans l'espace  
Eclaire le sombre chemin  
Où se traîne le genre humain.

Pour moi tout se métamorphose , etc.

Au dessert le passé s'oublie :  
Vivent le vin et la folie !  
On trinque , on s'anime et bientôt  
Les convives pensent tout haut.  
Je vois , en buvant le champagne ,  
Le présent qui bat la campagne...  
Hélas ! sans faire de faux pas ,  
Les hommes n'avanceraient pas.

Tout me paraît couleur de rose  
A ce banquet , etc.

Vient le café , divin breuvage ,  
Fruit que cultive l'esclavage ;  
Par lui le cerveau transporté ,  
Rêve pour tous la liberté !  
Le bien ressort du mal lui-même...  
Au petit verre comme on s'aime !  
On s'embrasse avant de finir :  
C'est l'âge d'or de l'avenir.

Tout me paraît couleur de rose  
A ce banquet que l'on arrose  
D'un vin généreux et vermeil ,  
Fils de la terre et du soleil.

*Mai 1855.*

## MON PORTRAIT.

AU PEINTRE HENRI DAURIAC, D'ANVERS.

AIR : *Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.* — 62.

Ne le dis pas , c'est un secret :  
Je suis tout fier de mon portrait.

Ce portrait me métamorphose ;  
Car , bien qu'il soit très-ressemblant ,  
J'ai presque l'air de quelque chose ,  
Mon ami , grâce à ton talent .

Ne le dis pas , etc.

En restant simple et réaliste ,  
Comment donc m'as-tu transformé ?  
D'un rayon de ton cœur d'artiste  
Ce tableau me semble animé .

Ne le dis pas , etc.

Dès notre rencontre première  
Tu me parus bien hasardeux :  
Je m'éclairai de ta lumière :  
Tu montras de l'esprit pour deux .

Ne le dis pas , etc.

C'est à Bruxelles , côte à côte ,  
Qu'après avoir manqué le train ,

Nous allâmes , à table d'hôte ,  
Nous consoler le verre en main.

Ne le dis pas , etc.

Au bout d'une heure , chose étrange ,  
L'amitié fut notre échanton ;  
Et nous convinmes d'un échange :  
Un portrait pour une chanson.

Ne le dis pas ,

Quand ma muse qui s'égosille  
Est impuissante à te payer ,  
Ton œuvre obtient dans ma famille  
La place d'honneur au foyer.

Ne le dis pas , etc.

Tes amis vont , dans leur franchise ,  
Bien que ton cœur seul ait péché ,  
Dire , en voyant ma marchandise :  
Peut-on faire un pareil marché ?

Ne le dis pas , etc.

Une moralité fort sage  
Ressort pourtant de ce refrain :  
C'est que le peintre qui voyage  
Ne doit jamais manquer le train.

Ne le dis pas , c'est un secret :  
Je suis tout fier de mon portrait.

*Février 1865.*

## LES VOLONTAIRES BELGES A TACAMBURO

(MEXIQUE.)

11 AVRIL 1865.

AIR de la *Sentinelle*. — 31.

Admirons tous les Belges-Mexicains ,  
Fougueux enfants que trop d'ardeur exile :  
Dans un vieux cloître , en des climats lointains ,  
Trois cents d'entr'eux luttèrent contre trois mille.  
Ils disaient : « Ne nous rendons pas ! »  
• Dans leur glorieuse furie...  
Belgique , à de pareils combats  
Tu peux juger de tes soldats  
S'ils combattaient pour la patrie ,  
Pour la patrie !

La mort ne sait où sont les plus vaillants ;  
Car nos soldats , affrontant la mitraille ,  
Sept fois , dit-on , chargent les assaillants ,  
Tout noirs de poudre , au fort de la bataille.  
La terre tremble sous leurs pas :  
Au canon se joint l'incendie...  
Belgique , etc.

La flamme monte au dôme qui se tord...  
Des ennemis pour repousser la foule .

Les survivants font un suprême effort  
Quand, tout en feu, le vieux dôme s'écroule.  
Et l'ombre de Léonidas  
Apparaît sanglante et s'écrie :  
Belgique, à de pareils combats  
Tu peux juger de tes soldats  
S'ils combattaient pour la patrie,  
Pour la patrie !

*Mons, 6 juin 1865.*

## LE CREDO DU CHANSONNIER.

*Musique de l'auteur. — 95.*

L'athéisme a parlé : quel sublime langage !  
Le blasphème à la bouche et le cœur plein de fiel,  
C'est entre l'homme et Dieu la lutte qui s'engage :  
Vite, nouveaux titans, escaladez le ciel !  
A de pareils penseurs ces choses sont faciles.  
Moi, j'ose en faire ici le ridicule aveu,  
Je me range humblement parmi les imbéciles :  
J'ai la simplicité de croire encore en Dieu.

Dans vos rêves de sang une hécatombe humaine  
De l'âge d'or perdu doit hâter le retour ;  
Vous croyez arriver au bonheur par la haine  
Tandis que le bonheur est une œuvre d'amour.  
De la fraternité le Christ fut le Messie,  
Et sa loi pour jamais est vivante en tout lieu ;  
J'espère en l'avenir de la démocratie :  
J'ai la simplicité de croire encore en Dieu.

L'homme est un grain de sable en face de ce globe,  
Qui lui-même est un point jeté dans l'univers ;  
Il n'est pas de secret pourtant qu'il ne dérobe  
A la splendeur des cieux, aux profondeurs des mers.  
J'admire, en m'inclinant, la science superbe  
Qui, pour franchir l'espace, unit l'onde et le feu :  
Priez-la seulement de créer un brin d'herbe...  
J'ai la simplicité de croire encore en Dieu.



Qui féconde la terre , ô sainte agriculture ,  
Dans les larges sillons qui tracent ton chemin ?  
La nature : d'accord. — Mais qui fit la nature ?  
Ce n'est pas moi , ni vous , n'est-ce pas , mon voisin ?  
Chaque jour nous apporte une faveur insigne ;  
Le progrès paraît lent à l'homme qui vit peu.  
Adam sema le blé , Noë planta la vigne.  
J'ai la simplicité de croire encore en Dieu.

Les jurons s'élançaient de la mer à la nue ,  
Le rhum coulait à flots des flancs d'un vieux baril...  
Tout à coup les marins , dégrisés , tête nue ,  
Tombent à deux genoux : c'est l'heure du péril !  
Otez donc la prière aux douleurs maternelles :  
Je pense que la mort est un ange à l'œil bleu ,  
Qui reprend les enfants pour leur donner des ailes.  
J'ai la simplicité de croire encore en Dieu.

*Novembre 1865.*

## VERS RÉCITÉS AU THÉÂTRE DE MONS

Par M<sup>me</sup> Corès-Delamarre, devant les Bustes du Roi  
et de la Reine, le 24 décembre 1865.

Les drapeaux noirs disaient le deuil de la patrie ;  
Les Belges s'abordaient des larmes dans les yeux :  
C'est l'âme d'un bon prince , ô liberté chérie ,  
Que dans tes bras sacrés tu reportais aux cieux !

Dans un discours royal , buriné pour l'histoire ,  
Léopold Deux promet de respecter nos droits ;  
A peine sur le trône , il aspire à la gloire  
De Léopold Premier , le plus sage des rois.

Des jeunes souverains nous saluons l'image :  
S'ils ne sont les plus grands, ils seront les meilleurs.  
Lorsqu'à la liberté les rois rendent hommage ,  
La liberté les couronne de fleurs.

Le pays plein d'espoir , vient d'essuyer ses larmes ;  
Son drapeau tout joyeux flotte au haut du beffroi ,  
Nos soldats citoyens , en agitant leurs armes ,  
Criaient tantôt : Vive le Roi !

## PROMENADE DU MATIN.

*Musique de l'auteur. — 96.*

L'herbe était blanche de gelée ;  
Un long brouillard à l'horizon  
Cachait le fond de la vallée ;  
Le coq finissait sa chanson ;  
Le soleil perçait le nuage ,  
C'était le matin d'un beau jour ;  
Et , sur l'arbre encor sans feuillage ,  
Déjà l'oiseau chantait l'amour.      { (bis.)

Le ciel sur la plaine éclaircie  
Rayonne et rend les prés fumants ,  
Le givre fond , et la prairie  
Est couverte de diamants.  
La rivière longue , profonde ,  
Le chemin au pied du coteau ;  
Et , fier de saluer le monde ,  
Le soleil se mirait dans l'eau.

Dans tout je lisais le présage  
Du doux printemps que nous aimons ;  
Un vent frais frappait mon visage :  
J'aspirais l'air à pleins poumons !  
Faible et chétive créature ,  
Au loin mon âme s'envolait...  
Dans le calme de la nature  
C'était Dieu même qui parlait !

*Mars.*

## LA FILLE DE L'OUVRIER.

AIR des Trois Couleurs. — 35.

Depuis longtemps les sarcasmes du monde  
De nos enfants se font les oppresseurs ;  
Pour flageller l'injustice qui fronde ,  
Je viens à vous , ouvrières , mes sœurs.  
Sans grand mérite on peut vivre à rien faire ;  
Devant ceux-là qui t'osent dédaigner ,  
Toi dont les mains combattent la misère ,  
Lève le front , (*bis*) fille de l'ouvrier.

La vanité, ce monstre sans entrailles,  
Est un fléau qui s'accroît tous les jours ;  
Elle te frappe , enfant , toi qui travailles  
Sous l'œil d'un Dieu qui travaille toujours.  
Mais , en dépit du blâme ou des louanges ,  
Pour tes parents sois l'ange du foyer :  
Tous les cœurs purs sont au niveau des anges !  
Lève le front , fille de l'ouvrier.

Tel qui fait fi des vertus sous la bure ,  
Admet sous l'or la fraude et l'impudeur ;  
Le luxe vain qui cache une souillure  
Vaut-il l'habit tout simple de l'honneur ?  
Honte aux ingrats dont la voix te décrie ,  
Fille des champs , fille de l'atelier :  
Le pauvre peuple enrichit la patrie.  
Lève le front , fille de l'ouvrier.

Loin d'abaisser la vaillante ouvrière  
Qui porte au cœur l'instinct du bon , du beau ,  
Il faut l'instruire afin que sa lumière  
De ses enfants éclaire le berceau.  
Des hauts penseurs la gloire plébéienne  
Montre à nos yeux l'avenir tout entier :  
Il appartient à la femme chrétienne.  
Lève le front , fille de l'ouvrier.

Honneur à toi , sœur qui tiens la faucille  
Pour récolter de tes robustes bras ;  
Honneur à toi qui fais courir l'aiguille ,  
Outil de fée en tes doigts délicats.  
La femme obtient un si faible salaire ;  
Jugez combien elle doit travailler  
Lorsque son pain nourrit sa vieille mère...  
Lève le front , fille de l'ouvrier.

L'honnête femme a droit de bourgeoisie ,  
Droit que rehausse encor l'adversité ;  
Que la vertu soit l'aristocratie ,  
Ne proscrivons que l'immoralité.  
Dieu nous créa tous de la même espèce ;  
Des grands parents Adam fut le premier :  
Le genre humain est d'antique noblesse.  
Lève le front , fille de l'ouvrier.

Ah ! que partout soudain le travail cesse ;  
La terre en deuil ne rend plus de trésor :  
Tous ces Crésus , si fiers de leur richesse ,  
Au lieu de pain mangeront-ils de l'or ?  
C'est le travail qui féconde la terre ,  
C'est le travail qu'il faut glorifier :  
Jésus sortit de la classe ouvrière !  
Lève le front , fille de l'ouvrier.

*Novembre 1856.*

## A VICTOR HUGO.

A l'illustre poète qui, après une solrée passée chez Camille Berru, de *l'Indépendance*,  
m'a donné son portrait avec une magnifique dédicace.

AIR : *Ce que je vis.* — 58.

Victor Hugo , je jure  
De n'être pas discret :  
Avec ta signature  
Tu m'offres ton portrait.  
La grandeur est unie  
A la simplicité :  
Ton front , c'est le génie ;  
Ton cœur , c'est la bonté.

*Juillet 1866.*

---

## AUX TIREURS ANGLAIS & FRANÇAIS.

TIR INTERNATIONAL DE 1866.

AIR de la Sentinelle. — 31.

Qu'ai-je entendu ? Des Anglais , des Français  
Sur notre sol sont accourus en armes !  
Vont-ils prétendre à de sanglants succès ?  
Point de clairons , point de tocsins d'alarmes.  
Nos cibles les ont réunis ,  
Et chacun d'eux nous semble un frère.  
— Vers nous vous venez en amis :  
Pour le bon droit restez unis ,  
Peuples de France et d'Angleterre  
Et d'Angleterre.

Rivaux géants , dans d'horribles combats  
Vous avez su montrer votre vaillance ;  
Ah ! du progrès soyons tous les soldats :  
“ *Peuples, formons une sainte alliance.* ”  
En respectant chaque pays ,  
Supprimons et douane et frontière.  
— Vers nous vous venez en amis :  
Pour le bon droit restez unis ,  
Peuples de France et d'Angleterre  
Et d'Angleterre.

Flamands , Wallons , nous serons glorieux  
De partager votre tâche féconde ,

Nous resterons dignes de nos aïeux :  
Ils ont semé la liberté du monde.  
O liberté , lègue à nos fils  
Tes moissons par toute la terre.  
— Vers nous vous venez en amis :  
Pour le bon droit restez unis ,  
Peuples de France et d'Angleterre  
Et d'Angleterre.



## LA POSE DE LA PREMIÈRE PIERRE.

CANTATE

chantée en présence de S. M. le Roi et la Famille Royale, lors de la cérémonie  
de la pose de la première pierre  
du monument à élever au Roi Léopold I<sup>er</sup>.

5 AOUT 1866.

*Musique de M. Jules Denefve.*

### LES HOMMES.

La vérité devint puissance  
Quand les bardes harmonieux ,  
Dans leur merveilleuse licence ,  
Tutoyaient les rois et les dieux.  
Si le grand souffle poétique  
A fui la vieille humanité ,  
Il nous reste du barde antique  
Le fier accent de vérité.

Viens poser la première pierre ,  
Sire , dans ce jour solennel ,  
Du monument qu'à la frontière  
Nous vouons au mort immortel.  
Nous montrerons , par la Statue  
D'un Prince qui revit en toi ,  
Que le lien se perpétue  
D'un peuple sage au sage Roi.

A peine ton règne commence  
Que tu veux, soldat du progrès,  
" *Elever l'édifice immense*  
" *Basé sur l'œuvre du Congrès.* " (1)  
A ces glorieuses paroles,  
Laissons parler, pour te bénir,  
Tous les enfants de nos écoles,  
Le cœur, la voix de l'avenir.

#### LES ENFANTS.

Dieu protège toujours l'aimable Souveraine  
Et du foyer royal les anges gracieux.  
Nos cris d'amour monteront jusqu'aux cieux :  
VIVE LE ROI ! VIVE LA REINE !

#### LES HOMMES.

Noble enfant du pays, en qui nous avons foi,  
Tu reviens visiter notre belle Province :  
En toi, naguère encor nous acclamions le Prince,  
En toi dans ce beau jour nous acclamons le Roi !  
Salut, salut au Roi ; salut à vous, Madame :  
C'est Dieu qui réunit les êtres généreux :  
Salut, salut au Roi, " *Belge de cœur et d'âme,*  
" *Et dont l'ambition est de nous voir heureux.* " (1)

Honneur au Souverain que le penseur inspire,  
Et qui veut élargir le pacte social.  
Nous disons, faible écho de son discours royal :  
C'est le peuple qu'il faut instruire  
Pour que, digne ouvrier du bien,  
Tout honnête homme qui sait lire  
Ait tous les droits du citoyen.

(1) Voir le discours mémorable prononcé par le Roi LÉOPOLD II le 17 Décembre 1868, après avoir prêté, devant les Chambres, le serment d'observer la constitution et les lois du peuple belge.

Sire , tu peux compter sur le peuple qui t'aime :  
Nous serions tous soldats dans un moment suprême.  
Eh ! que nous fait à nous le baptême du feu ?  
N'avons-nous pas reçu ton auguste baptême ,  
O liberté , sainte fille de Dieu !

LES ENFANTS.

Fils d'un peuple énergique ,  
Nous qui chantons ici ,  
Pour servir la Belgique  
Nous grandirons aussi.

Tous.

Dieu protège toujours l'aimable Souveraine  
Et du foyer royal les anges gracieux.  
Nos cris d'amour monteront jusqu'aux cieux :  
VIVE LE ROI ! VIVE LA REINE !

## PRÈS DE LA RIVIÈRE.

*Musique de l'auteur. — 97.*

On avait fauché la prairie ;  
La rivière , au cours éternel ,  
Partout dans sa route fleurie  
Était de la couleur du ciel.  
Sur la rive , aux vertes épaules ,  
Quelques chèvres broutaient encor ;  
L'ombre vigoureuse des saules  
Tranchait sur l'eau d'azur et d'or.

C'était un jour du mois de juin :  
    Quel babillage  
    Dans le feuillage !  
L'air embaumé portait au loin  
    La bonne senteur du foin.

Des enfants , au rouge visage ,  
Pour jouer s'étaient rassemblés :  
Ils animaient le paysage ;  
La caille chantait dans les blés.  
Les ravissantes demoiselles  
Voltigeaient autour des roseaux ,  
Et d'innombrables étincelles  
Tremblaient sur les rides des eaux.

C'était un jour du mois de juin , etc.

Tout paraissait heureux de vivre  
Au sein de ces calmes douceurs :

La nature est le divin livre  
Qui des pâtres fait des penseurs.  
Loin des montagnes infécondes  
Dont le faite au ciel semble uni ,  
J'admire nos plaines profondes  
Qui font rêver à l'infini.

C'était un jour du mois de juin :  
    Quel babillage  
    Dans le feuillage !  
L'air embaumé portait au loin  
    La bonne senteur du foin.

---

## LA PRESSE.

HOMMAGE DE RECONNAISSANCE A TOUS MES AMIS DE LA PRESSE.

AIR : *Soldat français.* — 3.

Sans rayonner en dehors des couvents ,  
Que de recueils , aux clartés infinies ,  
Étaient cloîtrés : quelques moines savants  
Possédaient seuls l'œuvre des grands génies.  
Mais en pitié Dieu prenant nos esprits :  
« Il faut qu'enfin la lumière paraisse ! »  
Et Guttemberg de sublimes écrits  
Au monde entier ouvre les manuscrits :  
Gloire au créateur de la presse !

Dans un passé plein d'ombre et de terreur ,  
Le bon vieux temps , enchanté de bien vivre ,  
Lorsqu'un ouvrage attaquait une erreur ,  
Faisait brûler et l'auteur et le livre . .  
L'âme du corps vient de se détacher :  
Nouveau Phénix , à l'aile vengeresse ,  
L'esprit du livre , ardent à s'épancher ,  
Semble surgir des cendres du bûcher ,  
Aux vaillants échos de la presse.

Bien que la presse ait servi , tour à tour ,  
Le pour , le contre , et les fous et les sages ,  
Elle ressemble à la splendeur du jour  
Qui nous éclaire à travers les nuages.

Elle a lutté , la lutte dure encor ,  
Malgré torture , exil et forteresse :  
Quatre-vingt-neuf a béni son essor ;  
Nous avons tous notre part du trésor  
    Qu'ont semé les mains de la presse.

A l'homme Dieu donne la terre à bail ,  
Du genre humain éternelle ressource.  
Le capital est l'enfant du travail :  
Un fleuve altier peut-il nier sa source ?  
Fraternité , pénètre dans nos lois :  
Emancipons l'ouvrier ; le temps presse !  
C'est le bon sens et la force à la fois ;  
Il veut s'instruire et conquérir ses droits  
    Par la grande voix de la presse.

Certains journaux , remplis de lâchetés ,  
Sont , au mépris d'une chose sacrée ,  
Toujours à vendre et toujours achetés :  
Des gerbes d'or nous séparons l'ivraie.  
La plume inspire un salutaire effroi  
Au despotisme , au vice , à la bassesse ;  
C'est un levier puissant comme la foi ,  
Quand l'écrivain se sent digne de toi ,  
    Sainte liberté de la presse !

## UNE OMBRE ANTIQUE.

AIR : *On dit partout que je suis bête.* — 82.

En rêve , ô nuit enchanteresse ,  
Je vivais dans l'antique Grèce ,  
Terre du génie et de l'art ,  
Lorsque m'apparut un vieillard.  
S'inspirant des plus douces choses ,  
Il chantait , couronné de roses ;  
En souriant à sa chanson ,  
L'amour était son échanson. (*bis.*)

Chantre des fleurs et de la tonne ,  
A lui le printemps et l'automne ;  
Il ne célébrait dans ses vers  
Ni les étés , ni les hivers.  
Comme tout grand vin a sa lie ,  
Toute sagesse a sa folie :  
En reniant Mars et Plutus ,  
Il consacrait trop à Bacchus.

Il vidait une coupe neuve  
Comme la mer avale un fleuve ,  
Le beau vieillard , au front divin ,  
Qui chantait l'amour et le vin.  
Père de la chanson à boire ,  
Aux nombreux rayons de sa gloire ,  
Je vis s'ouvrir le Panthéon :  
C'était l'ombre d'Anacréon.



## RÉPONSE D'UN BELGE

A MONSIEUR GRANIER DE CASSAGNAC,

Rédacteur du *Constitutionnel* de Paris.

AIR du *Carnaval*. — 9.

Votre journal au pays de Belgique ,  
Selon qu'il va voter ou blanc ou noir ,  
Montre la France hostile ou sympathique  
Et vous daignez pour nous vous émouvoir.  
En politique ici le goût varie :  
L'un veut du froc et l'autre veut du frac ;  
Mais avant tout nous aimons la patrie :  
Calmez-vous donc, Monsieur de Cassagnac (*bis.*)

Vous l'avouez : pour nous faire la guerre ,  
Vous nous ferez la guerre des tarifs :  
A bas nos fils et nos charbons de terre...  
Vos sentiments me semblent un peu vifs.  
Car vos tissus pèsent dans la balance ;  
Sans dédaigner sa bière et son tabac ,  
Le Belge boit tant de bons vins de France :  
Calmez-vous donc, Monsieur de Cassagnac.

Chez nous, Monsieur, pourquoi brouiller les cartes ?  
De vos partis le nombre est scandaleux :  
Bourbons aînés, Orléans, Bonapartes ,  
Les blancs, les verts, les rouges et les bleus.  
Sur mon pays n'appellez pas l'orage :  
Le Nord pourrait profiter du mic-mac...

N'avez-vous pas chez vous assez d'ouvrage ?  
Calmez-vous donc, Monsieur de Cassagnac.

Oui, la Belgique, ainsi que l'Angleterre,  
Veut accueillir vos exilés nombreux ;  
Comme jadis sa porte hospitalière  
Est de nos temps ouverte aux malheureux.  
Si quelque jour un vent contraire emporte  
Ceux dont les mains comblent votre bissac,  
Même pour vous elle ouvrira sa porte :  
Calmez-vous donc, Monsieur de Cassagnac.

Comme écrivain, votre place est immense ;  
Car votre plume, émerveillant Paris,  
A renversé, pour l'honneur de la France,  
Tous les hauts faits des généraux proscrits.  
Lorsque pour eux vous déchirez l'histoire,  
De mon pays ne faites pas le sac :  
N'avez-vous pas encore assez de gloire ?  
Calmez-vous donc, Monsieur de Cassagnac.

*Mons, 29 Mai 1852.*

## TOUT NOTRE SANG EST A LA LIBERTÉ.

RÉPONSE D'UN BELGE AUX JOURNAUX FRANÇAIS.

*Musique de M. Alp. Janssens. — 98.*

En plein Paris, des journaux populaires,  
Sans encourir les arrêts du censeur,  
Disent qu'au Rhin la France a ses frontières,  
En menaçant la Belgique, une sœur.  
Français, j'entends, de l'Eridan au Tibre, { *(bis.)*  
Bénir ton nom, ton courage indompté :  
Ton sang coula pour rendre un peuple libre !  
Ne t'arme pas (*ter*) contre la liberté.

Nous n'oublirons jamais mil-huit-cent-trente,  
Car nous avons la mémoire du cœur.  
La France est là qui, dans la lutte ardente,  
Nous tend la main; et le Belge est vainqueur.  
Mais aujourd'hui que l'on blesse la fibre  
D'un noble cœur qu'on a tant exalté,  
Nous jetterons le cri d'un peuple libre :  
Tout notre sang est à la liberté.

Journaux français, plus de paroles aigres ;  
Interrompez un ignoble travail :  
Il vous abaisse au niveau des rois nègres  
Qui parquent l'homme ainsi qu'un vil bétail.  
N'est-il en vous plus un écho qui vibre  
Pour rappeler ce mot : fraternité ?

Souvenez-vous qu'il est beau d'être libre.  
Respectez donc ici la liberté.

N'espérez pas de voir notre industrie  
A deux genoux adorer le veau d'or ;  
Tous, nous aimons les lois de la patrie  
Et, s'il fallait défendre ce trésor,  
Laisant l'outil pour l'arme de calibre,  
On reverrait le Ruwaert redouté.  
Un petit peuple est grand quand il est libre :  
Tout notre sang est à la liberté.

Si vous voulez agrandir vos frontières ,  
Renversez donc les douanes , les octrois.  
Plus d'étrangers! que les peuples soient frères ,  
Et que partout l'homme ait les mêmes droits.  
Plus rien alors ne rompra l'équilibre  
De ce vieux monde encor si tourmenté.  
Je bénis Dieu , car mon pays est libre :  
Vive le Roi ! Vive la liberté !

*Juin 1860.*

## LES TABLES PARLANTES.

AIR : *Tout le long de la rivière.* — 25.

A Paris , muguets et barbons ,  
Font cercle autour des guéridons.  
Au lieu de discours politiques ,  
Quoi ! des phrases cabalistiques ,  
Des doigts , magnétiseurs puissants ,  
Qui s'ouvrent dans un même sens  
Pour évoquer les anges et les diables...  
La France se tait et fait parler les tables ,  
La France fait parler les tables.

Grâce aux tables , maint séraphin  
Chante ici-bas l'hymne sans fin.  
Mais , quand cet ange d'espérance  
Etend ses ailes sur la France ,  
Des démons aux griffes de fer  
Accourent du fond de l'enfer :  
Contre un bon ange on voit lutter vingt diables.  
La France se tait et fait parler les tables ,  
La France fait parler les tables.

Chez les Français spirituels ,  
Plus de chansons , plus de Noël ;  
Au dessert la tablomanie  
Soudain fait surgir un génie  
Dont les électriques accents  
De l'homme enivrent le bon sens...  
Un rire fou fait grimacer le diable ,  
Lorsque le bon sens roule ainsi sous la table ,  
Le bon sens roule sous la table.

Mais narguant le diable qui rit ,  
J'invoque un généreux esprit...  
Ah ! c'est l'esprit d'une bouteille :  
Sorciers , qui me prêtez l'oreille ,  
Je vous crois un pouvoir divin ,  
Si par vous l'eau se change en vin.  
Le vin possède un fluide admirable  
Qui , pour moi , souvent a fait danser la table ,  
Le bon vin fait danser la table.

Le monde , au train dont nous allons ,  
Fait une course à reculons.  
Français , plus de plaisanterie ;  
Car , avec la sorcellerie ,  
Le charme et l'imposition ,  
Je crois voir l'inquisition :  
Pour nous rôtir , des moines charitables  
Feraient des fagots des débris de vos tables.  
Que le diable emporte vos tables !

## L'OISEAU CHANTEUR.

A PIERRE LACHAMBEAUDIE ,

en réponse à ses couplets sur mes chansons et mes fusils.

AIR : *Donnez-vous la peine d'attendre.* — 30.

Echos légers des plus doux sons ,  
Ta chansonnette recommande  
Et mes fusils et mes chansons :  
Dieu ! que leur vogue sera grande.  
Pourtant ton envoi gracieux ,  
Parlant à mon âme attendrie ,  
De larmes a rempli mes yeux...  
En lisant tes couplets joyeux ,  
Tout bas j'ai béni ma patrie. (*bis.*)

Un oiseau chante avec gaité ,  
Dans le bois où Dieu lui fit place ,  
La nature et la liberté...  
Mais le maître arrive et le chasse.  
Sensible , aimant , comme autrefois ,  
Calme comme son innocence ,  
L'oiseau va dans un autre bois  
Faire entendre sa douce voix :  
Le juge , c'est la conscience.

Si loin du nid où le bonheur  
Le caressait dans son jeune âge ,

Le tout petit oiseau chanteur  
Est un aigle pour le courage.  
Ecoutez : ce cœur valeureux ,  
S'oubliant dans sa mélodie ,  
Sourit au destin des heureux...  
Amis , ce chantre généreux ,  
C'est l'humble et bon Lachambeaudie.

*Mons, 28 Avril 1853.*



## L'ARBRE DE LA LIBERTÉ.

AIR de la *Brabançonne*. — 16.

C'est toi , moderne Babylone ,  
Qui fais surgir en même temps  
Des travaux dont l'audace étonne  
Et des milliers de combattants !  
Ta splendeur m'opresse et me glace :  
Au sein de l'immense cité ,  
Je ne retrouve plus la trace { (*bis.*)  
De l'arbre de la Liberté.

C'était un magnifique emblème :  
Animé d'un sublime esprit ,  
Le prêtre donnait le baptême  
A l'arbre saint , au nom du Christ.  
Le Christ abolit l'esclavage :  
Sa force fut la vérité.  
L'Évangile est la loi du sage ,  
Le code de la Liberté.

Un beau ciel sur son vert feuillage  
Répandait un charme infini ;  
La discorde attira l'orage  
Qui fit tomber l'arbre béni.  
Ici l'arbre est tombé... Qu'importe !  
Par le vent son germe est porté :  
Rien n'arrête le vent qui porte  
Le germe de la Liberté.

Que nous font le règne du glaive ,  
La gloire d'un grand peuple armé ,  
Les hauts monuments qu'on élève ,  
Si le penseur est comprimé.  
La pensée au ciel monte et vibre ;  
C'est l'âme de l'humanité.  
Comme l'air Dieu fit l'homme libre :  
Rien n'est grand sans la Liberté.

*Octobre 18...*

# TABLE

---

Préface des premières Chansons . . . . .	VI
Préface des Chansons nouvelles . . . . .	VIII

## PREMIÈRES CHANSONS.

Je ne suis pas savant . . . . .	3
A mon Père . . . . .	6
Pourquoi n'aurions-nous pas de lyre? . . . . .	8
Couplets à M. Dufau . . . . .	10
La chanson du pêcheur . . . . .	12
Le ciel est si beau . . . . .	15
A Ferdinand Gravrand . . . . .	16
Humble hommage, etc. . . . .	18
Mieux encore que la liberté . . . . .	19
Le rêve de l'Éveillé . . . . .	21
A J.-B. V. . . . .	23
La sagesse du Fou . . . . .	25
Dieu fait les fleurs . . . . .	26
Tu n'es pas là . . . . .	28
Le phrénologiste . . . . .	29
La chanson . . . . .	31
Pauvre et riche. . . . .	33
A Léon Paulet. . . . .	35
Trop bien portant . . . . .	37
L'enfant de la négresse . . . . .	39
Les cendres de Napoléon . . . . .	41
En attendant . . . . .	43
Couplets au poète B. Q.. . . .	45
L'anniversaire . . . . .	47
Aux frères d'armes de l'empire . . . . .	48

Lorsque l'hiver se prolongeait . . . . .	50
Le revenant . . . . .	52
Chantez, petits oiseaux . . . . .	55
Laissez-moi contempler les cieux . . . . .	57
L'avantage d'être mort . . . . .	59
Vivent les fous ! . . . . .	60
Le premier sourire . . . . .	61
La fête de Saint-Pierre . . . . .	63
Jean qui pleure et Jean qui rit . . . . .	65
A Norbert-Joseph Page, jeune statuaire . . . . .	67
Couplets à Béranger . . . . .	70
Monsieur Doussart . . . . .	72
Le lion de Waterloo . . . . .	74
Couplets chantés au <i>Cercle lyrique montois</i> . . . . .	76
Le voleur . . . . .	78
A Alexandre M. . . . .	80
Le bonheur c'est d'oublier . . . . .	82
Couplet à des ouvriers . . . . .	85
Les livres . . . . .	86
Le savoyard . . . . .	88
Qu'on s'embrasse et que ça finisse . . . . .	90
L'ange et le vieux poète . . . . .	93
A la petite fille de Madame D. B. de Louvain . . . . .	95
A mon ami Pierre Du Ménil . . . . .	96
Mon fusil, mon chien, ma maîtresse . . . . .	98
Unissez-vous . . . . .	100
Un rayon de soleil . . . . .	102
Le bon curé . . . . .	104
Adolphe Roussel à Louvain . . . . .	106
Couplets à T. D. . . . .	108
Le nom de famille . . . . .	109
Chanson à boire . . . . .	111
Le rêve d'un chinois . . . . .	113
Vivent les chants de nos aïeux . . . . .	115
Après une visite à Béranger . . . . .	117
La chantense ambulante . . . . .	119
Le flamand aux portes d'une grande ville . . . . .	121
Aux Suisses . . . . .	123
Le bon berger . . . . .	126
Couplets à M. F.-G. Lemerancier . . . . .	129
Chanson à propos du jour de ma fête . . . . .	130
Couplets à Pie IX . . . . .	132
Frères et libres ! Chant belge . . . . .	134
Me voilà donc un personnage ! . . . . .	136

Couplet écrit sur la première page de l'album de L. P.	138
Le Christ a pardonné.	139
Couplet aux sous-officiers du 11 <sup>e</sup> de ligne	141
Bons ouvriers, chantez plus bas	142
Réponse d'un Belge au <i>Courrier Français</i>	144
Ah ! si je savais le latin	146
Chantons notre pays	148
Le jour des Rois	151
A Auguste Piot, peintre d'histoire à Paris.	153
Mon bon curé, prenez bien garde à vous !	155
La mère du soldat	157
A MM. Carion, Barrois de Grammont et A. Marulaz	159
Couplets chantés au banquet offert à l'auteur, à Mons, le 20 mai. 1850	161
Réponse à un toast porté par des officiers de l'armée, aux honnêtes ouvriers	163
Les épis	164
Ah ! laissez-moi chanter au coin du feu	166
La plume d'or	168
Les chants du pays.	170
Le retour de Paris	172
La fourmilière.	174
La messe du Saint-Esprit	176
Couplet	178
Ce que veut l'ouvrier	179
L'ivrogne	182
Flamands, Wallons.	185
Le paresseux	187
Les caisses de retraite	189
La tireuse de cartes	191
Le paysan.	193
La particule	195
L'hirondelle	197
Comment Joseph entend le communisme	199
La chanson pendant l'orage	201
L'héritage, ou comment l'or peut faire le bonheur	203
Vive le métier de nos pères !	206
L'aïeule	208
La loi	210
La richesse du pauvre	212
Couplet adressé à Antoine Joseph Prud'homme	214
Le typographe Prud'homme	215
Le travail, c'est la santé.	217
Le Braconnier	219

Le conserit . . . . .	221
Ce que je vis sur la grand'Place de Mons, un jour de foire . . . . .	223
Nul ne doit rougir de son père . . . . .	225
Mon étiau . . . . .	228
Le bon et le mauvais riche . . . . .	231

## CHANSONS NOUVELLES.

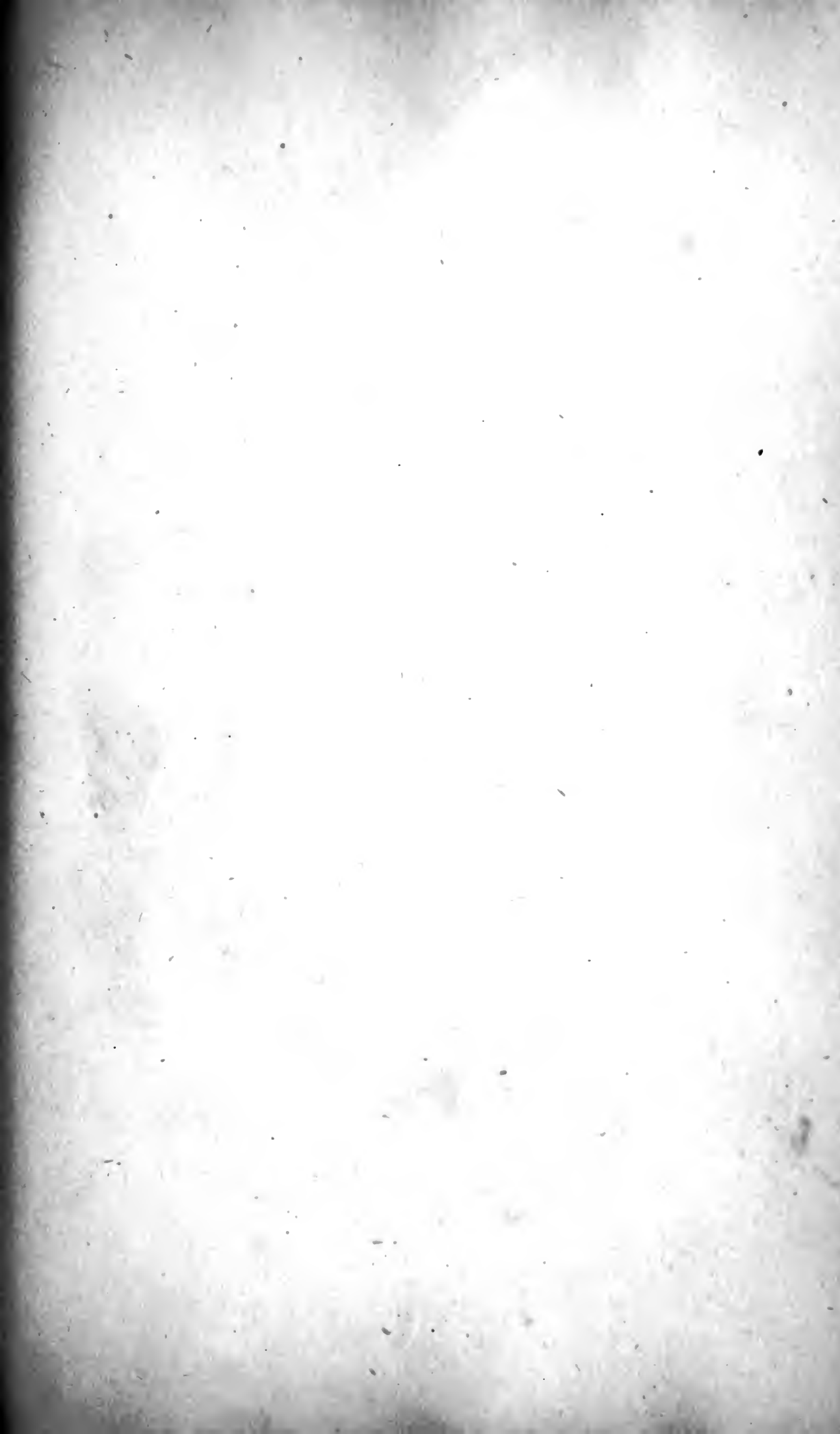
La Bière . . . . .	235
Un soir d'hiver. . . . .	237
Le veau d'or . . . . .	239
Un jour d'été . . . . .	241
L'étudiant . . . . .	243
Le bon prêtre et le mourant . . . . .	246
Couplets à Barthélémy Frison . . . . .	248
Les Titans. . . . .	250
Prière au prince royal à l'occasion de sa majorité . . . . .	252
Les bords de la Meuse . . . . .	254
Le chant du Laboureur . . . . .	257
Le père Faro . . . . .	259
Le vieil ouvrier . . . . .	261
Le Doudou . . . . .	263
L'ouvrier décoré . . . . .	266
Le charbon de terre . . . . .	268
La musette et le chansonnier . . . . .	270
Réponse de M. Charles Rogier à la chanson précédente . . . . .	272
Les sabots neufs . . . . .	274
En avant ! . . . . .	276
Jocrisse . . . . .	278
Le drapeau du Soldat . . . . .	281
Le chant de l'atelier . . . . .	283
Les petits airs et les petites chansons . . . . .	285
Le plaisir et la charité . . . . .	287
L'enfant du pays . . . . .	288
Une marine . . . . .	290
Le Roi et Charles Rogier . . . . .	292
Le lilas de ma cour. . . . .	294
La mort du lilas . . . . .	296
Le nouveau Cadet-Rousselle . . . . .	297
Le pilote de Tournai . . . . .	300
XXV <sup>e</sup> anniversaire . . . . .	303

La prière en commun . . . . .	305
Les lions et les ours . . . . .	307
Ballade . . . . .	309
Le prince de Ligne et Sire Robert Peel . . . . .	311
La loi sur la charité . . . . .	313
Tu fais honneur aux ouvriers montois . . . . .	315
Le lendemain de la fin du monde . . . . .	317
Couplet à M. Charles Rogier . . . . .	319
Une chaumière dans les Ardennes . . . . .	320
Réponse à Sancho . . . . .	321
Les grenouilles et les oiseaux . . . . .	324
La chanson du berceau . . . . .	325
La bataille des éperons d'or . . . . .	327
La Saint-Hubert . . . . .	332
La chanson des enfants . . . . .	335
Monsieur du Flafla . . . . .	337
L'œil de Fourrier . . . . .	339
Couplets à mon filleul Antoine Delmée . . . . .	340
La cruche . . . . .	342
Le château de bon accueil . . . . .	344
Les soldats de l'industrie . . . . .	346
Tout vieillit . . . . .	349
Les anges du foyer . . . . .	351
Couplet à Van de Steene . . . . .	353
Noël . . . . .	354
Cantate des orphelins . . . . .	356
Faites grâce aux pauvres charbonniers . . . . .	358
Couplets de noce . . . . .	360
Comment vous portez-vous? . . . . .	362
Une immortelle . . . . .	364
Promenade du soir . . . . .	366
La patrie et le Roi . . . . .	368
Rien que vingt ans . . . . .	370
La chanson des petits . . . . .	372
Le 10 septembre . . . . .	374
Les inondés de la Hollande . . . . .	376
Le Jubilé de cinquante ans . . . . .	378
Le retour des enfants chez leur mère convalescente . . . . .	380
Au cercle montois . . . . .	382
Restez unis, ô chers petits enfants . . . . .	384
Hommage au comte de Hainaut . . . . .	386
A mon ami Bertram (Eugène Landoy) . . . . .	388
Le banquet . . . . .	390
Mon portrait . . . . .	392

Les volontaires belges à Tacamburo, (Mexique) . . .	394
Le credo du chansonnier . . . . .	396
Vers récités au Théâtre de Mons . . . . .	398
Promenade du matin . . . . .	399
La fille de l'ouvrier . . . . .	400
A Victor Hugo . . . . .	402
Aux tireurs Anglais et Français . . . . .	403
La pose de la première pierre . . . . .	405
Près de la rivière . . . . .	408
La presse . . . . .	410
Une ombre antique . . . . .	412
Réponse d'un belge à monsieur Granier de Cassagnac	413
Tout notre sang est à la liberté . . . . .	415
Les tables parlantes . . . . .	417
L'oiseau chanteur . . . . .	419
L'arbre de la liberté . . . . .	421

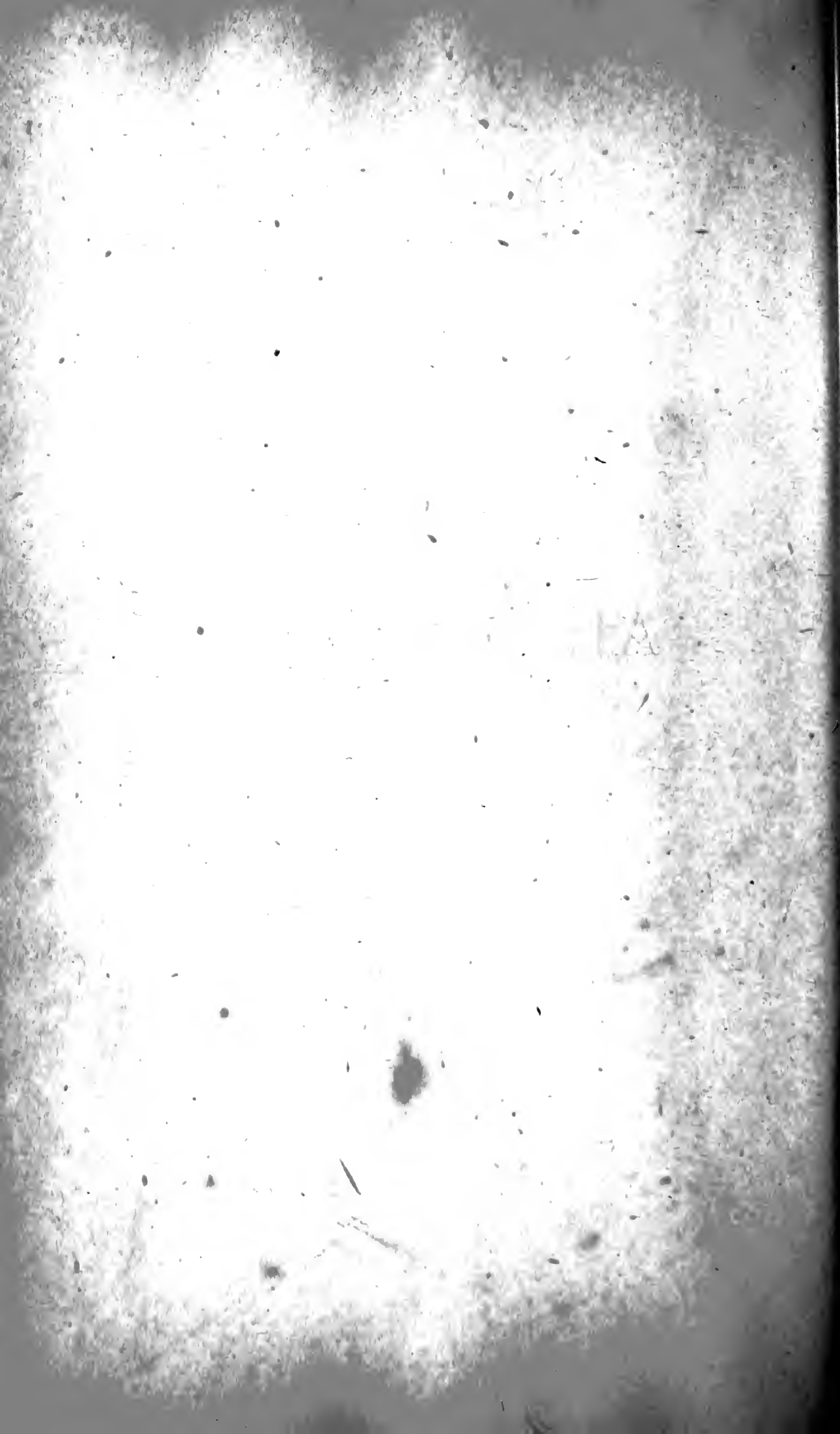
FIN DE LA TABLE.







# AIRS NOTÉS



Air de l'Anonyme. 1.

*Moderato*

Pour quoi cri - er que je manque d'é -

-tude, Vous qui semblez me vouloir tant de bien? Epargnez -

moi votre dol - li - ci - tu - de, Je sais ad -

-rez que mon savoir n'est rien. J'aime l'étude à laquelle on se

li - vre. Quand i - ci bas on passe en obser - vant Le cœur hu -

-main de lit - il dans un li - vre? Non, non, Messieurs, je ne suis pas sa -

-vant. Le cœur hu - main de lit - il dans un livre? Non, non mes

-sieurs, je ne suis pas sa - vant.

Air: Te souviens-tu? — 2.

*Allegretto*

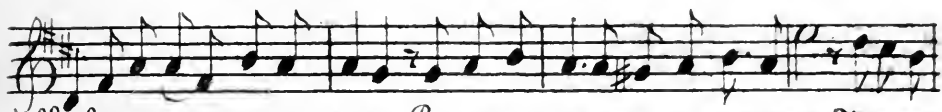
En l'as suivi ce hé-ros po-pu-  
lai-re Qui mit un terme à des jours de terreur, Et qui bien  
-tôt du sabre con-su-lai-re, O-sa-se  
faire un sceptre d'empereur. Repose en paix, vieux soldat au co-  
-losse Du monde un jour ton nom disparaîtra. Repose en  
paix ton fils peut sur ta-pes-se Bé-nir ton  
nom que nul ne maudira. Repose en paix ton fils peut sur ta  
pes-se Bé-nir ton nom que nul ne maudi-  
ra Bé-nir ton nom que nul ne maudi-ra

# Air: Soldat Français - 3.

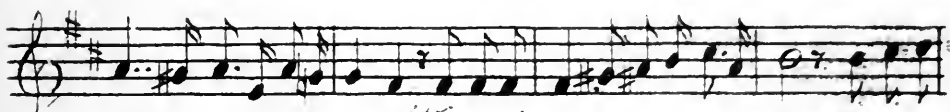
Moderato



Fragile écho de ses accords plus-sants. Si j'affa-



-blis les pen-sées du po-ë-te Par donnez moi ces li-mi-des accents, Ois de moi:



coeur je me fais l'inter-pê-te Vous mes amis qui dans un jour bien d'once. M'avez fait



place en vos rangs que j'admi-re! Bien que je sois le plus faible de, tous Ah! laissez-



moi, ré-pê-ter avec vous: Pourquoi n'aurions pas de ly-



-re? Pourquoi n'aurions nous pas de ly - re?

Air Des Scythes et des Amazones - 4.

Grand profes seur, votre critique à - mère Part ce. peu -  
- dant d'un cœur vrai ment chrétiens. En me raillant du haut de votre  
chaire A votre nom vous at - ta chez le mien, A votre  
nom vous at - ta chez le mien. Dieu quel honneur! à peine j'ose y  
croire. Haut de laurier sont semés sous vos pas. Je fais des  
vers sans prétendre à la gloire, Grand professeur, ne m'illustrez donc  
pas. Je fais des vers sans prétendre à la gloire, Grand profes -  
- seur, ne m'illustrez donc pas. Professeur, ne m'illustrez donc  
pas. Professeur, ne m'il - lus - trez donc pas.



Musique de M<sup>r</sup> J. B. Stevens — 5 —

*Moderato*

Pourquoi pleurer, ma bonne mère, Quand l'a-  
-voule ne pleure pas. La vie est pour moi moins à-  
-mère Que pour ceux qui qui - dent mes  
pas. Puis - que tout naît sur cel - le  
ter - re Pour tou - ver - un jour un tou-  
-beau, Sans regrets, je chante et j'es -  
pè - re ; On dit qu'au ciel tout est si  
beau ! Sans regrets, je chante et j'es -  
pè - re. On dit qu'au ciel tout est si  
beau Le ciel est si beau !

Air d'Aristippe — 6.

Et quoi! dé-jà tu m'as chanté, po-  
é - te! Moi qui n'ai pas un laurier sur le front, Moi dont la  
voix pour le monde est inutile, Qui ne sais pas si les beaux jours vien-  
-dront: Nous n'avons rien encor que l'es-pé-ran-ce: Un souffle, hé-  
-las! pourrait nous la ravir! Je n'ose croire à la jeu - ne croy-  
-ai - ce. L'homme peut-il pé - né - ter l'ave -  
nir? L'homme peut-il pé - né - ter l'a - ve - nir?

Musique de M. Alexis Delfosse — 7.  
Mieux encore que la liberté.

*Allegro Conmoto*

On voit dans les jours de téné - pé - te Oii  
le peuple en vain cherche un port, Plus tôt que de courber la  
té - te Des hommes affront - et la mort ! De -  
vant le pouvoir qui m'en - flamme, Mon front s'in -  
cline a - vec - fier - té. Mon front s'incline a - vec - fier  
té. Pour mon cœur le joug d'une  
fem - me. Est plus doux que la liber -  
té. Pour mon cœur le joug d'une femme Est plus  
doux que la li ber - té Pour mon cœur le joug d'une  
femme Est plus doux que la liber - té.

Air du Roi Dagobert. — 8.

*Allegretto*

The musical score consists of four staves of music in G major and 6/8 time. The melody is written on a single treble clef staff. The lyrics are written below the notes, with hyphens indicating syllables that span across multiple notes. The piece concludes with a double bar line.

Le - vez - vous l'Éveille, J'ai dé - ja beaucoup travail -  
- le C'est vous Nicolas; Hier j'étais si las... Mieux  
- se - ve d'or Meubler - ait encoz. Morbleu! dit l'Éveil  
le, Pour quoi m'avez vous réveil - lé?

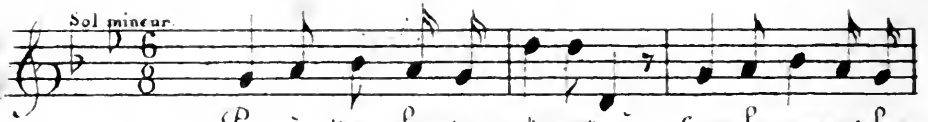
# Air du Carnaval - 9.

*Allegretto*

Oui, notre mère, ami c'est la Belgique Ce noble  
vers a tenu - é mon coeur! En répondant à la voix sympa-  
- thique Qui brave ainsi le critique moqueur, Je ne vious  
pas, quand la lyre me loue, Rendre des coups au lendeux - ri -  
- te Le trait méchant qui ou trompa dans la boue Salit ton  
jours la main qui là je - té Salit toujours la main qui là je -  
- té.

Air: Rendez-moi mon cochon, Démon! 10.

Sol mineur.



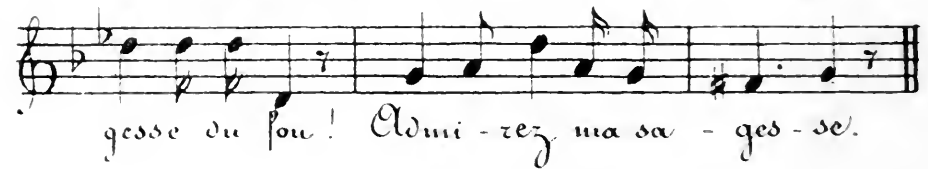
Po - è - te , chantons n'importe où , sans hauteur ni bas -



se - se. L'Héli-con est un casse cou Oû



le sage parfois se bles - se. Admirez la sa -



gesse du pou ! Admi - rez ma sa - ges - se.

Air : Muse des bois et des accords champêtres. - 11.

his *Andante*

Moi qui suis pauvre et toi ma bien aimé-é,  
Fil - le du peuple et pauvre comme moi, n'envions  
pas la route renommé-é Où l'enfant perd la pu-  
-dent et la foi. Le luxe vain que l'o puleut af-  
-fiche. Blase son cœur sous l'or et le ve - lours;  
Sous ton regard mon cœur est jeune et riche. Ange aux doux  
yeux, rends moi ri - che tou - jours, Ange aux doux  
yeux rends moi ri - che tou jours





Air : Eh! gai, gai, gai mon officier. — 13.



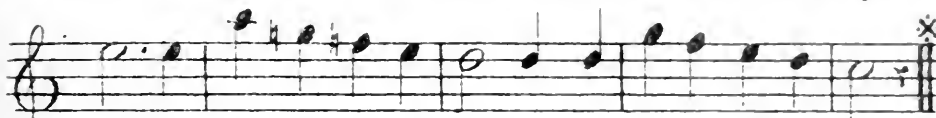
Eh! gai, gai, gai, sur ma foi, Devant tout je m'a-



ri-te Eh! gai, gai, j'en perdrai la tête Tout tourne autour de



moi. Je n'ai plus de mé-moire, Le croitait ou ja-



mais? non je ne veux plus boire... Aussi peu désormais

Air du Dieu des hommes gens. — 14.

Andante

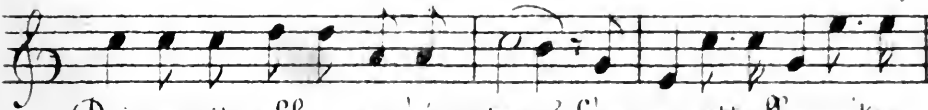
The musical score consists of six staves of music in a single system, all written on a treble clef. The tempo is marked 'Andante'. The music is in common time (C). The lyrics are written below the notes, with hyphens indicating syllables that span across multiple notes. The lyrics are: 'France, réponds, est-il vrai qu'on te rende Les os-se-ments de l' élu des é-lus, Qui fut si grand et qui te fit si grande Que grande encor tu ne le parais plus. Ah! s'il est Vrai, Bérouge qui l'adore De l'univers doit se faire é-cou-tée: Le chansonnier va le chanter enco-re, Bérouge va chan-ter. Bérouge va chanter Bérouge va chanter.'

France, réponds, est-il vrai qu'on te rende Les os-se-ments de l' élu des é-lus, Qui fut si grand et qui te fit si grande Que grande encor tu ne le parais plus. Ah! s'il est Vrai, Bérouge qui l'adore De l'univers doit se faire é-cou-tée: Le chansonnier va le chanter enco-re, Bérouge va chan-ter. Bérouge va chanter Bérouge va chanter.

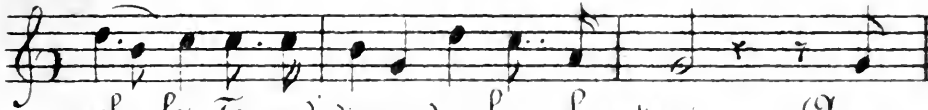
Air: Depuis longtemps j'ai vu l'Adèle. 15.



Des vers de moi, des vers pour elle,



Daignerait-elle m'écouter? L'amour, cette flamme éter-



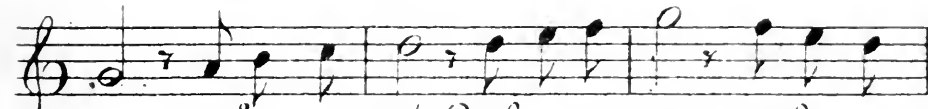
nel - le, te rend digne de la chanter. Aux



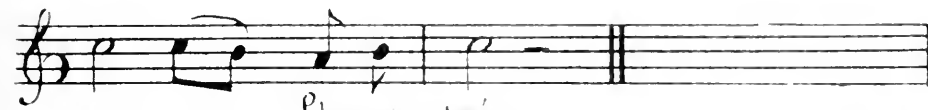
tendres accords de ta ly - re, son coeur à ton coeur fut li -



-é. Sois des vers que l'amour t'inspire Cache ces



vers de l'ami - tié. Cache ces vers Cache ces



vers de l'ami - tié

Air de la Brabançonne. — 16.

Il-mis-sez - vous, preux que j'ad-mi-re, La  
gloire a cou-fondu vos rangs Vous êtes sol-dats de l'em-  
-pi - re, Quels titres vous semblent plus grands. Dé-  
-bris d'une in-vincible ar-mée, Vous fléchirez, sans l'uni-  
-on Sous le poids de sa renommé - e, Vieux sol-  
-dats de Na-po-lé-on. Sous le poids de sa renou-  
-mée - e. Vieux soldats de Na-po-lé-  
-on. Vieux sol - dats de Na-po-lé  
-on. Vieux soldats de Na-po-lé - on.

Air: Maman ce p'tit bateau. 17.

*Allegretto*

Du ciel j'ai pris congé, Mon prote-ge, Pour voir ce  
monde; Ô sur ces profondeurs, Je n'y trouve rien de chan-  
-gé. C'est mon ange gardien, Notre soutien sur cette  
terre. Ô suprême mystère, l'ange parle, é-coutons le  
bien: Du ciel j'ai pris adieu.

# Air d'Yelva.

18.

Petits oi-seaux, dans ce bois soli-tai-re Mon oeil ad-  
 -pect vous cause un triste é-moi! Le ciel est pur chantez, pourquoi vous  
 tai-re? Petits oi-seaux n'ayez pas peur de  
 moi! Pour vous, hé-las! bardes au doux rama-ge, Comme pour  
 l'homme il est de mauvais jours Petits oi-seaux chantez sous le feuil  
 -la-ge, Je veux passer sans troubler vos a-  
 -mours Petits oi-seaux chantez sous le feuillage, Je veux pas-  
 ser sans troubler vos a-mours.

Air du Vaudeville de la petite gouvernante. 19.

Andante

The musical score is written on a single treble clef staff in 2/4 time, marked 'Andante'. The key signature has one flat (B-flat). The melody consists of eight lines of music. The lyrics are written below the notes, with hyphens indicating syllables that span across multiple notes. The piece concludes with a double bar line.

Qu' beau ciel que Dieu montre à l'homme Sou -  
- vent je vais parler tout bas. Mais je ne suis pas astro -  
- no - me : Et - mis, ne vous effrayez pas Sans  
en - pé - né - trer le mysté - re Je vois les astres radi -  
- eux. Hommes at - ta - chés à la terre Laissez  
moi contempler les cieux. Hommes at - ta - chés à la  
terre, Laissez - moi contempler les cieux. Lais - sez -  
moi contempler les cieux.

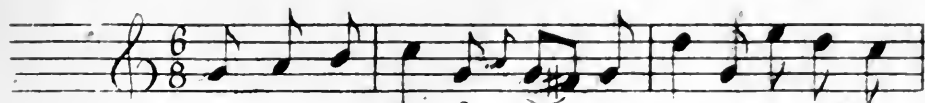
Air: C'est un laula, lauderiette. 20.

The image shows a musical score for a song. It consists of eight staves of music, each with a treble clef and a 3/8 time signature. The notes are written in a simple, folk-like style. Below each staff is a line of French lyrics. The lyrics are: 'E - conte, ce peintre dé - chi - re le', 'la - bleau superbe et nouveau. Mainte - nant,', 'qui en tendo je, il ad mire. L'oeuvre d'un ancien', 'peinte renu. - Je vais t'ex pliquer jume ar -', 'tiste. Ce fait qui te sur - prend si fort:', 'L'auteur de ce chef d'oeuvre ex - is - te,', 'L'auteur de cet - te croix est mort'.

E - conte, ce peintre dé - chi - re le  
la - bleau superbe et nouveau. Mainte - nant,  
qui en tendo je, il ad mire. L'oeuvre d'un ancien  
peinte renu. - Je vais t'ex pliquer jume ar -  
tiste. Ce fait qui te sur - prend si fort:  
L'auteur de ce chef d'oeuvre ex - is - te,  
L'auteur de cet - te croix est mort



Ah! Eh quoi! vous sommeillez encore! (de Fanchon) 21.



Qui à mon refrain chacun ré - ponde Quand un bon



Vin coûte pour nous. Vivent les fous! en ce - bas



monde, les plus sages sont les plus fous. Fi de tout



vi - sa - ge. se vèze! Vivent les fous! car en un



mot, La gra - vi - té, que l'on ré - vèze, Est souvent



le masque du sot.

Air: Pour dot ma femme a cinq sous. 22.

En - sants ro - ses et joufflus, Dansez  
pour se - ter saint Pierre! Au vieux rondeau po - pul -  
- laire Les hommes ne dansent plus! En -  
sants joufflus, Dansez pour fêter Saint Pierre. En -  
sants joufflus. Les hommes ne dansent plus Ils me  
rap - pellent vos chants. Une e - poque bien plus sage. Où les  
hommes de tout âge Dansaient avec les enfants. Où les  
hom - mes de tout à - ge Dansaient à vec les en -  
sants. - En - sants &

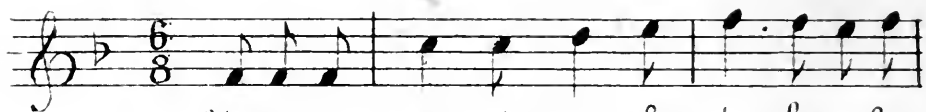
# Air de la République.

23.

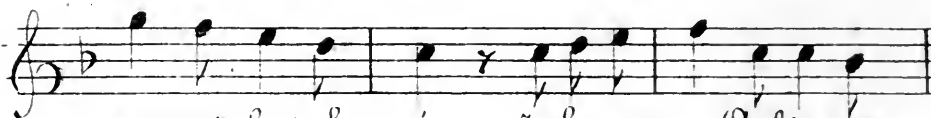
*Andante*

Ah! mes a - mis, Jean se prend à sou -  
 -ri - re Quand il découvre un beau coin du ciel bleu, Un petit  
 coin où son âme peut lire La poé - sie et la grandeur de  
 Dieu. Mais à l'aspect de ce monde de fange, Où le bon -  
 -heur ne peut que l'effleurer, Où le démon est près de son bon  
 ange Ah! mes amis Jean se prend à pleurer Où le dé -  
 -mon est près de son bon ange, Ah! mes amis Jean se prend à pleurer

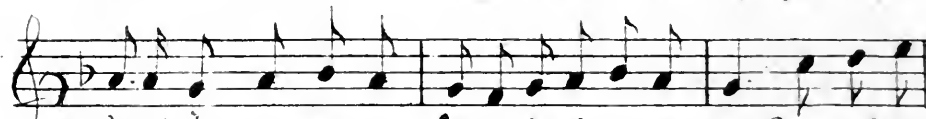
Air "V'la c'que c'est qu'd'aller au bois. — 24



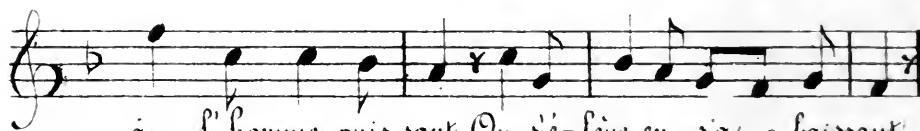
Un jour que je m'é-tais glis-sé chez un Sei-



-gneur très haut pla - cé, J'es-tus re-cu: Quel jour de



fête! c'e pris un air bête, Un homme de tête Porte ombra-ge



à l'homme puis-sant On s'é-lève en s'a - baissant

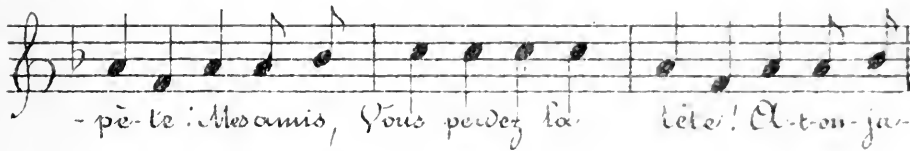
Air: Tout le long de la rivière — 25.



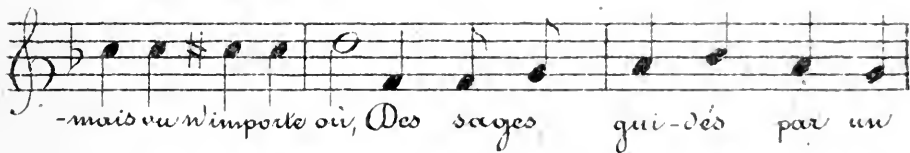
Eh quoi de ce cercle chantant Vous me nom-



-mez le pré-si-dent. Je l'ai dit et je le ré-



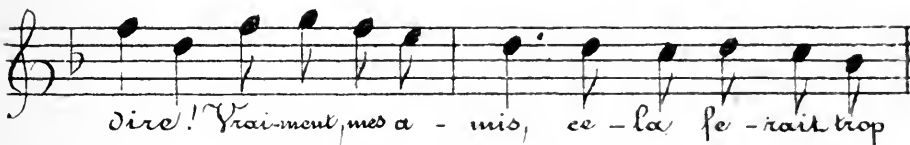
-pè-te. Mes amis, Vous perdez la tête! A-t-on ja-



-mais ça n'importe où, Des sages qui-dés par un



son? Dieu sait de - main ce qu'on en pourrait



dire! Vrai-ment, mes a - mis, ce - la se - rait trop



rire. Vrai-ment ce - la se - rait trop ri - re.

Air: Echos des bois, errants dans ces vallons — 26.

Moderato

The musical score is written on a single treble clef staff in 2/7 time. It consists of six lines of music. The first line begins with a treble clef, a 2/7 time signature, and a 'Moderato' tempo marking. The melody is written in a key with one sharp (F#). The lyrics are written below the notes, with hyphens indicating syllables that span across multiple notes. The piece concludes with a double bar line at the end of the sixth line.

A mon as-pect dans la fou-le en a-ri En s'écri-  
-ant: Quel hypo-crite: il pleure! Je puis pleurer, car à ce pi-lô-  
-ri Aux yeux de tous je vais rester une heure. Peuple en lu-  
-mille ac-cou-ru sur mes pas, En me voyant ne me maudissez  
pas. Peuple en lu-mille ac-cou-ru sur mes pas, En me voy-  
-ant, ne me maudis-siez pas.

Air: Cadet Rousselle a trois p'tits chiens — 27.

Allegretto

The musical score is written on a single staff in G major (one sharp) and 6/8 time. It consists of six lines of music. The first line begins with the tempo marking 'Allegretto'. The melody is simple and rhythmic, with lyrics written below the notes. The piece concludes with a double bar line at the end of the sixth line.

Un autre dit a - vec es - prit, Un autre  
dit a - vec es - prit; Plus on est de fous, plus on  
rit! Plus on est de fous, plus on rit: Al lons, fais  
ré - son - ner ta ly - re: Je sais que nos sages vont  
ri - re: Ah! Ah! lutte avec nous, Pour faire  
tri - ompher les fous.

Air de la Légère. — 28.

\* *Alléretto*

Je veux boire, Je veux boire, Boire à  
perdre la mé-moi-re; Je veux boire, Je veux boire, Pour être  
un instant content. Un verre est si beau, rempli De cet-  
-te li-queur ver-meille: Puisse ve-nir la bon-  
-teille Qui m'ap-porte - te - ra l'ou - bli. Je veux  
dans ma main a - vi - de, Au bruit d'un couplet malin, Voir mon  
Ver - re toujours vide, Toujours vide et toujours plein!



Air: à la grâce de Dieu. - 29

Andante

The musical score is written on ten staves in a single system. It begins with a treble clef, a key signature of two flats (B-flat and E-flat), and a 6/8 time signature. The tempo is marked 'Andante'. The melody is simple and lyrical, with lyrics written below the notes. The lyrics are in French and describe a Savoyard child who has lost their mother and is now wandering, seeking work and food. The piece ends with a double bar line.

Un Savoyard, enfant en-core, Un lé ger  
l'â ton à la main, De-puis le le-ver de l'au-  
-rose, Au hasard suit le grandche-min'. Il  
fait beau, mais la faim le gagne; Des pleurs veulent sou-voir re-  
gard: Il est si loin de sa mon-ta-gne! E-  
-contons l'enfant Savo- yard: C'est  
la saison des fleurs, Dieu sé-che-ra mes pleurs, C'est  
la saison des fleurs, Dieu sé-che-ra mes  
pleurs, Ou, Dieu sé-che-ra mes pleurs.

Air : Donnez-vous la peine d'attendre — 30.

Allegro

Quoi! vous me pri-ez de chanter. A ce mot  
seul chantez! je tremble. Si parfois jo - se n'e cou-  
-ter, C'est quand nous chantons tous en - sem - ble. Con-  
-tre ma muse à ce re - pas, Je crains pourtant qu'on ne s'ai-  
-gisse: Voi - si - ne, ne pour-riez vous pas Me ti - ra  
- ci d'em - bar - ras? Qu'on s'embrasse et que ça fi-  
-nisse Qu'on s'embrasse et que ça fi - nis - se!

Air de la Sentinelle -- 31.



« Sans mois son-ner depuis plus de trente ans, Je sème, hé



-las! aux champs de la pen-sée — e. Bruis-ma lyre, en vain et trop long



-temps El-le vi-bra sous ma main in sen-sé -



-e! » La bri-ser, je te le dé-fends, Dit un



ange à la voix so-no-re, Tu travailles pour tes en-



-fants, Tu tra-vailles pour tes en-fants: Sème, po-ë-te, Sème en-

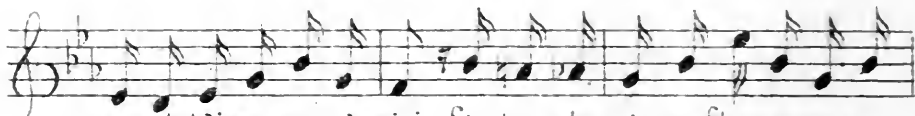


-core, Sème en-co-re.

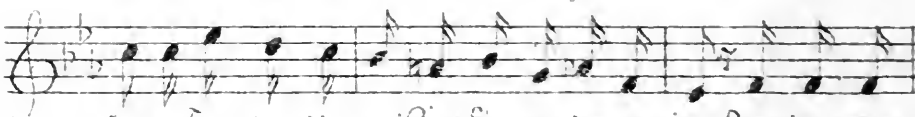
Air des Comédiens. — 32.



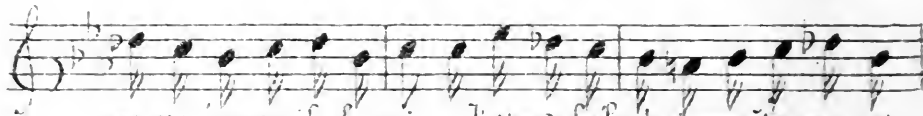
Cher Du Ménil, ma chanson imparfaite. De son hé-



-ros n'est digne qu'à demi. Si tu n'y vois pas l'œuvre d'un po-



-ète Du te di-ras! C'est l'œuvre d'un ami. Depuis seize



ans, espérance il la voit, J'attends, hélas! qu'un poète ou re-



-nom, Pour a-jou-ter u-ne palme à sa gloire, Dans ses é-



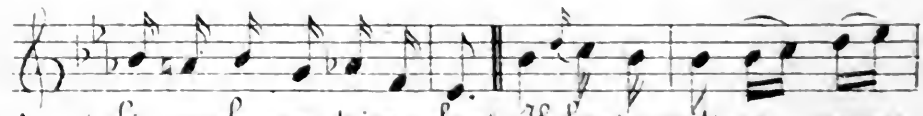
-crits si qualcon fin ton nom. Mais ma chanson, é-tin celle de



l'âme. Que pour l'éteindre empor-tetra le Vent, Fait, d'un gé-

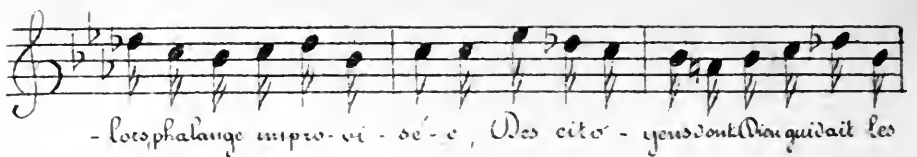


-nie é-lee-tri-sant la flam-me, Fai-re jail-

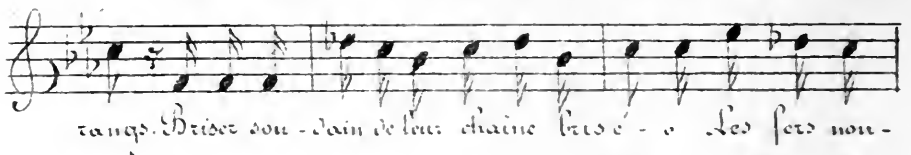


-ler un hymne triom-phant. Il chan-te-rail ce cygne

aux lar - ges ai - les, Dont les accents char -  
 - me - raient l'uni - vers, Il chan - te - rait en  
 no - tes immortel - les ton nom que j'ai en au -  
 ni - lieu de ses vers. Il chan - te - rait la valeur héro -  
 - ï que, Et nos cinq jours qu'on rap - pel - le trop  
 peu, jours où l'on vit, au soleil de Belgique, la liber -  
 - té surgir en sarrasin bleu. Cher Du Mé -  
 - nil, une chanson im - par - fai - te De son hé -  
 - ros n'est digne qu'à demi; Si tu n'y vois pas l'œuvre d'un po -  
 - ète, Tu te di - ras: C'est l'œuvre d'un a - mi. On vit a -



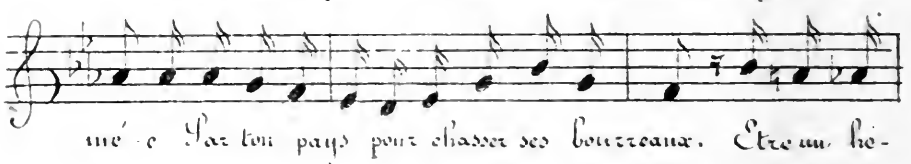
- l'os phalange impro- vi- sé- e, Des cité- yens dont Dieu guidait les



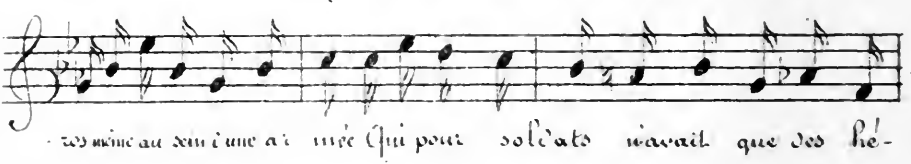
rangs. Deider sou- dain de leur chaîne les é- o. Les fers non-



- veaux qui apportaient nos tyrans Pierre, tu sus en la ligne for-



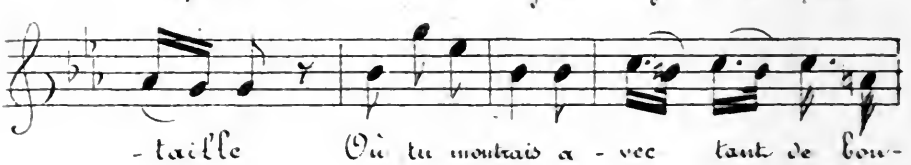
mé- e Par ton pays pour chasser des bourreaux. Etre un hé-



- ros mine au sein d'une ar- mée Qui pour soldats n'avait que des hé-



- ros. Qu'il é- tait beau le grand jour de la-



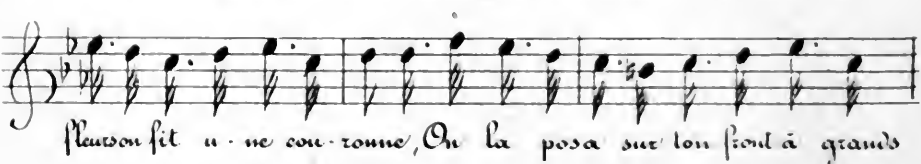
- taille Où tu mourais a- vec tant de bou-




- heur. On éton- dard bri- sé par la mi- traille,




En in- di- quant le che- min de l'honneur. Le soir, de




flau son fit u- ne cou- ronne, On la posa sur ton front à grands




cris: Le len-de - main, sur les débris d'un trône, De ton dra



peau nous plantions les dé - bris. Chez du Ménil, ma chanson impat



-fuite De son héros n'est digne qu'à demi; Si tu n'y



vois pas l'oeuvre d'un po - è - te, Tu te di-



ras: C'est l'oeuvre d'un ami.

Air : Versez, versez bon vin de France - 33.

Moderato

Çai chasseur j'habite un' ré - duit. Assis au  
pied de la mon-ta-gne; Mari - a, ma douce com -  
-pa-gne, My - re voit quand descend la nuit. Mais  
sous des cieux pur ou cou - verts Cha-que jour, fort de ma jai -  
-nes-se, Je pour - suis dans les genets verts, Le gi -  
-bier que Médor y presse, que Médor y  
pres - se. Mon fu - sil, mon chien, ma mai - tresse, Pour mon  
coeur voilà l'uni - vers. Mon fu - sil, mon chien, ma mai -  
-tresse, Pour mon coeur voilà l'uni - vers, Pour mon  
coeur voilà l'uni - vers.



Air: Heureux climat, beau ciel de l'Italie. 34

Moderato.

Le vieux en-té fait peur, je le pa - ri - e,  
Car sa présence a gla - cé vos é - bats:  
Enfants, ma voix ne vous maudi-ra pas! Sous ce ciel  
pur, sur cette herbe fleurie - e Venez  
venez parfois, Vous dont la vie est pleine De tant  
de jours de peine. Venez bons villa-geois. Venez, ve -  
nez, bons villa - geois.

Air des Trois couleurs. — 35.

Moderato

The musical score is written on seven staves of a single treble clef. The tempo is marked 'Moderato' and the time signature is common time (C). The melody consists of eighth and sixteenth notes, with some rests. The lyrics are written below the notes, with hyphens indicating syllables that span across multiple notes.

Pou vain est libre! Un soldat sans dé-fense, Un hollan  
 -dais, prisonnier impuissant, Est mu-ti-lé par la foule en dé-  
 -men-ce Qui, l'œil hagard, Qui, l'œil hagard, se vautre dans son  
 sang. Roussel ac-court, et, bravant la mort même,  
 Crie, en montrant un chêne aux verts rameaux: O, liber-  
 -té, sous ton ar-bre su-prême, Tu ne veux pas,  
 Tu ne veux pas abri-ler des bour-reaux.

*Allegro*

On dit que la chanson a - mi - ce, En ap - pe -  
-lant des jours meilleurs, J'ai fait des chansons et ma muse souvent a  
fait couler des pleurs. Au jour d'hui que ma coupe est pleine D'un breuva -  
-ge dé - li - ci - eux, Pour voi - re mieux, Pour ri - re  
mieux, Pour voi - re mieux, beaucoup mieux, cent fois mieux, En ou - bli -  
-ant nos jours de peine, Je ferai des couplets joyeux.

*Allegretto*

E - leve En - cor, O terre d'or, Mon  
âme aux cieux Dans ton es - sor. E -  
leve En - cor, O terre d'or, Mon  
âme aux cieux Dans ton es - sor. Peu -  
ple chinois, la nuit dernière J'ai vu du monde des es -  
prits Tous les grands hommes de la terre : Que les grands hommes ont pe -  
tits! E. &

Air: Rendez-moi mon léger bateau - 38.

Allegretto

Les re-frains de nos bons a - ieux Chantent le vin

vieux et la so - li - e : Se peut-il qu'on les ou -

-bli - e Pour des re - frains plus sé - ri - eux. Vivent les

chants de nos a - ieux. Vivent les chants de nos a -

Fin

-ieux. Qui le croirait? la gaîté s'en-ca -

-aille ; Chez les yeux seuls des grolots font tou -

lou. Rire a présent est du plus mauvais

lou : L'homme bien né s'amuse quand il

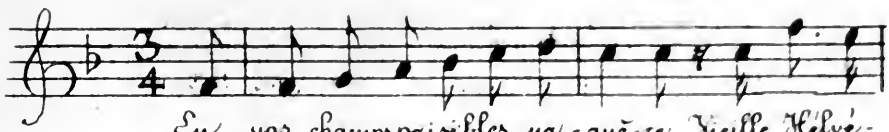
baïl - le ! Les re - frains de

Air de Baconnet — 39.

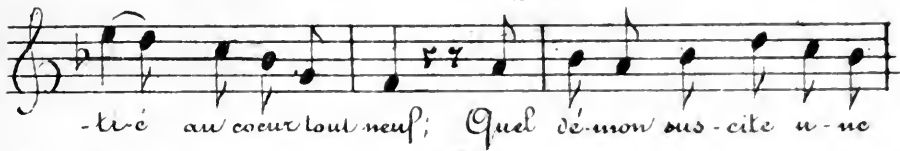
Allegro

Le croi-rez-vous? j'en doute encor moi même;  
Le chansonnier, sans faste et sans orgueil, Que l'on ad-  
-mire encor moins qu'on ne l'aime, Me fit, à moi, le  
plus charmant accueil, Me fit, à moi le plus charmant ac-  
-cueil. Nos parve- nus, fiers, d'un titre illu- spi- re,  
Vont comme hi- er me dé- daigner de- main Vont comme hi-  
- er me dé- daigner de- main. Et Bé- ran-  
-ger res- te peuplé en sa gloire: Le bon vicillard, il  
m'a tendu la main. Et Béran- ger res- te peuplé en sa  
gloire Le bon vicillard, il m'a tendu la main.

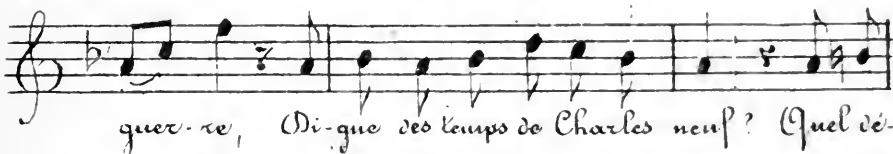
Air de la Vieille. (Les deux divorcés.) - 10.



En vos champs paisibles na-que-re, Vieille Helvé-



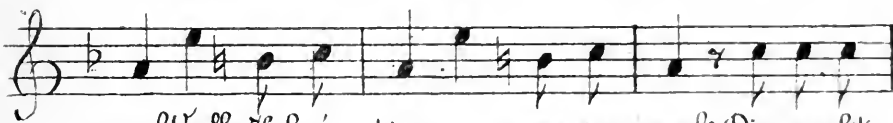
-ti-c au coeur tout neuf; Quel dé-mon sus-cite u-ne



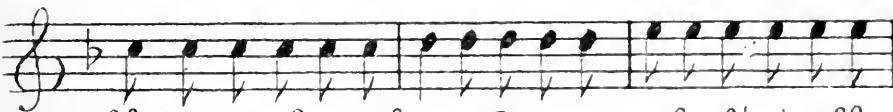
que-re, Di-gue des temps de Charles neuf? Quel dé-



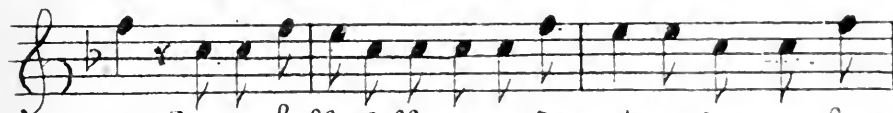
-mon sus-cite u-ne que-re, Digne des temps de Charles



neuf, Vieille Helvé - tic, au coeur tout neuf? Dieu vous fit



libre! et vos enfants qu'il aime. De s'agor-ger sont l'exécra-ble



voeu. Dieu vous fit libre! Oubli-ez-vous Dieu même? (Dieu vous fit



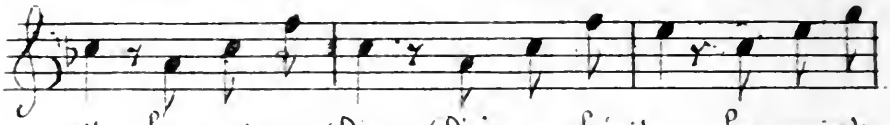
libre! oubli ez vous Dieu même? Restez en



paix sous le ciel pur et bleu, Dieu vous bénit la main de



Dieu, Restez en paix sous le ciel pur et bleu, Dieu vous bé-




-nit la main de Dieu. Dieu vous bénit la main de



Dieu.



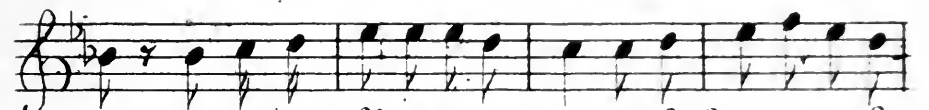
Air: En revenant de Charentou - 41.



Bergère, mes seules amours, Ne sois plus de fi-



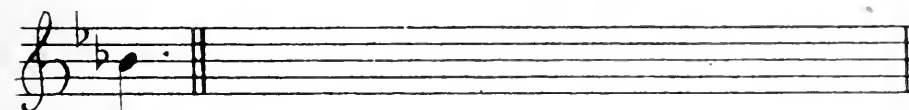
-re: Je te ren-contra tous les jours Dans les prés où j'er-



-re. La rencontre offre un grand danger Qui au bonheur ou peut chan-

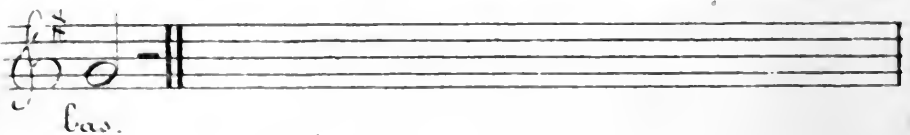
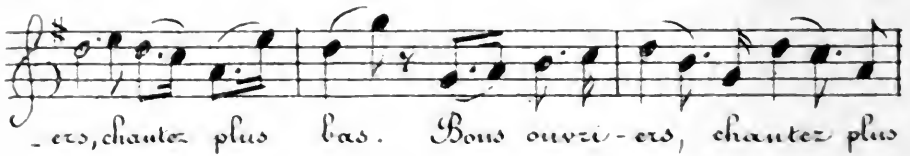
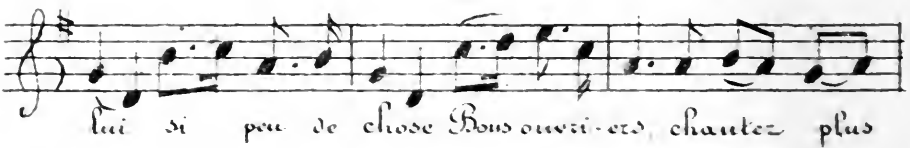
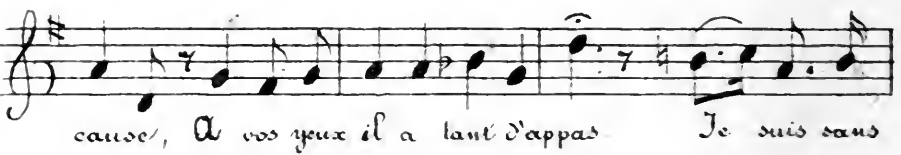
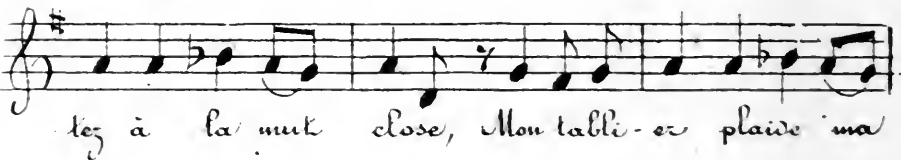
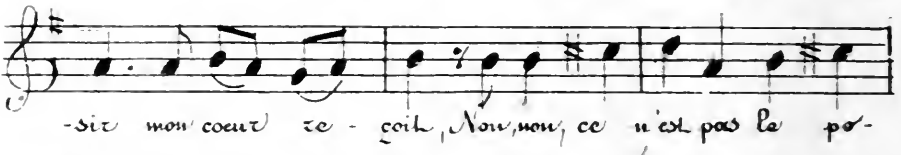
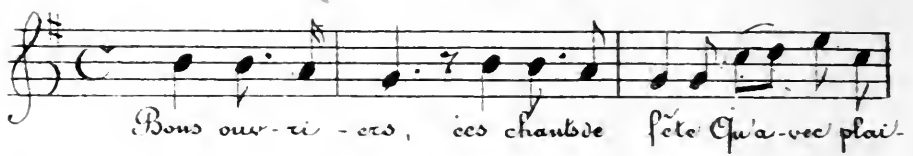


-ger: De-viens ma ber-gè-re, Je suis bon ber-



-ger.

Air: Bons ouvriers, voici l'aurore. — 42.



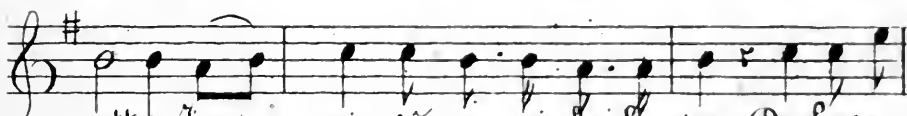
Air: Ah! si madame me voyait. — 43.



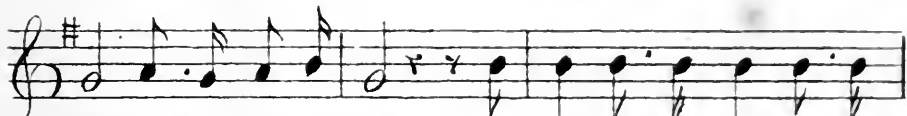
(De bons amis, j'en suis certain, Disent en



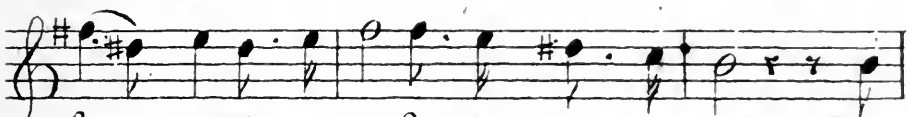
termes très honnêtes, Que pour faire mes chanson-



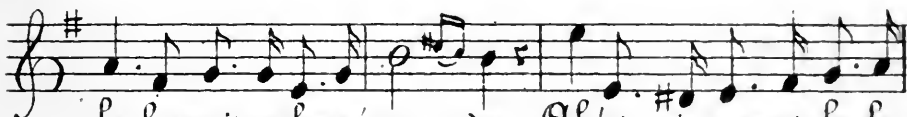
-nettes j'au-rais dû sa-voir le la-tin. De bons a-



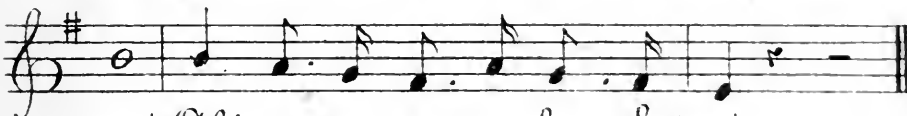
mis, j'en suis certain. Je voudrais pouvoir les con-



-sou - dre, Mais je n'ai, s'mes - te destin? Que



le français pour leur ré-pou - dre. Ah! si je savais le la-



-tin! Ah! si je savais le latin!

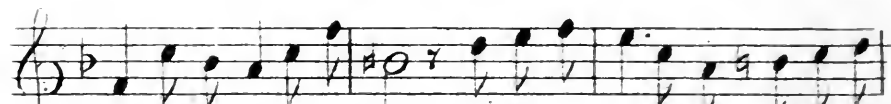
Air : En amour comme en amitié - 44.




Une chanson... Lorsque déjà par toi Mon petit



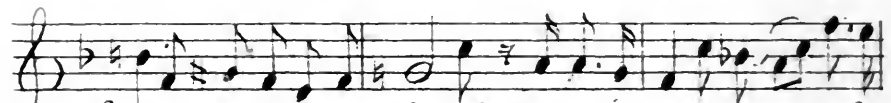
livre a franchi la frontie - re : De ton pin-



- ceau dans la plume pour moi : Tu fais passer ton ame tout en-



- tié - re Caudoux re-fraîn que tu m'as dédi - é , Les yeux en



pleurs, qu'importe qu'on en glade ? J'ai dit soudain je suis donc quelque



chose, Puisque mes vers inspirent l'ami - tié, Puisque mes

*(Rallentir)*



vers ind - pi - rem l'a - mi - tié.

Musique de M<sup>r</sup>. Jules Denefve. — 45,

*Allegro agitato*

Musique de M<sup>r</sup> Hippolyte Héro 46.

Andante

Bons ou ri - ers, leur cœur est d'or aus -  
si. Présent si noble et si digne d'en -  
vie, (1) plu - me d'or, pour leur dire mes -  
-ci, Je veux te prendre une fois dans ma  
vi - e: Plume ché - rie, écris entre mes  
doigts sur la première et la der - niè - re fois. Plume ché -  
-rie, é - cris entre mes doigts sur la pre -  
-mière et la der - niè - re fois.

Air: Mon père était poë. — 47.

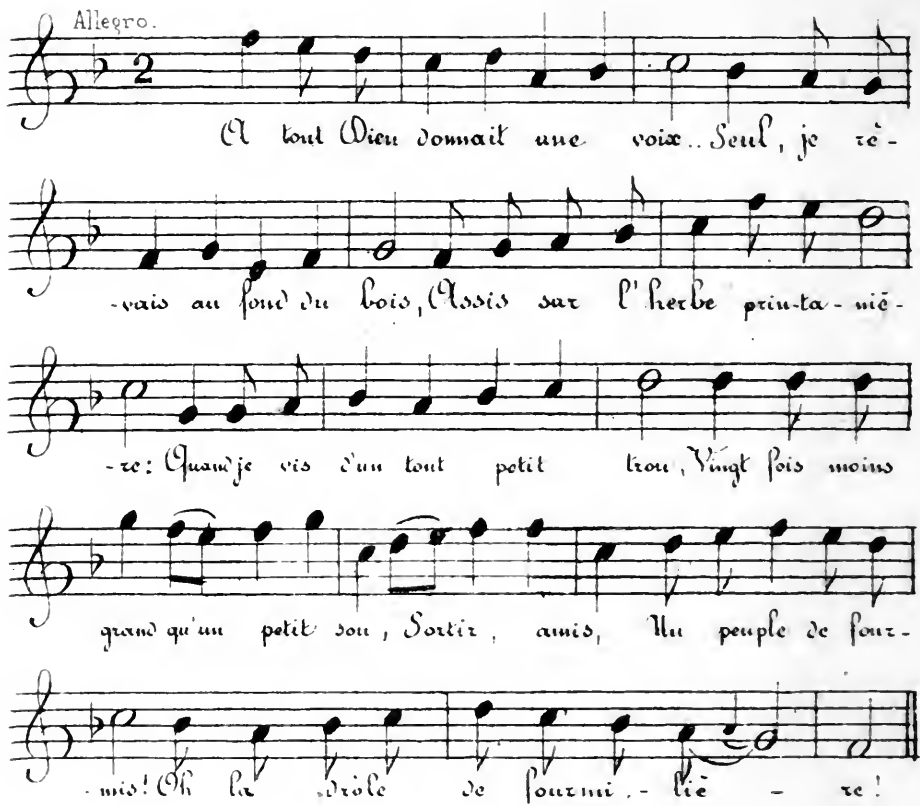
Allegretto



Ami, voi-là mon nom, par toi, Lu-mi-noux  
comme un pha-re; Ça re-nom-mée a fait pour  
moi Re-tou-ter sa fan-sa-re! Grand Dieu! si l'or-  
-qu'il l-tait mon é-cueil, Sur moi quel a-na-thé-  
-me! Non, non, me voi-ci: Dieu m'a fait ain-si, Je suis ton-  
-jours le mè-me.

Air : A coups d'pieds, à coups d'poing. — 48.

Allegro.



A tout Dieu donnait une voix... Seul, je rê-  
-vais au fond du bois, Assis sur l'herbe prin-ta-niè-  
-re: Quand je vis d'un tout petit trou, Vingt fois moins  
grand qu'un petit sou, Sortir, amis, Un peuple de sou-  
-mis! Oh la diable de sou-mi- - lie - re!



Musique de M. Hippolyte Héro, — 49.

Martial

Que l'ou-vri-er en sa uide sa - gesse, Montre le  
but qu'il pourroit aujourd' hui: Qu'on sache bien qu'il maudit la pa -  
resse, Et ne veut pas ce qui n'est point à lui. Son cœur l'é -  
veille à l'heure de l'ou - vriage; Il ne pourrait vivre sans travail -  
ler: Manger le pain qu'il doit à son courage, Voilà, voi -  
là ce que veut l'ou-vri-er, Manger le pain qu'il doit à son cou -  
rage, Voilà, voi - là ce que veut l'ou-vri - er.

Air : En avant, Fausan la Tulipe - 50.

*Allegro*

Hier, malgré notre dé-tresse, Je-tôme, encor la i-vins  
quo, Et des coups de ton ivres-se, Vois, mes bras sont tout meur-  
-tris. Des en-fants, en ta pauvre de-meure, Pour leur  
mèr' te sup-pli-aient en vain. Ils s'aman-daient du pain, Du vins  
de ta main. En frappais, Je pleurais comme je pleure. Ou-vri-  
-er, O-gis comme tu brave homme Pour cri-et: Honneur au tabli-  
-er!

Suzon sortait de son village — 51.

Allegro

Pierre, dans la faimé - au - tise, En prenant un air inspi -  
ré, Tu viens mendier dans l'é - glise Pierre, crois - tu ton vœux lu -  
ré : Fuis la pa - resse, Dans la jeu - nesse Re - lè - ve -  
toi comme un homme de cœur . Remplis ta tâche, La voix d'un  
lâche N'at - ti - ve pas au trône du Seigneur . Même  
pros - terné sur la pierre, Tu fais la honte du saint  
lieu . Le tra - vail est aux yeux de Dieu La meilleu -  
re pri - é - re, La meilleu - re pri é - re .

# Les Caisses de retraite 52.

Musique de M<sup>r</sup> Jules Denefve.

Mouvement de marche

Bons travail-leurs, chantons, malgre est prête : Echo du  
peuple, elle doit les-sail-lir ! On a vu - le nos caisses de re -  
trai - te : Les ou-vri-ers pouront enfin vieillir. Les ou-vri-  
-ers pouront enfin vieil - lir. Quand le pouvoit à nos vœux est pro -  
pi ce, Lorsque pour nous il ouvre les dé - bats, Nous bénis -  
sons un acte de jus - ti - ce ! Les ou-vri - ers ne sont pas des in -  
quats. Nous le mé-ritons un acte de jus - ti - ce ! Les ou-vri -  
ers ne sont pas des in - quats. Les ou-vri - ers ne sont pas des in -  
quats.

Fin \* Retour à Volonté

Air: Une fille est un oiseau. --- 53.

*Allegro*

© Marthe, voyons ce soir Si le sort m'est favo-  
rable: Les cartes sont sur la table Ainsi que le café  
noir. À mes vœux rien ne s'op- pose: Ma fille en son lit re-  
pose, Marthe et ma chambre est bien close Si j'en dois croire Tho-  
-mas, Au cabaret il s'a- muse Et je crains qu'il ne m'a-  
-buse... Marthe, ne me trompe pas, Marthe, ne me trompe pas.

Air: L'autre jour le biau Colas. — 54.

*Allegretto*

Vieux gardien de la maison, Colas, toi qui m'as vu  
nâi-tre, Je vais en changeant mon nom, Ce grandic a - vec ton  
maître, Change, dit tout bas Co - las L'nom d'don père Ca n'grandit  
qu'ère. Change dit tout bas Co-las L'nom d'don père ça n'grandit  
pas.

Air: Bonjour, mon ami Vincem. - 55.

Moderato



Paul, j'ai porté de Paris Chapeaux et barbe d'ar-tiste; J'ai lu  
tant de bons é - crits Que je re-viens commu - niste. A-vec nous, Jo-  
-seph, viens-tu tra-vail-ler? Paul, j'é-touffe-rais dans un a-te-  
-lier, Dans les champs je sens que j'ex - iste Et je vais m'é-  
-tendre au so- leil d' été! Dans l'hu-man - té, Par sca-ter-ni-  
-té, Je voudrais bien vivre en Commu-nau - té.

Air de la Belle Fermière. — 56.

Resoluto.

Il faut chanter, eh bien, vi- val! Au- jour- d' hui puis- que c'est di-  
- manche, Portons un toast à notre é- tat, Un toast à notre ami- tié  
franche. Bêche, lime, aiguille ou ci- seau, Quel- le, maillet ou mar-  
- teau, L'outil d'un père est le plus beau! Amis, vidons nos  
verres! Vive le métier de nos pères! Vive  
le métier de nos pè- res!









Air des Louis d'or. ----- 60.

Air des-sous de tous le ciel bril - le ! Dieu  
l'ouvre tout largeaux pe-tits ! Mais c'est par le trou d'une ai-  
-quil - le Que les grands vont en pa - ra - dis . Ou - vert -  
-et , prêchons la sa-gesse , In - juste - ment ne frappons pas ! C'est un poids  
lourd que la richesse Pour qui croit au ciel i-ci bas. L'homme  
passe et Dieu le re - garde ! A - gis - sons tous selon son  
voeu Dans le salon ou la man-sar - de Les justes  
sont en saints de Dieu.

La Bière. 61.  
Musique d'Antoine Clesse.

*M. de 11e pas redoublé #*

A plein ver - re , Mes bons a - mis , En la bu -  
vant , il faut chanter la biè - re ! A plein verre , Mes bons a -  
- mis , Il faut chanter la bière du pa -  
- ys . — Elle a vraiment d'une bière fla -  
-mande l'air a - ve rant , l'éclat et la dou - ceur ;  
Joyeux Wallons , et - le nous af - fri - an de  
Et le Fa - vor trouve en elle u - ne douceur. A plein ..

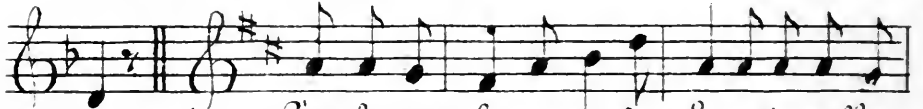
Air : Faut d'la vertu, pas trop n'en faut - 62.




Ce soir le froid est ri - gou - reux : Mon Dieu ! que nous sommes heu -



- reux. Ce soir le froid est ri - gou - reux : Mon Dieu ! que nous sommes heu -



- reux . C'est le soir, il neige et la bise s'engouffre



dans le corri - dor : Sou - pons, puis - que la table est



mise, Joyeux ain - si - qu'à l'âge d'or. Ce soir le froid, etc.

Un jour d'été - 63.  
Musique d'Antoine Cleese.

Andante

Comme tout semble heureux au sein de la nature. C'est  
que déjà l'été vient dorer les moissons; Il donne une autre  
vie à chaque créa - tu - re: Les bois sont pleins d'a - mour, de  
parfums, de chansons. Mon cœur avec transport bé - nit la Pro - vi -  
- dence! Aux clartés du so - leil, roi du ciel pur et bleu, La  
terre ouvre ses flancs, O splendeur a - bon - dance: Tout  
ra - yonne et fleurit sous le regard de Dieu.

Air de la Kéille de Sincérité. — 64

Allegretto

De la plus humble des chambrettes J'en fais un ravissant sé-

-jour, Doux é-tu - di-ants, Doux gri-set-tes, Nous vi-là

quatre en ce beau jour : Le vin coule et vive l'a-

-mour ! Regard'e - moi, le meilleur livre, Su-zette,

vaut il la beauté ? C'est près de toi que je veux

suivre Les cours de l'uni-versi - té. Aimer et

boire, Voilà ma gloire ! Demain la mort peut nous sai-

-sir : Vivent le vin et le plaisir ! Vivent le

vin et le plaisir !



Musique de M Hippolyte Héro - 65.

*Maestoso*

C'est bien L'œuvre: Il semble qu'il existe l'ave-  
-nit marche, Barthé-le-my: Ton œuvre est  
belle. aujourd'hui dans l'ar-tis te c'est suis heu-  
-raux de trouver un a-mi. Comme à Gal-  
-lait, Courmai, ta ville chère, Donna le  
jour à ton talent si vrai, Elle se  
dit, en son orgueil de mère: C'est l'œuvre ou-  
-cor d'un enfant de Courmai. Comme à Gal-  
-lait, Courmai, ta ville chère, Donna le jour à ton ta-  
-lent si vrai; Elle se dit en son orgueil de  
mère: C'est l'œuvre ou- cor d'un enfant de Courmai.

Air: Quand un tendron vient en ces lieux. 66.

Allegretto

Quel ima - ge pla - ne sur nous? Frères, le temps est  
sombre: L'œuvre des Vi tans en courroux sur nous pro-jette une  
ombre. Ces gé-ants, comme les dé-mons, Voulent en  
basser sur les monts, Les monts! L'esprit som-bre comme le  
temps, Lorsque j'é-cou-te les Vi tans, J'entends

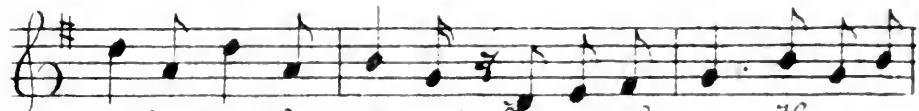
# Les Bords de la Meuse 67.

Musique d'Antoine Clesse.

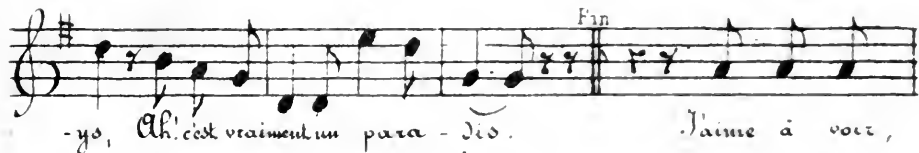
Allegro



O terre heureuse, Heureux pays, Salut, beau



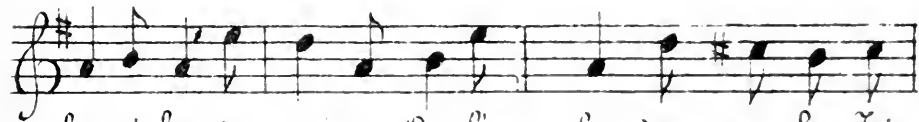
vallon de la Meuse! O terre heureuse, Heureux pa



-ys, Ah! c'est vraiment un para - dis. J'aime à voir,



de Namur à Liège, Les rochers vieux comme le temps. Ressemblent



les débris du siège Qui l'on sou - d'ra - ya les Vi-



-taus. O terre heu - reuse, etc.

# Le Chant du Laboureur. - 68.

Musique d'Antoine Clesse.

*Allegro non troppo*

Ma charrue ou-ta-me, la ter - re . Tirez , chevaux, couple si  
beau ; Le vent agite leur cri-niè - re , Il s'engouffre dans mon sar-  
-rau ; Et les feuilles qu'il épar - pille A mes pieds tombant en dis-  
-flant ; L'oiseau se tait sous la charmillle : Quelle musique que le  
vent ! La mois son, mon Dieu, est si fièle : Quand la  
grêle passe dans l'air , Ah ! pré-ser-ve nous de la  
grêle , Pour que le pain ne soit pas cher.

# Le Père Faro.

Musique d'Antoine Clesse.

69.

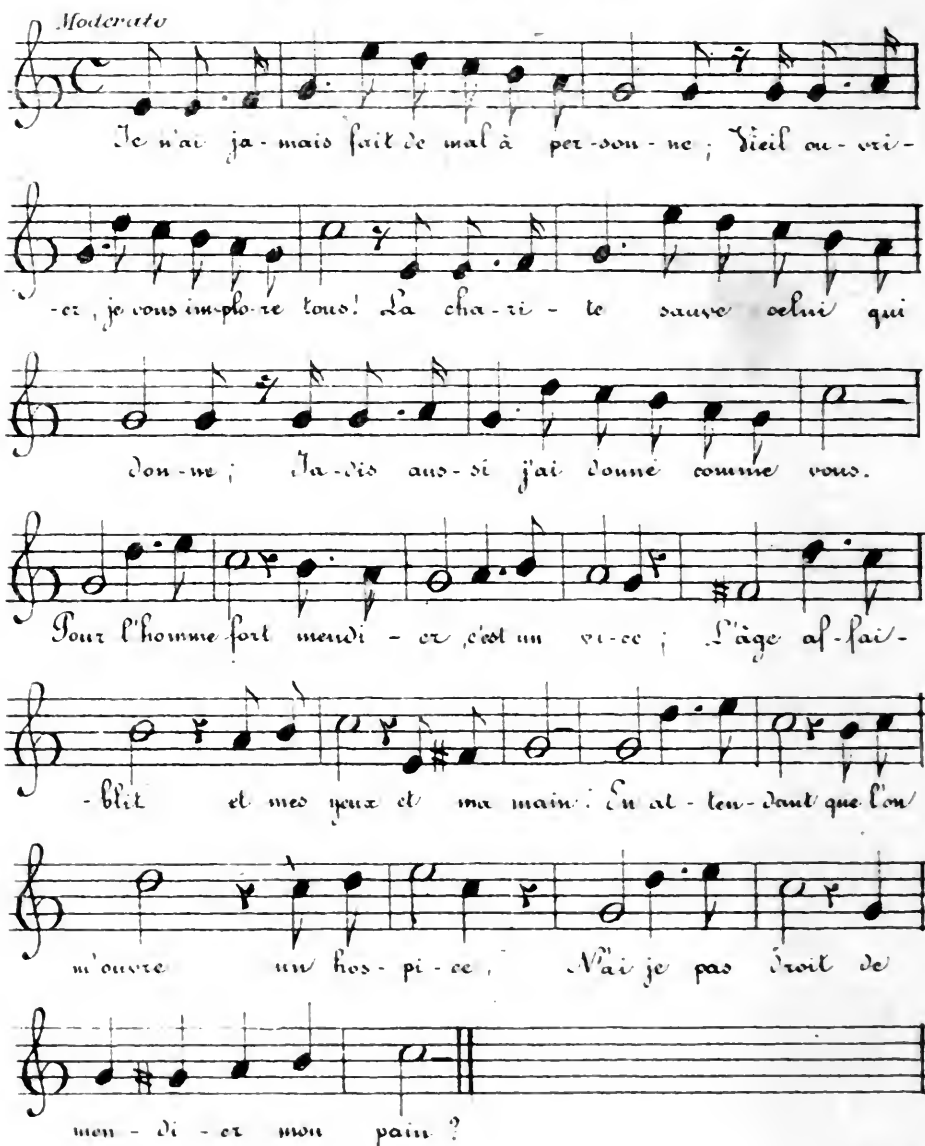
*Moderato ly. risoluto*

Je suis le Pé-re Fa-ro ! Mon verre est plein, ma pipe est  
 bon-ne; Vi-ve la biè-re, au dia-ble l'eau; Je suis con-  
 -tent et rond comme une tou-ne ! Je suis le Pé-re Fa-  
 -ro ! Je suis le Pé-re Fa-ro ! Je suis con-tent et  
*ritenuito agitato* *Fin.*  
 rond comme u-ne tou-ne ! Au dia-ble l'eau ! Je suis le Pé-re Fa-ro.  
 Mon pé-re ne sa-vait pas li-re; Brave homme, il ché-ri-sait son  
 fils; Il me fit mo-tu-ri-re gra-tis, Mais en-fin il me fit mo-  
 -tue-re : Ah ! comme il ché-ri-sait son fils. Par l'ordret par l'é-co-mé-  
 -mie. Dou-ze-ze je de-vins bou-geois; Et, bon hom-  
 -me comme a-utro-fois. Le bon sens, voi-là mon ge-mé Je etc

Le Vieil Ouvrier.  
Musique d'Antoine Cleese.

— 70.

*Moderato*



Je n'ai ja-mais fait de mal à per-son-ne ; Vieil ou-vri-  
-er, je vous im-plo-re touz ! La cha-ri-te sauve celui qui  
don-ne ; Ja-dis aus-si j'ai donné comme vous.  
Pour l'homme fort men-di-er, c'est un vi-ce ; L'âge af-fai-  
-blit et mes yeux et ma main : En at-ten-dant que l'on  
m'ouvre un hos-pi-ce, N'ai je pas droit de  
men-di-er mon pain ?

# Le Doudou.

Air populaire Montois.

*Allegretto.*

Montois, à pleine gorge, Chantons à l'unisson Le  
dragon et saint George Sur l'air du vieux luron Ce re-  
-frain Plein d'un train In-vite aux yeux, à la danse, Et tout  
re-frain heu-reux Réveille au cœur les instincts gé-né-reux. Chan-  
-tons, mes a-mis, cet air du pays Si cher à notre en-  
-fan-ce Mon-tois, sage ou fou, Chan-tons le Doudou. Rien n'est  
plus charmant que le Dou-dou

# Le Charbon de terre.

Musique d'Antoine Clesse.

*Moderato*

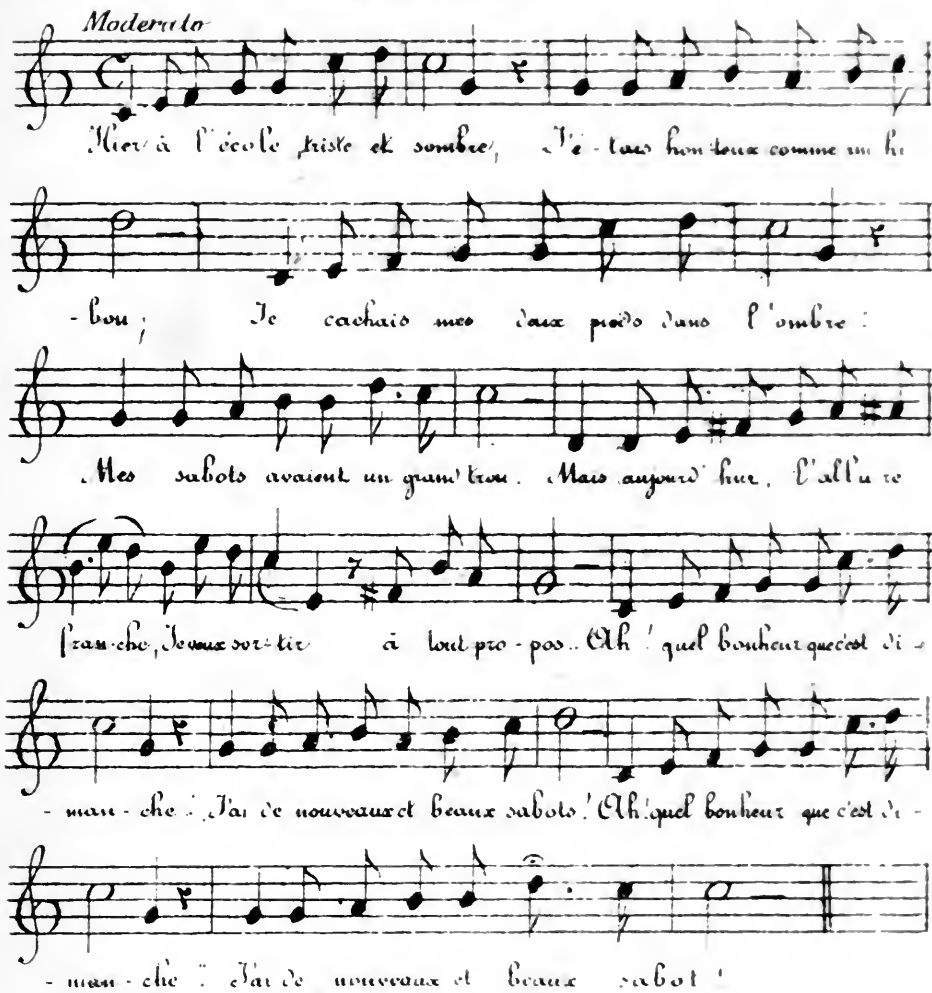
Quand Dieu cré - a le ciel, la terre et l'ou -  
-de, Sa-lan mi - na no - tre sol par le feu ;  
Mais ce vol - eau qui me-na - çait le man -  
-de De vint charbon par un souffle de Dieu. Et le man - dit dans  
cet - te mine é - teu - te, Ca - cha le gaz, au tou - mer - re pa -  
-reil ; Mais le tra - vail en fait la flamme d'ainte  
Qui du so - leil, l'hi - ver, est le so - leil.  
Charbon de terre, Di - a - mant noir, Du peu - ple ta force et l'é -  
-poir : Don - ne nous la lu - mière ! Salut charbon de  
terre, Sa - lut di - a - mant noir !



Les Sabots neufs.  
Musique d'Antoine Cleese.

73

*Moderato*



Mier à l'école triste et sombre, J'étais honteux comme un li  
- bou; Je cachais mes deux pieds dans l'ombre:  
Mes sabots avaient un grand trou. Mais aujourd'hui, l'allure  
franche, je me vante à tout propos. Ah! quel bonheur que c'est de  
- man - che. J'ai de nouveaux et beaux sabots! Ah! quel bonheur que c'est de  
- man - che. J'ai de nouveaux et beaux sabots!

Air: Plus on est de sous, plus on rit. 74.

*Allegretto.*

A - mid, en ce temps re - don - ta - ble  
Où l'in té - rêt seul est sa - ceé, Vous l'a - voi -  
-rai-je, à cette table, Je vindrais-voir le coeur ser -  
-ré. Aux a - mid j'ai vidé mon verre Et mon â -  
-me soure en bu - vant. L'égo - té - me cre : en at - tie - re !  
Et mon cœur ré - pond et mon cœur re - pond: en a - vant.

# Le Diapreau du soldat.

75.

Musique d'Antoine Pesse.



Vivre ou mourir pour son dia-peau. C'est le cri de



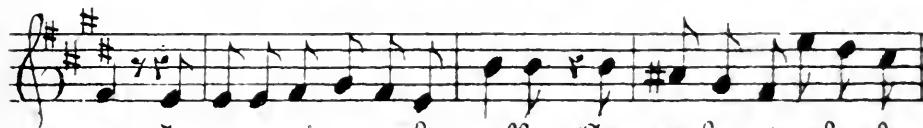
guer-re D'un bon mi-li-tai-re! Est-il au



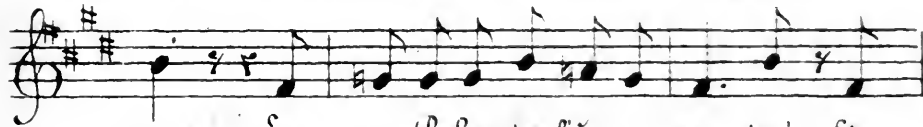
mond'un sort plus beau. Vivre ou mourir pour son dia-peau!



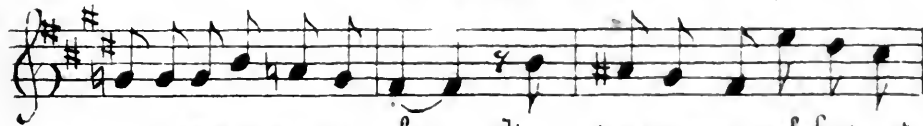
C'est un trouper qui vous con-seille, Sol-dat, sous mes habits bour-



-geois; Je suis un ancien de la vieille: Aus-ter-litz n'a valu la



croix: En vrai Belge j'ai l'âme ar-den-te! Et



vi-gou-reux comme autre-fois, J'ai joint, grace à mil-huit-cent-



-trente, La croix de fer à l'autre croix. Vivre ou mourir, etc

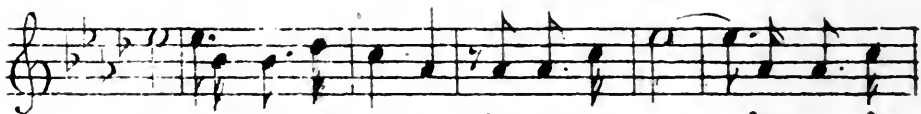
# Le Chant de l'atelier.

Musique d'Antoine Cléso.

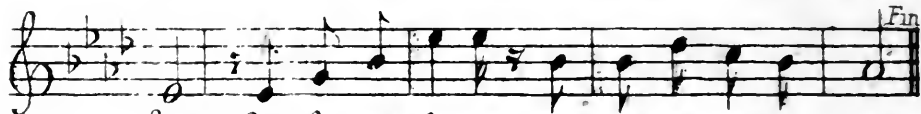
75



Ou - vra - er, A l'a - te - lier. Fais ton ou -



- vra - ge A - vec cou - ra - ge! Dieu t'a dou - né bon cœur, bon



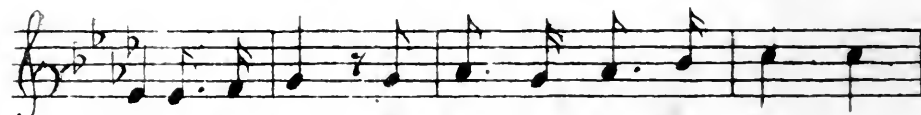
bras: Sois hon - nête homme, et tu ré - us - si - ras.



Tout prendra femme, at - tends que ta jeu - nes - se



Sache un né - tice pour nour - ir les en - fants;



Pla - ce l'hon - neur plus haut que la ri - ches - se:



Les hom - mes puis sont les plus grands.

Les petites Aïres et les petites Chansons — 77.  
Musique d'Autome Classe.

*Moderato.*

Par la chan-son notre en-fance est ber-  
-cé - e; Dans no-tre coeur elle in-crus-te ses  
vers; La mé-lo-die en charme la peu-  
-se; Et la chan-son doit tout aux pe-tits  
airs Ain-si que l'aigle ou voit les hi-ron-  
-del-les Fran-cher aus-si les vas-tes ho-ri-  
-zons. Les pe-tits airs sur leurs pe-ti-tes  
ai-les, Por-tent bien loin les pe-ti-tes chan-  
sons, Por-tent bien loin les pe-ti-tes chan-sons.

Air: C'est l'amour, l'amour, l'amour.— 78.

*Allegro.*

Mon Cadet-Rousselle est là Qui flaire Un bon mi-mis-  
-té, gauche ou droite, le voi-là: Pre-nez ce ca-det  
*fin*  
là. Son profil de po-li-chi-nelle A la chambre  
est tout ra-di-aux; De ce nouveau Cadet-Rouss-  
-sel-le Le savoir-faire est mer-veil-leux. De-  
-vant Rogier et Frère Il fut d'a-ge-nouil-ler; Mais  
souffle un vent con-trai-re: A bas Frère et Ro-gier!

25<sup>ème</sup> Anniversaire — 79  
Musique d'Antoine Clesse.

Moderato

Les cils du cœur sont tou-jours é-lo-  
-quents; Un peuple en - tier fé - te l'an-ni - vers -  
- sai - re Du Sou - ve - rain qui de - puis vingt cinq  
ans A gou - ver - né les Belges com - me un pé -  
re. Bruit du ca - non, ca - til - lon du bof -  
froi, Ac - com - pa - quez la voix de la pa -  
tri - e: C'est la li - ber - té qui s'é - cri - e: Vi - ve le  
Roi! Vi - ve le Roi! Vi - ve le Roi!

La Prière en Commun. — 80.  
Musique d'Antoine Elève.

*Andante*

C'est l'heure où les en - fants di - sent les choses saintes que  
porte vers les cieux leur petite o - rai - son; Leur mère est au - près  
d'eux, à genoux les mains jointes; Et le bon - heur a - lors pla -  
- ne sur la mai - son. Pour lou - er le Sei - gneur la sa -  
- mille s'assemble, Et le Sei - gneur ré - pond: „ Mais  
jointes, à genoux, Lors - que vous êtes trois qui  
me priez en - semble, Mon cœur et mon es - prit sont au milieu de  
vous. En - fants voici le soir, l'é - toile a sa lu - mière; L'oi -  
seau, son chant joyeux, La fleur, son doux por - fum; Pour  
rendre gloire à Dieu, nous avons la pri - ère. Unissons, ô mes enfants, la pri -  
- è - re en com - mun!



Les Lions et les Ours. — 81

Musique d'Antoine Clesse:

*Moderato*

Du bruit de leur nom formi-dable Deux cer-cles remplissent Cour  
-trai; L'un devant, l'autre chari-ta-ble, Vous deux a-mis du bon, du  
vrai. L'un s'appelle Lion de Flandre; Sous la peau de l'Ours re-dou-  
-té, L'autre cache à la pauvre-té Les bien faits qu'il a su - ré-  
-pandre. Que je voudrais vivre tou-jours avec les Li-  
-ons et les Ours. Que je vou-drais vi-  
-vre tou-jours Avec les Li-ons et les Ours, Avec les Li-  
-ons et les Ours.

Air: On dit partout que je suis bête. — 82.

*Allegro*



Pour-quoi donc Ô Prince de Ligne, A Mos-  
-cou parus-tu si digne? En arro-gance, en nulli-  
-te, Quel transforme ta di-qui-té, Dans un grand banquet, dit l'his-  
-toire, Il te fit in-jure, a-près boi-re. Sir Robert  
n'a pas ton dé-faut: Prince, sois donc moins comme il faut.

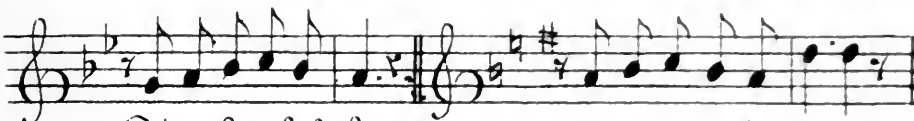
Une chaumière dans les Ardennes — 83.

Musique d' Antoine Clesse.

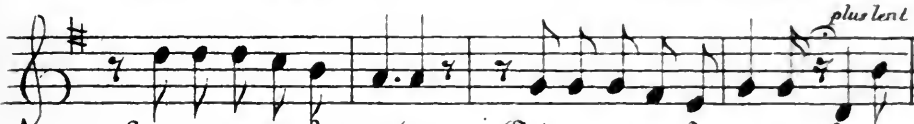
*Moderato Sol mineur.*



Pit-tores-ques Ar-den-nes, Au milieu de tes-plains



Déjà le soleil luit ; Et de cette chau-mière,



Et de cette chaumière, Qu'inonde sa lu-mière, Ne s'é-



-chappe aucun bruit.

La Bataille des Eperons d'or — 84.

Musique de A. Gevaert.

*Allo Moderato.*

Des Courtois d'or-queil-leus es Van-des Ac-cou-rent au  
bruit des clai-rons: Contre les com-mu-nes fla-  
-mandes Philippe a lan-cé ses ba-rons. Ce n'est pas le peuple de  
Fran-ce. Ser-sons la sé-o-da-li-té. Non, c'est contre la li-ber-  
-té Le des-po-tis-me qui sa-vance. Flandre, Flandre, Com-  
-bats avec fier-té. Cette lutte sera sé-cou-de, Car de ton dol eu-danglan-  
-té. Le graine de la li-ber-té Va pou-dre et trans-former le mon-de, La libe-  
-té Va pou-dre et trans-former le mon-de.

La Saint-Hubert. — 85.  
Musique d'Antoine Clesse.

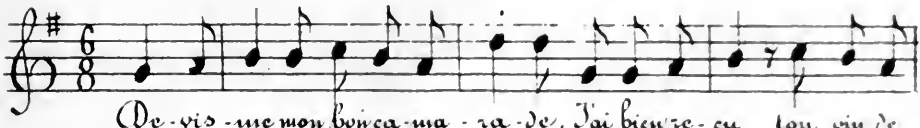


Air : Cette chaumière vaut un palais - 86

The musical score is written on a single staff in treble clef, 6/8 time. It begins with a key signature of one sharp (F#) and a common time signature of 6/8. The melody is simple and rhythmic, with a mix of quarter and eighth notes. There are several dynamic markings: a '\*' at the beginning, 'fin' above a double bar line, and 'p' (piano) below a note. The lyrics are written below the staff, with hyphens indicating syllables that span across notes. The text is in French and describes a humble dwelling that is as good as a palace.

Je suis Monsieur Du Flafla : De l'espace, Quand je  
passe; Faites place, me voi là : Je suis Mon-sieur Du Fla-  
-fla, Qui je suis, oui je suis, Mon-sieur Du Fla-fla. Qui je suis, oui je  
suis, Mon-sieur Du Fla-fla. Tout haut perdoime ne pro-  
-tes-te contre moi qui tra-si que en grand: Les  
mil-li-ons, je vous l'at-tes-te, Sont tou-jours bons à qui les  
prend. Que le vul-gaire hon-nê-te Ail-le rampant au  
sol; J'ai su rester au faite De puis mon premier vol.

Le Château de bon Accueil - 87  
Musique d'Antoine Clesse.



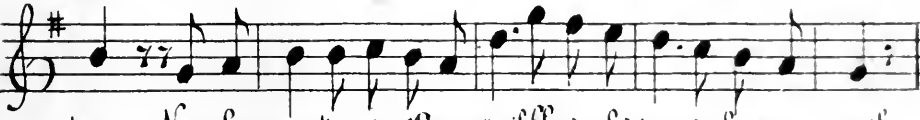
De-vis-me, mon boi-ca-ma-ra-de, J'ai bien re-cu ton vin de



choix! A-vec les ou-vri-ers Mon-tois, Quand ils m'of-frent leur sé-re-



-ma-de, Nous bu-vons ton vin d'Ar-gen-teuil, Clos du château, clos du châ-



-teau, Nous bu-vons ton vin d'Ar-gen-teuil, Clos du châte-au de bon ac-cueil.







Air du Credo des quatre saisons — 90

*Moderato*

The musical score consists of five staves of music in G major, 12/8 time. The melody is written in a single voice line. The lyrics are in French and describe the four seasons. The first staff begins with a treble clef, a key signature of one sharp (F#), and a 12/8 time signature. The tempo is marked 'Moderato'. The lyrics are: 'A - vil de sa main ado - rable Ouvrait les fleurs sur mon che -'. The second staff continues: 'min, Quand à moitié misé - rable Appa - rut un être di -'. The third staff: '- vin. Et - le parlait la vierge blonde, Il semble enco - re que je l'en -'. The fourth staff: '- tends : Je suis vieille comme le monde Et jeune comme le prin -'. The fifth staff: '- temps. Et jeu - ne com - me le prin - temps.' The score ends with a double bar line.

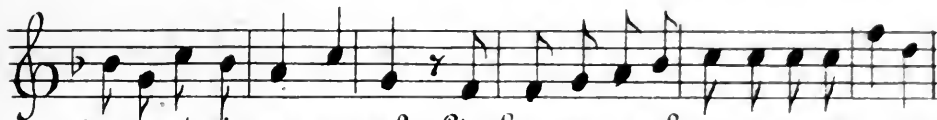
A - vil de sa main ado - rable Ouvrait les fleurs sur mon che -  
min, Quand à moitié misé - rable Appa - rut un être di -  
- vin. Et - le parlait la vierge blonde, Il semble enco - re que je l'en -  
- tends : Je suis vieille comme le monde Et jeune comme le prin -  
- temps. Et jeu - ne com - me le prin - temps.

La Promenade du Soir — 91.  
Musique d'Antoine Cleoche.

*Moderato*



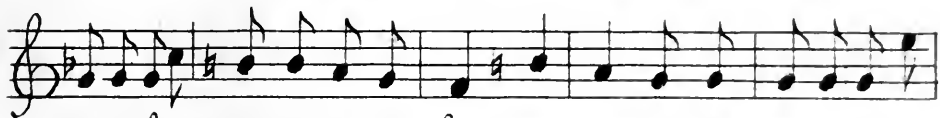
Tout rève-lait d'un Dieu la suprême exis - ten - ce Vers la fin d'un beau



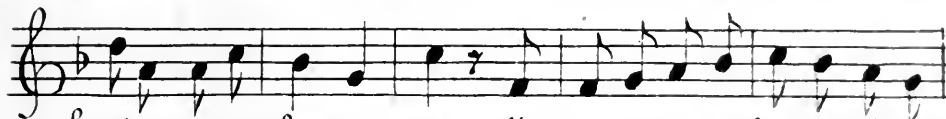
jour d'un é - té sans pa reil, L'ombre des peupliers, de distance en dis -



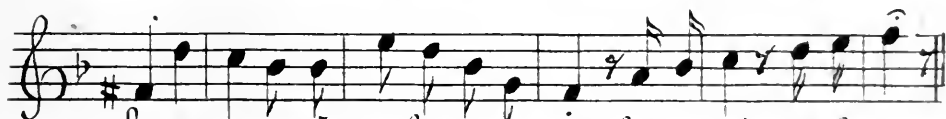
- tance, Je brail le grand chemin do - ré par le so - leil. Je



quit-tai la gran' route et gravis la mon - taque, Les perdrix s'appe -



- laient dans nos ri - ches mois - sons; Mur-mures et parfums remplissaient



la cam - pagne; Je marchais tout joyeux le cœur plein de chansons.


La Patrie et le Roi. — 92

Musique de Toussaint Radoux.


*\* Marziale (112 - MM)*

En - fants de la Bel -  
-gi que, Dô - ci le Sou - ve - rain ! D'une voix é - ner -  
-gi - que Ré - pé - tons, sœurs, ce re - frain ! Mal -  
- lous, le - tes de houil - le, et Flamands, nous pleins de fier -  
té, En nos mains ja - mais ne se rouil - le. Le  
*avec dan*  
sac de la li - ber - té. Si le pa - ys nous cri - e " A  
*Avec enthousiasme*  
moi, sol - dats de la loi ! " Pour sau - ver la pa - trie nous  
dé - sen - dons le Roi. Pour sau - ver la pa - tri - e nous  
dé - sen - dons le Roi.


Air: Je partis simple militaire. ... 93.




Rappe - lant la source commune Dont tous les hommes sont sor-




- tis, Aux courti-sans de la for - tu - ne Di - sons la chanson des pe-




lits, Disons la chanson des petits. Je suis le courtisan au



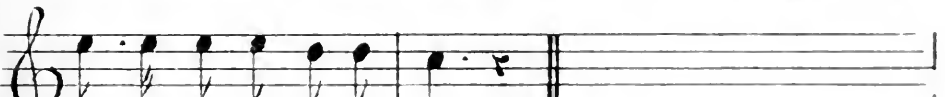
- cère Des oppri - més et des souffrants :- Sou - vent sur cette vieille



terre Les plus petits sont les plus grands. Sou -



vent sur cette vieille terre Les plus petits sont les plus grands. Les



plus petits sont les plus grands.

Le Banquet. — 24.  
Musique d'Antoine Clesse.

Grâce à ma muse vi-ga-boude, À cette table où tout a-

- boude Du globe où nous nous con-roy-ous De vus les ré-vo-lu-ti-

-ous Armé d'u-ne saim de-vo-ran-te, J'attendis une heure et l'at-

-ten-te Pour l'estomac gonflé bé-ant, C'est le vide, c'est le né-

-ant. Pour moi tout se mé-ta-mor-phrase' À ce banquet que l'on ac-

so se D'un vin gé-né-reux et ver-meil, Fils de la

terre et du so-leil.

Le Credo du Chansonnier. — 95.  
Musique d'Antoine Cleese.

L'athéisme a parlé: Quel subli-me lan-ga-ge! Le blasphème à la  
bouche et le cœur pleuré fiel, C'est entre l'homme et Dieu la lutte qui s'en-  
-gagne: Vite, nous nous anti-tans, es ca-la-dés le ciel! Et de pareils pen-  
-sées ces choses sont fa-ci-les. Moi j'ose en faire i-ci le si-dicule a-  
-veu, Je me range humble-ment parmi les im-bé-ci-les: J'ai la simplici-  
-té de croire encore en Dieu. Je me range humble-ment parmi les im-bé-  
-ci-les: J'ai la simplici-té de croire encore en Dieu.

La Promenade du matin. — 26  
Musique d'Antoine Clesse.

*Andante grazioso*

L'herbe était blan- che de ge - le - e ; Un long bruit -  
-lan à l'ho - ri - zon Cachait le fond de la val -  
-lé - e ; Le coq fin - nis - sait sa chan - son ; Le so -  
-leil perceit le nu - a - ge, C'était le mo - tin d'un beau jour ; Et sur  
l'arbre encor sans feuil la - ge Dé - ja l'oi -  
-seau . Et sur l'arbre encor sans feuil la - ge Dé - ja l'oi -  
-seau chan - tait la - mour !



Près de la Rivière. — 97  
Musique d'Antoine Clesse.

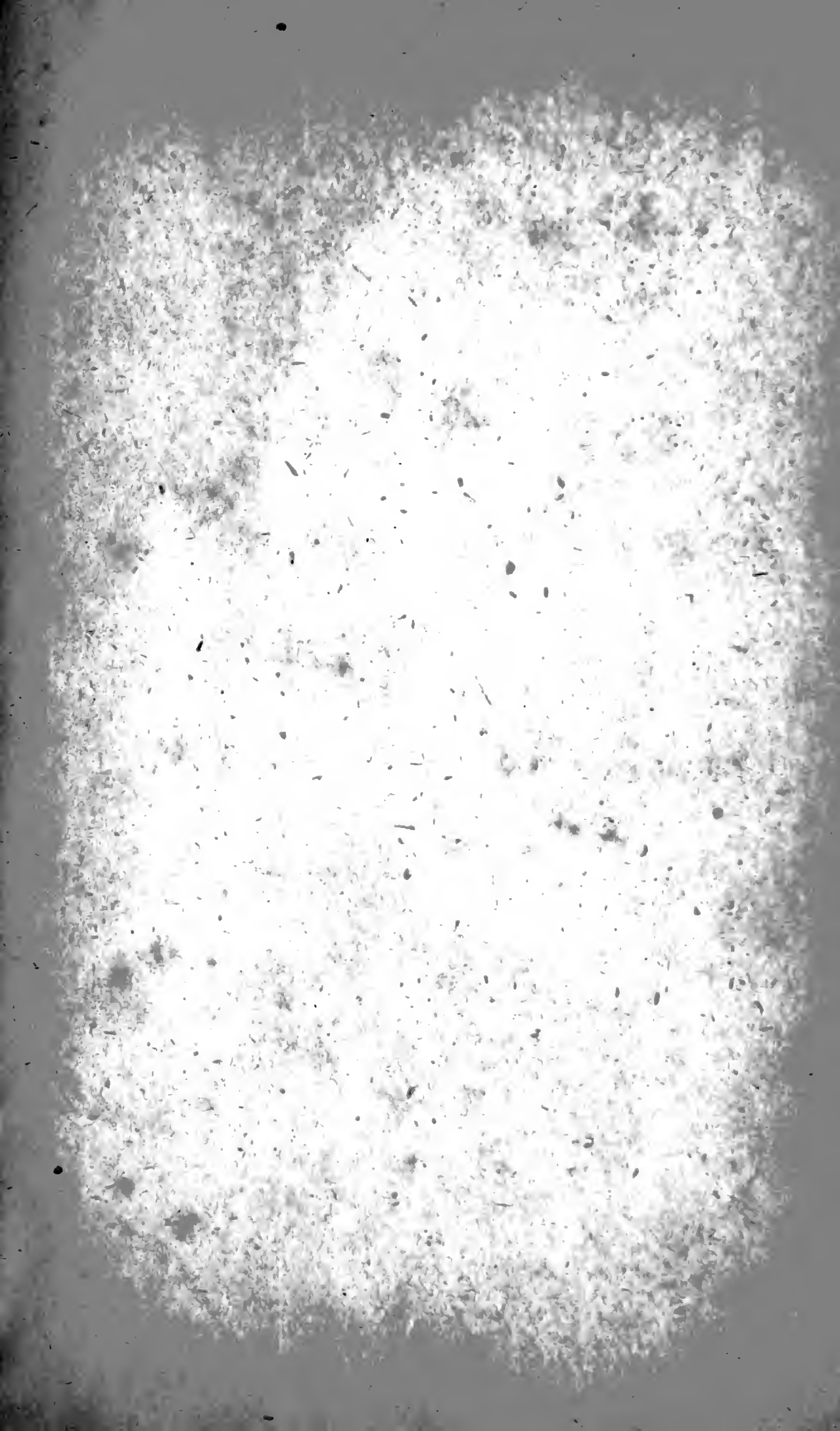
*Moderato.*

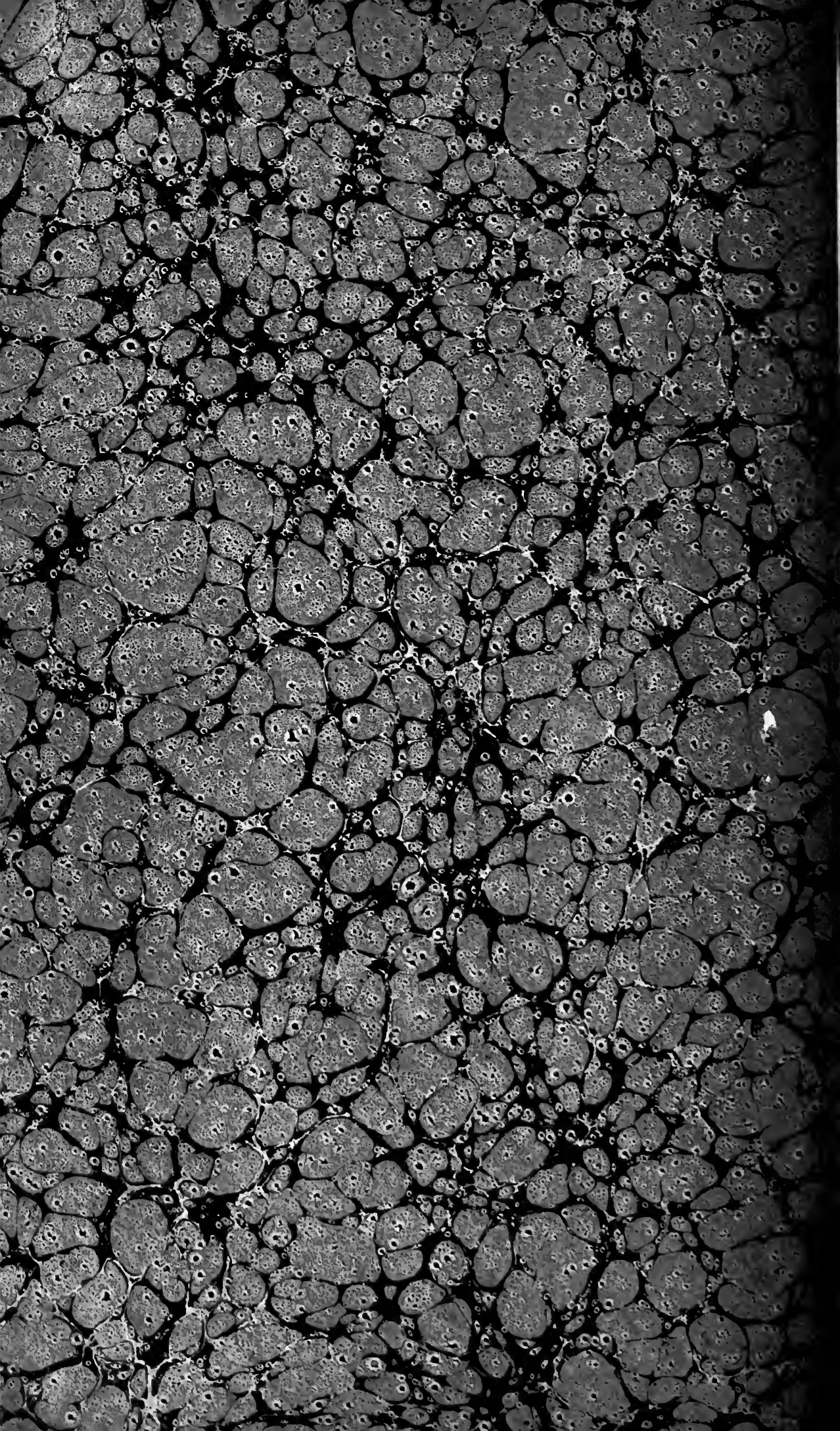
On a-vait fauché la prai-ri-e. La rivière, au coulé-ter-  
-nel, Par-tout dans sa route flou-rie E-tait de la couleur du  
ciel. Sur la rive, aux vertes é-paules, Quelques chèvres broutaient au-  
-cor; L'om-bre rigou-reu-se des sau-les Gran-  
-chait sur l'eau d'azur et dor. C'était un jour du mois de  
juin. Quel babil - la-ge Dans le soul - lie-ge! L'air embau-  
-mé portait au loin La bon-ne senteur du  
foin!

Vouk notre sang est à la liberté. — 98  
Musique d'Alp. Hanssens.

*All.<sup>o</sup> energico.*

En plein Pa - ris des jeunes popu - lai - res Sans en cou -  
-rir les arrets du cou - seur, On sent qu'au Rhin la France a des fron -  
-tiè - res, En me - na - çant la Belgique, u - ne soeur, Français j'en  
tends, de l'E - ri - dan au Tibre. Bé - nit ton nom, ton coura - ge indomp -  
-té. Français j'en - tends, de l'E - ri - dan au Tibre, Bé - nit ton  
nom ton cou - ra - ge in - domp - té: Ton sang cou -  
-la pour rendre un peuple libre, Ne l'arme pas, ne l'arme  
pas, Ne l'ar - me pas contre la li - ber - té.





M Clesse, Antoine  
1619 Chansons  
363  
1866

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C  
39 12 09 11 07 036 6